



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

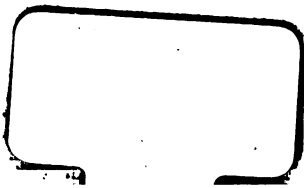
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UNS. 168 c. 36



Surand

curé



HISTOIRE
DE
LA POÉSIE
FRANÇOISE.



A PARIS,
Chez PIERRE GIFFART, rue S. Jacques,
à l'Image Sainte Thérèse.

M. D C C V I.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





A SON ALTESSE
SERENISSIME
MADAME
LA DUCHESSE
DU MAINE



ADAME.

Je prens la liberté d'offrir à
VÔTRE ALTESSE
à ii

ÉPISTRE.

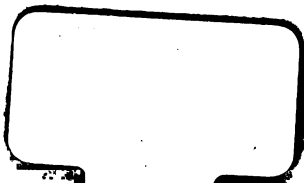
SÉRÉNISIME, l'Histoire de la Poësie Françoisè, qu'Elle m'a bien voulu permettre de donner au Public sous ses auspices. Si elle daigne s'en amuser quelques momens, Elle verra que cette Poësie a été longtemps presque inconnue; Qu'elle a souffert des changemens considérables; Que ce n'est que par les reflexions de plusieurs siècles, qu'elle a été conduite au point de perfection, où nous la voyons aujourd'hui: Que la plupart des Roys & des Heros, dont vous êtes descendue, l'ont aimée, qu'ils ont pris des soins pour la faire fleurir, & que souvent
même

EPISTRE

même ils ont crû, que les Demi-Dieux pouvoient parler le langage des *Muses*. Cet Art, dont *V. A. S.* connoît si bien la finesse, & qu'elle cultive avec tant de succès, n'auroit pas besoin de recourir aux fictions, qui luy sont si naturelles, pour faire vôtre Eloge; cette vertu solide, que l'on admire en vous; cet esprit sublime, qui dès vôtre tendre jeunesse, vous a fait attacher à tout ce que les sciences abstraites ont de plus difficile & de plus élevé, & qui ne vous a fait regarder l'étude des belles Lettres, que comme un amusement, fournissent de véritables sujets de

É

UNS. 168 c. 36



Lurand

cure,

Justiciers & Officiers qu'il apartiendra,
Salut. Nôtre bien-amé le Sieur Abbé
MERVESIN Nous a fait remontrer,
qu'il a composé un Livre intitulé,
Histoire de la Poësie Françoisé, qu'il
souhaiteroit donner au Public, s'il
Nous plaisoit de le lui permettre par
nos Lettres sur ce necessaires: A
CES CAUSES, désirant favorable-
blement traiter l'Exposant; Nous
luy permettons & accordons par ces
Presentes, de faire imprimer, ven-
dre & debiter, dans tous les lieux
de nôtre Royaume, par tel Imprimeur
ou Libraire qu'il voudra y choisir,
l'Histoire de la Poësie Françoisé, de sa
composition, de telle marge, volume
& caractere, & autant de fois que bon
luy semblera, l'espace de quatre an-
nées consecutives, à compter du jour
& datte des Presentes; pendant lequel
temps nous faisons tres-expreses dé-
fenses à tous Imprimeurs - Librai-
res, & autres, d'imprimer, faire
imprimer, vendre & debiter ledit Li-
vre, sous prétexte d'augmentation,

correction, changement de titre, fau-
ses marques, ou autrement, de quel-
que maniere que ce soit ; ny même
d'en faire des extraits ou abrezgez ; &
à tous Marchands & autres d'en ap-
porter ny distribuer dans ce Royaume,
d'autres impressions, que de celles qui
auront esté faites du consentement par
écrit de l'Exposant, ou de ceux qui
auront droit de luy ; à peine de quinze
cens livres d'amende, payable par
chacun des contrevenans, applicable
un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital
General de nôtre bonne Ville de Paris,
& l'autre tiers à l'Exposant, ou à ses
representans ; de confiscation des
exemplaires contrefaits, & de tous
dépens, dommages & interêts ; à con-
dition qu'il sera mis deux exemplaires
dudit Livre dans nôtre Bibliotheque
Publique, un en celle du Cabinet de nos
Livres dans nôtre Château du Louvre,
& un dans la Bibliotheque de nôtre
tres-cher & féal Chevalier & Garde
des Seaux de France le sieur P H E-
L Y P E A U X, Comte de P O N T-

CHARTRAIN, Commandeur de nos Ordres, avant que l'exposer en vente; à la charge aussi que l'impres-
sion en sera belle, sur du beau & bon papier, & faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, suivant qu'il est porté par les Reglemens faits pour la Librairie & Imprimerie; à peine de nullité des Presentes, lesquelles seront régis-
trées sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de nostre-
dite Ville de Paris. Si vous mandons & enjoignons, que du contenu en icel-
les vous fassiez jouir l'Exposant pleine-
ment & paisiblement, ou ceux qui au-
ront droit de luy, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun empêchement.
Voulons aussi qu'en mettant au com-
mencement ou à la fin dudit Livre une copie des Presentes, elles soient tenues pour bien & dûement signifiées, & que foy y soit ajoutée, & aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier, ou Sergent sur ce re-

quis, de faire pour l'exécution des Pre-
sentes , tous Exploits & Actes neces-
saires, sans demander autre permission,
nonobstant Clameur de Haro , Charte
Normande , & Lettres à ce contraires.
CAR tel est nôtre plaisir. Donné   
Versailles le dixième jour de Janyier,
l'an de grace mil sept cent six , & de
nôtre regne le soixante-troisi  me,

Signé, L E P A T I X.

*Registr   sur le Livre de la Communauté des
Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 2. p 62.
conformément aux Reglemens, & notamment à
l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703-de la-
dite Communauté. A Paris ce 11. Janyier 1706,*

Signé, G U E R I N , Syndic,

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇOISE.

PLUSIEURS Auteurs anciens & modernes ont pris soin de nous instruire des regles de la Poësie; mais il en est bien peu, qui nous ayent instruits de son origine, de ses progresz, & de ses changemens. Cet Art a eu le sort de tous les autres, qui dans
A

leur commencement font toujours imparfaits, & il n'est arrivé à la perfection, que par degrez.

La Versification n'étoit dans sa naissance, qu'un assemblage de mots renfermez sous une certaine mesure, & nous pouvons dire que les premiers qui ont chanté, ont les premiers fait des Vers, puisqu'ils ont restreint un certain nombre de syllabes sous celui des sons, dont leurs chants étoient composez.

Pour rendre cette Versification agreable à l'oreille, indépendamment du chant, on s'attacha à lui donner une harmonie par l'accord des voyelles longues & brèves; on appella cet Art, Prosodie, que l'on confondit avec la Versification.

Ceux qui dans la suite, avec un talent extraordinaire, s'appliquèrent à faire des Vers, ne se contenterent pas de plaire à l'oreille par la mesure & par l'harmonie, ils cherchèrent à élever l'esprit & à toucher le cœur par des fictions surprenantes, de tours hardis, de figures agréables, d'expressions énergiques, & de peintures naturelles; & parce que tout ce qu'ils faisoient, étoit regardé comme un fruit de leur imagination, on leur donna le nom de Poète, c'est-à-dire, homme qui crée, ou qui produit & pour exprimer l'élevation & la sublimité de leur génie, on se servit de ces grands mots, de fureur poétique, d'enthousiasme & d'inspiration divine.

Quoique la Poësie , dont les fictions & les allegories font l'essentiel , eût pû faire sentir sa force & ses agréments , sans le secours de la Versification & de la Profodie , elle s'est si fort unie avec l'une & avec l'autre, qu'elle en est devenue inséparable.

Cependant , malgré l'étroite union qu'il y a entre ces trois Arts , ceux qui en ont une véritable idée , n'ont garde de les confondre.

Les Auteurs , qui se sont efforcés de pénétrer dans l'antiquité la plus obscure , conviennent que les premices de la Poësie , ont été consacrées au Seigneur ; il y a lieu de croire que l'ardeur de chanter ses loüanges , a produit dans ceux qui en étoient posse-

de la Poësie Françoisë. y

dez, cette élévation d'esprit, que d'autres sujets ensuite ont produit dans les Poètes profanes.

Cela supposé, le respect que nous avons pour Moïse, ne doit pas nous empêcher de le regarder comme le premier de tous les Poètes, d'autant mieux que c'est le premier de tous les Ecrivains, dont les ouvrages sont parvenus jusques à nous : les deux Cantiques qu'il composa, l'un après le passage de la Mer rouge, & l'autre, pour remercier le Créateur de tant de miracles qu'il avoit faits en faveur de son Peuple, ont toujours été regardez comme deux admirables productions d'un esprit poétique. Saint Jérôme assure qu'ils étoient en Vers Hexametres & Pentame-

A iij

tres ; & quoique les traductions leur aient fait perdre une partie des agrémens , que leur donnoient les belles expressions & l'harmonie ; les connoisseurs ne laissent pas d'y trouver ce merveilleux & ce sublime qui font l'essentiel de la Poësie.

C'est sans doute sur ces modèles, que David, Salomon & d'autres Prophètes se sont formez , lors qu'ils ont voulu chanter les loüanges de Dieu , déplorer les calamitez publiques, & instruire le Peuple des choses futures. Je ne ferai point ici mention de leurs ouvrages, & je ne parlerai de la Poësie ancienne, qu'autant que je la croirai nécessaire pour l'intelligence de la Françoisë, dont je tâcherai de donner une Histoire succinte..

Les Arabes, les Syriens, les Egyptiens, les Perfes, & les Ioniens ont toujours aimé les discours figurez & les allegories; comme la Poësie étoit conforme à leur inclination, ils s'y attachèrent dès qu'ils en eurent la moindre connoissance.

Ils s'apperçurent bien-tôt qu'elle étoit d'un grand secours à la memoire; parce que les choses dont on veut la charger, s'y impriment beaucoup mieux; quand elles s'y présentent sous un arrangement mesuré, & s'en effacent plus difficilement, les mots étant comme liez les uns aux autres; leur Theologie, leur Philosophie, leurs Loix & leurs Coutumes furent mises en Vers.

Les Perfes s'appliquerent plus

que tous les autres Poètes Asiatiques à rendre leur Poësie harmonieuse , à quoi leur langage étoit tres-propre : Un Interprete dit , qu'un de leurs vieux Livres fait mention d'une dispute qu'il y eut entre deux de leurs Poètes , sur la douceur de leurs Vers : Les miens sont si doux (dit le premier) que quand je les chante dans les bois , le Rossignol quitte ses fleurs pour venir m'écouter ; & les miens sont si harmonieux (répondit l'autre) que quand je les récite , le Bracmane interrompt sa priere , & vient m'entendre : S'il en faut croire quelques Historiens , l'Arabie a plus produit de Poètes , que le reste du monde ensemble.

Les Ioniens & les Grecs entre-

de la Poësie Françoisë. 5

tenoient entr'eux une amitié si étroite , qu'ils s'envoyoient leurs enfans les uns aux autres , pour les faire élever ; & ce commerce fit passer la Poësie de l'Ionie en Grece, où, comme plusieurs autres beaux Arts, elle se perfectionna.

Melesigene , à qui on donna le nom d'Homere * parce qu'il devint aveugle , est le plus ancien des Poëtes Grecs , dont le tems a respecté les Ouvrages . Son Illyade & son Odyssée sont les deux grands modeles de la Poësie Epique , ou Heroïque , que tant de gens ont tâché d'imiter. Je m'écarterois trop de mon sujet , si je voulois rapporter les différentes opinions que les critiques ont euës sur ces deux Poë-

* Signifie , *qui a besoin de guide.*

mes ; je me contenterai de dire, que ces deux admirables génies*, qui ont si bien connu la force & les beautés de la Poésie, ont fait gloire de puiser dans l'un & dans l'autre.

Après la mort d'Homere, sept Villes considérables disputèrent entre elles la gloire d'avoir donné la naissance à ce grand Homme ; on sçait pourtant qu'il passa toute sa vie dans une extrême pauvreté. Funeste présage, qui doit glacer les Favoris même d'Apolon, s'ils regardent la Poésie comme un chemin qui conduit aux richesses.

On ignore en quel tems on a inventé cette multitude de Divinités chimeriques, qui dans la

* Messieurs Despreaux & Racine.

fuire ont été adorées par plusieurs Nations , comme véritables. On sçait seulement qu'Hésiode est le premier qui en a parlé historiquement ; mais il est aisé de comprendre pourquoi l'on en a fait entrer plusieurs dans les ouvrages poétiques ; les premiers Poètes ont crû avec raison , que rien ne pouvoit mieux soutenir l'esprit des Lecteurs dans une élévation continuelle , que ce merveilleux qu'on trouve dans tout ce que font les Dieux , & surtout quand ils s'intéressent au sort des hommes.

Les Peuples grossiers , qui ont crû devoir borner leurs adorations à un objet visible , adoroient le Soleil sous le nom d'Apollon ou de Phœbus , & le re-

gardoient comme le premier mobile de toutes choses : C'est ce qui obligea les Poëtes à regarder cette prétendue Divinité comme la leur , persuadez que puisqu'elle rend la terre féconde par la chaleur qu'elle lui communique , elle peut aussi en excitant & en échauffant l'esprit, y faire naître ces agréables idées , dont les beaux Vers se forment.

Les Muses étoient Filles de Mnemosine , Déesse de la Mémoire ; elles avoient été mises sous la conduite d'Apollon , & l'on inferoit de-là , qu'elles l'avoient aidé à inventer les beaux Arts ; leur office étoit d'ailleurs d'assister aux Banquets sacrez , & d'y chanter des Vers pour divertir les Dieux : Toutes ces

raisons portèrent les Poëtes à les invoquer comme des Divinité qui pouvoient leur être favorables : On invoqua Calliope pour le Poëme Epique; Melpomene pour le Dramatique; Eratô pour le Lyrique, & dans la suite on les invoqua toutes pour toutes sortes d'ouvrages.

Le Parnasse & l'Helicon sont deux Montagnes de la Phocide, assez voisines, & parce qu'on supposoit que les Muses habitoient tantôt sur l'une, & tantôt sur l'autre; on les leur avoit consacrées, & les Poëtes se crurent en droit de les faire entrer dans leur langage metaphorique; monter sur le Parnasse, ou sur l'Helicon, & faire des Vers;

signifia la même chose. On sup-
posa même , que l'eau du Per-
messe donnoit de l'entoufiafme;
parce que cette Riviere , qui
arrose la Phocide & la Beotie ,
a sa source sur l'Helicon.

Selon la Fable , le Cheval-
ailé , qui nâquit du sang de
Meduse , & qu'on appelloit Pe-
gase , fit jaillir la Fontaine d'Hy-
poerene , en frappant de la cor-
ne contre une pierre , & parce
qu'elle étoit près du Parnasse
& de l'Helicon , on la consacra
aux Muses , & l'on attribua à
son eau la même vertu , qu'à
celle du Permesse. L'imagina-
tion des Poëtes alla encore plus
loin , ils firent aussi de Pegase
un sujet de metaphore , & parce
qu'il avoit fait sortir de la terre

une Fontaine consacrée aux Muses, & parce qu'il avoit porté Cadmus, qui le premier donna connoissance des belles Lettres en Europe; à l'exemple des Grecs, les Thessaliens consacrerent le Pinde aux Muses, les Macedoniens, la Pierie où elles étoient nées, & presque tous les noms différens qu'on leur a donnez, sont tirez des différentes choses qu'on leur a consacrées; que ces allegories & ces metaphores soient fondées sur le bon sens, ou non, il est sûr que sans elles, nous trouverions la Poësie languissante; mais il n'est pas permis aux Poëtes de les pousser plus loin. Du tems de Louis XIII. un jeune homme s'avisa de mettre un pré

au pied de l'Helicon, on lui fit d'abord cette Epigramme.

*Jamais au pied du Mont sacré,
L'on ne connût que le Permesse ;
Damon vient d'y trouver un pré,
Qu'il en jouïsse, & qu'il y païsse.*

Les applaudissemens, que l'on donnoit à Homere, exciterent les Poëtes Grecs à s'appliquer à de nouveaux genres de Poësie.

Le desir d'exprimer tout ce que l'amour a de doux & d'agréable, fit inventer les Vers Lyriques ; on les appelloit ainsi parce qu'on les chantoit sur la Lyre : on en composoit des chansons que l'on appelloit Hymnes ou Odes : Neuf Poëtes se rendirent fameux en ce genre d'écrire, parmi lesquels Pindare, Anacreon & la celebre Sapho excellerent, On

de la Poësie Françoisé. ■

On crut qu'une naïve représentation du repos, de la tranquillité, & de la liberté, dont on jouït à la Campagne, feroit agréable à des esprits fatiguez de l'embarras & de la contrainte des Villes, on fit des Eglogues & des Idylles; les premières ne traitoient que des mœurs, des occupations & des manières des Villageois; les autres, plus concis, ou pour mieux dire, les abregez des Eglogues, retraçoient les jeux & les amours des Bergers.

Dans les uns & dans les autres, on ne faisoit parler que des gardeurs de troupeaux; & comme ceux qui gardoient les bœufs étoient alors les plus connus, on comprit ces deux Poë-



Histoire

mes sous le nom de Bucolique:: les opinions sur l'origine de ce Poëme, sont fort différentes; mais tous les Historiens conviennent que Theocrite a été le premier des Poëtes Grecs, qui ont écrit en ce genre.

Pour assurer la memoire des Dieux & des Heros, on mettoit sur la porte de leurs Temples, & aux pieds de leurs Statuës, des Inscriptions, qui contenoient en peu de mots tout ce qu'ils avoient fait de plus memorable; elles donnerent envie aux Poëtes d'en faire de semblables sur toutes sortes de sujets, & c'est à ces productions que l'on donna le nom d'*Epigramme*; une pensée ingénieuse renfermée en peu de paroles en faisoit toute

la beauté dans le commencement ; mais bien-tôt après on l'affaïsonna d'un sel acre & piquant.

Mimnerme s'appliqua à divertir les gens , en leur attendrissant le cœur , & en leur arrachant même des larmes , par des plaintes d'Amans desesperez , c'est ce qu'on appella *Elegie* : elle n'étoit pas toujours plaintive comme elle est aujourd'hui ; si les Amans , qui n'éprouvoient que les rigueurs de leurs Maîtresses , s'en servoient pour raconter leurs souffrances , les Amans heureux s'en servoient aussi pour chanter leurs felicitez.

Theognis , qui se proposa d'instruire & de divertir les Lee-

teurs , inventa le Poëme Gnomique ou Sententieux.

En plusieurs lieux de l'Attique , on célébroit tous les ans une Fête en l'honneur de Bacchus , pour lui demander la fertilité des vendanges ; on lui sacrifioit un Bouc en haine du dégât qu'un animal de cette espèce avoit fait aux vignes d'Icarius, qui le premier avoit enseigné à les planter , & qui avoit institué cette Fête ; après le Sacrifice l'on chantoit & l'on dansoit autour de l'Autel : on appella pendant quelques tems cette réjouissance *Trigodie* , c'est-à-dire , Chançon de vendange ; on l'appella ensuite , *Tragodie*, qui ne signifie autre chose que Chançon de Bouc , & c'est de-là

qu'est venu le mot de *Tragédie*.

Les Atheniens voulurent aussi célébrer cette Fête; ils lui donnerent de nouveaux embellissemens, ils y ajoutèrent des danses réglées, & des Chœurs de musique, qui chantoient des Hymnes en l'honneur de Bacchus.

Les hommes ont toujours aimé ce qui les fait sortir d'eux-mêmes, où ils ne trouvent que des sujets de reflexions tristes & desagréables. Ce spectacle, qui est le premier dont nous avons quelque connoissance, plût à tout le monde; les Habitans des Campagnes voisines d'Athenes l'introduisirent dans leurs réjouissances, & parce qu'ils n'y chantoient que des chan-

sons grossières , on appella cet amusement , *Comedie* , qui veut dire , Chanson de Village.

Pendant plusieurs années , la Tragédie ne fut qu'un Chœur , tel à peu près , que celui dont nous venons de parler : Thespis y fit enfin paroître un Acteur , qui déclamoit plusieurs fois dans la Piece , & donnoit du tems aux Musiciens de respirer : ces déclamations étoient des fables , ou des historiettes , dans lesquelles on inferoit ordinairement les louanges de Bacchus ; on épuisa ces sujets , & l'on commença à faire déclamer des ouvrages , qui n'avoient nul rapport aux Fêtes qu'on celebrait. Les Prêtres de Bacchus se plaignirent de ce que

ses déclamations ne faisoient qu'interrompre le culte de leur Divinité, & les appellerent *Episodes*, c'est-à-dire, pieces ajoutées, & delors les Poëtes s'appliquerent à les faire naître si à propos du principal sujet, que sans en détruire l'ordre, on n'auroit pas pû les en séparer.

A peu près dans ce tems-là, il parut à Athenes des Tragédies d'une nouvelle espece, qu'on appelloit *Satyres*, parce qu'on y faisoit parler des Dieux de Forêts avec des Heros; ce n'étoit qu'un mélange confus de bagatelles & de grands événemens, de discours sérieux & de comiques; ces pieces n'étoient pas uniquement destinées aux Fêtes de Bacchus, on les

representoit le reste de l'année. Thespis y mit des Personnages, qui pour ressembler aux Fau-nes & aux Satyres, qu'ils repre-sentoient, se barbouilloient le visage avec du vermillon & de la lie; les Acteurs & les Chœurs montoient sur un tombereau, & alloient par la Ville donner des représentations : le goût que l'on avoit pour ces représenta-tions & ces amusemens aug-mentoient tous les jours, on bâtit un Theatre, & les jours desti-nés au culte de Bacchus, on y representoit les plus belles Pie-ces; les Acteurs y alloient rece-voir des applaudissemens, & le prix destiné à celui qui avoit le mieux réussi, étoit un vieux Bouc.

Par

Par le mot de Theatre , on entendoit un grand édifice, qui contenoit les Spectateurs & les Acteurs : celui, que l'on bâtit à Athenes , étoit orné en dedans de portiques , garni de sieges faits en degrez ; l'Orquestre étoit au milieu , & occupoit un assez grand espace : on l'avoit terminé sur le devant par un pupitre élevé, & construit avec des ais ; c'est-là que paroissoient les Acteurs , & c'est ce qu'aujourd'hui nous appellons Theatre.

Ce mélange bizarre de sérieux & de comique , dont on amusoit les Atheniens , commença à déplaire : Eschyle composa des pieces, qui n'avoient aucun rapport avec celles qu'on

destinoit aux Fêtes de Bacchus: il s'assujétit à des regles, il ne choisit que des sujets héroïques, il réforma les Chœurs, & augmenta le nombre des Acteurs, auxquels il donna des masques, & des habits conformes à ce qu'ils representoient; il leur fit prendre des brodequins, tels que sont-ceux des Comediens d'aujourd'hui.

Sophocle & Euripide encherirent sur Eschile; ils remplirent leurs pieces de beaux sentimens, de narrations énergiques; ils firent soutenir à leurs Heros la majesté des caracteres qu'ils leur avoient donnez; ils s'attacherent à tenir l'esprit des Spectateurs dans une élévation continuelle; par des accidens

merveilleux : les Chœurs & les déclamations n'eurent plus qu'un même sujet ; toutes les représentations, qui pouvoient choquer la vue, furent retranchées ; une seule action qui se passoit dans un même lieu, & dans l'espace d'un tour solaire, fit toute la matière d'une pièce ; Pour donner plus de gravité à ceux qui faisoient le rôle des Heros : on leur fit prendre cette chaussure, qu'on appelloit *Corthurne*, dont le soulier, qu'on faisoit de liege, étoit plus élevé que celui du brodequin, & depuis ce tems-là pour désigner un homme qui parle en style pompeux, on dit en langage figuré, il chauffe le *Corthurne*. Le Theatre eut des décorations

qui donnoient une idée du lieu, où l'action qu'on representoit, s'étoit passée : On s'apperçut que la symphonie ne servoit pas seulement à chatouïller l'oreille, on la regarda comme un puissant mobile, qui mettoit l'ame dans la situation, où il faut qu'elle se trouve, quand on veut en exciter les passions ; & les Poëtes s'imposèrent l'obligation d'entendre les regles de la musique, comme si leur esprit n'eût pas été assez accablé de celles de la Poësie. Enfin la Tragédie fût alors à ce point de perfection, où depuis ce tems-là jusques en ce siecle, les seuls François l'ont portée ; aussi plût-elle si fort à Athenes, que de peur que les plaisirs n'en fussent trou-

blez par le moindre desordre ,
on établit un Directeur , qui
avoit soin de faire entrer & sor-
tir les Acteurs à propos ; il
avoit aussi inspection sur la
symphonie & sur les décora-
tions.

La Comédie n'étoit encore
qu'un amas informe de médi-
sance & de bouffonnerie gros-
siere ; aussi la laissoit-on à la
Campagne : il y avoit dans cha-
que Village une tente ou feuil-
lée ; sous laquelle , en certains
jours , on representoit des pie-
ces comiques ; on l'appelloit
Scene, qui ne signifie autre chose
que couvert de branchages faits
avec art.

Les Atheniens ramenerent en-
fin ce spectacle de la Campa-

gne à la Ville, où l'on sent bien-
tôt le purger de tout ce qu'il y
avoit de grossier ; & pour dési-
gner le lieu, où se passoit la cho-
se représentée, on se servit du
mot de Scène, qui jusques-là
n'avoit signifié que le lieu des-
tiné à la représentation ; & par-
ce que dans les premières pie-
ces qu'on représenta ; on n'ob-
servoit pas l'unité du lieu ; on
donna aussi le nom de Scène au
changement qu'apportent au
Theatre l'entrée & la sortie des
Acteurs, comme pour marquer
qu'ils passaient d'un lieu à un
autre : c'est ce qui arrive aujour-
d'hui en certains Opera, tel
qu'est celui d'*Isis*, où le chan-
gement d'Acteurs fait trans-
porter l'esprit des climats brū-

lans , aux climats. glacez.

Lors qu'on ramena la Comédie à Athenes, on ne se proposa que de divertir le public ; mais les Magistrats voulurent ensuite mettre à profit l'empressement que les Atheniens avoient pour ce spectacle , & dans l'espoir qu'ils se corrigeroient des défauts qu'ils verroient jouer publiquement, on permit aux Poëtes d'attaquer les mauvaises coutumes, les mœurs déreglées , & les passions ridicules : Ils abusèrent bien-tôt de cette liberté, sous prétexte de jouer le vice , ils n'épargnoient personne ; Socrate même, le sage Socrate ne fut pas respecté ; ils nommoient hardiment tous ceux , dont ils jouïoient les défauts ; leurs sujets.

étoient toujours véritables , & tirez des choses les plus récentes qui arrivoient dans la Ville. Tel alloit à la Comédie pour se divertir , qui en sortoit de mauvaise humeur , parce qu'il y avoit appris une intrigue , ou de sa sœur , ou de sa femme : tel , au commencement de la Piece , avoit crû rire aux dépens d'autrui , qui s'entendoit nommer à la fin , & s'apercevoit à sa honte , qu'il avoit ri de lui-même.

Les Atheniens ne devenoient ni plus sages ni plus moderez. Alcibiade , qui connoissoit que les hommes ne sont pas faits pour se corriger , reprima la licence des Poètes ; Aristophane devint plus retenu : Menan-

dre, & ceux qui écrivirent après lui, ne nommerent plus personne, & ne donnerent que des sujets inventez, où il fût permis de se connoître & de ne se connoître pas. On connut de trois fortes de Comédies, la vieille, la moyenne, & la nouvelle : Dans la premiere, les sujets & les noms étoient connus de tout le monde ; les sujets de la seconde étoient veritables, & sous des noms empruntez ; & dans la troisiéme, tout étoit inventé.

Les Auteurs, qui étudioient le cœur de l'homme, s'aperçurent qu'il ne passe pas aisément de la tristesse à la joie, ni de la joie à la tristesse ; que quand il est une fois dans la disposition de rire, on ne doit pas pré-

tendre de l'attendrir tout d'un coup par un sujet déplorable. On retrancha de la Comédie tout ce qu'elle avoit de sérieux & de triste ; elle ne representa que des choses risibles qui se passoient entre des personnes privées : on laissa à la Tragédie les grands événemens, & ce que les passions des Heros ont de violent & d'extraordinaire : sous le nom de Poëme Dramatique, qui signifie, représenté avec action, on comprit la Comédie & la Tragédie ; le mot de Scène servit à l'une & à l'autre, pour signifier le lieu, où l'action, qu'on representoit, s'étoit passée, & le changement qu'apportent au Theatre l'entrée & la sortie d'un ou de plusieurs

Acteurs. Il y eut des Tragédiens & des Comédiens; les premiers ne représentoient rien de comique ; & les derniers ne représentoient rien de sérieux. —

Du tems de Ptolomée Philadelphé, il y eut quantité de Poëtes Grecs, parmi lesquels sept se distinguèrent : on les appella les Poëtes de la Plaiade, nom d'une Constellation composée de sept Etoiles, qui paroît sur la poitrine du Taureau.

L'ambition, qu'avoient les Romains de se rendre maîtres de toute la terre, leur avoit fait négliger long-tems les belles Lettres, & ces redoutables Vainqueurs n'avoient connu pendant plus de cinq cens ans, d'autre gloire que celle de sou-

mettre les Nations les plus éloignées , leurs yeux accoutumés au sang & au carnage dans des guerres continuelles, se faisoient un agréable amusement des cruels spectacles d'un Colisée.

Les Fecennins étoient naturellement bouffons & comiques ; ils alloient à Rome pour y représenter des Pièces de leur façon, qui n'étoient remplies que de bouffonneries & d'équivoques grossières ; elles amusèrent pourtant le Peuple assez longtemps : on leur en fit succéder d'autres qui étoient assaisonnées de railleries piquantes, sur toutes sortes de sujets, & parce qu'elles étoient sans ordre, on leur donna le nom de Satyres, qui ne signifioit alors qu'un

amas confus de différentes choses. Il est bon d'observer que ces pieces n'avoient nul rapport avec celles des Grecs, qui tiroient leur nom des Dieux de Forêts, qu'on y faisoit parler; il y eut encore à Rome d'autres Comédies qu'on appelloit Ate-
lanes; mais les unes & les autres parurent insipides après qu'Andronic & Nevius en eurent donné de leur façon.

Les Grecs, qui depuis long-tems soutenoient la guerre contre les Romains, furent enfin soumis, & cette fiere Acaïe, qui avoit subjugué tant de Peuples differens, devint en un jour une Province Prétorienne: il y eut delors un grand commerce entre ces deux Nations, & l'on

enseigna la Langue Grecque dans les Ecoles publiques de Rome.

Les Poètes de ce tems-là , moins remplis d'amour propre que ne le sont ceux d'aujourd'hui ; eurent assez de force d'esprit pour trouver des beautés dans les ouvrages des Grecs ; que les leurs n'avoient pas ; ils ne furent pas même honteux de se les proposer pour modèles ; ils mirent comme eux des Chœurs à leurs Comédies : mais soit que la symphonie n'en fut pas assez bonne ; soit que les Poètes ne voulussent pas prendre la peine de leur donner une liaison avec la Pièce ; ils ne plurent pas long-tems ; on les supprima insensiblement , & de

peur que l'esprit trop long-tems appliqué à un même sujet , ne tombât dans le dégoût , au lieu de Chœurs on donna des Inter-mèdes : sous ce nom , on comprit tout ce qu'on donnoit pendant la Piece , qui n'avoit point de liaison avec elle ; les Ambolaires , les Mimes , & les Pantomimes , les faisoient ordinairement : les premiers étoient des Musiciens qui chantoient seuls ; les autres étoient des bouffons , qui sans le secours de la parole , sçavoient faire entendre tout ce qu'ils vouloient , par leurs grimaces , leurs contorsions , leurs danses , & leurs postures : tantôt ils repetoient ce qu'on venoit de représenter , tantôt ils donnoient une idée de ce qu'on

alloit voir : les Pantomimes apprirent à exprimer les passions des Heros. Les uns & les autres se rendirent beaucoup plus habiles, que ceux qu'on avoit vûs en Grece ; ils se séparèrent des Comédiens, & ils representèrent seuls des Pieces, qu'on appelloit *Mimes*. Parce que les Intermedes paroissoient presque toujours entre des Scènes, qui devoient avoir une étroite liaison; ils troubloient la memoire des Spectateurs, & causoient de la confusion dans leur esprit.

Les Auteurs se firent une loi de diviser leurs Pieces en cinq parties égales, dont chacune devoit avoir un sens presque parfait, on leur donna le nom d'Acte, qui signifie Piece entiere,

& dé lors on ne fit paroître les Intermedes que dans les Entr'actes. A toutes les Comédies on faisoit déclamer quelque chose de bouffon dans la dernière partie, qu'on appelloit Exode, pour redonner aux Spectateurs la gayeté qu'une trop longue application à un même sujet avoit pû leur faire perdre.

Sous les Decenvirs, on représenta des Pieces de la façon de Publius Syrus, elles étoient composées des plus beaux Vers & des plus belles pensées des Poëtes Grecs & Latins, dont on faisoit des Parodies burlesques, en leur donnant un sens différent du véritable, & en y mêlant des bouffonneries, en sorte que les choses que l'on avoit le

plus admirées , étoient souvent méprisées : tant il est vrai qu'il n'est rien de beau, à quoi on ne puisse donner du ridicule.

Les Pièces, que nous avons de Terence & de Plaute , font bien voir que la Comédie se perfectionna à Rome : Quant à la Tragédie elle y fut fort négligée ; celles de Seneque , que l'on met au-dessus des autres Pièces tragiques de ce tems-là , font sentir que les plus belles choses peuvent ne pas plaire , quand elles ne sont pas à leur place ; ces longs tissus de sentences , de pensées ingénieuses , & de belles maximes pourroient élever agréablement l'esprit dans une pièce d'éloquence , mais elles ne remuent pas le

œur dans une declamation, & c'est à quoi un Auteur tragique doit s'attacher.

Les Poëtes Latins s'appliquent autant à se faire admirer par quelque production d'une nouvelle espece, que par leur maniere d'écrire : Ennius, qui connoissoit le goût des Romains, fit quelques ouvrages pleins de médifances & de railleries piquantes, il les donna sous le nom de Satyres, à cause du rapport qu'elles avoient avec les Comédies Latines de Publius Syrus, dont nous venons de parler, & delors les Poëtes appellerent ainsi les productions dans lesquelles ils se donnoient la liberté de railler & de médire : ceux qui ont crû que le

mot de Satyre vient de la Tragédie des Grecs, dans laquelle on faisoit parler les Dieux des Forêts, se sont trompez.

Lucille se rendit fameux en ce genre d'écrire, il se fit même admirer de ceux qui ne le lisoient qu'en tremblant : Lucrece osa traiter en Vers les matieres les plus abstraites de la Philosophie : Catulle fit voir dans ses ouvrages, tout ce que par l'organe des Muses, l'amour peut exprimer & de doux & de tendre.

Le regne d'Auguste sera toujours la veritable époque de la perfection de la Poësie Latine : Virgile, Properce, Horace, Tibulle, Ovide, & beaucoup d'autres rares esprits s'attirerent par

leurs productions l'estime & la protection de Mecene , & ces distributeurs de la gloire, animez d'une juste reconnoissance , ont rendu le nom de ce Favori, aussi celebre que celui de son Maître.

La fin du regne d'Auguste fut le commencement de la décadence de la belle Poësie : sous Tibere Caligula & Claude, elle parut languissante ; Petrone , Perse & Juvenal en firent voir les derniers efforts , & quelque tems après elle sembla expirer avec Martial.

Rome avoit porté si loin ses conquêtes , qu'elle étoit devenue la Capitale du Monde, l'on y voyoit arriver un nombre infini de gens de differens Pays ,

qu'elle avoit soumis à ses loix ; l'assemblage de Grecs, de Syriens, d'Espagnols, & de Gaulois en corrompirent le langage, & la Poësie s'en ressentit bientôt : elle ne fut plus qu'un amas de pointes recherchées, & souvent obscènes : les Chrétiens, qui en trouvoient la lecture opposée aux bonnes mœurs, n'oublioient rien pour la décréter, & ils se servoient à propos du mépris qu'on avoit déjà pour elle. Enfin, l'épouvante qu'Alaric & les autres Barbares semèrent dans toute l'Italie pendant le quatrième siècle, firent presque entièrement taire les Muses : nous n'avons de ce tems-là que les Vers d'Aufonne.

Quoique l'Eglise eût eu des

de la Poësie Françoisse. 47

son commencement quantité de beaux génies, aucun d'eux n'avoit daigné regarder la Poësie ; comme un amusement sérieux : enfin sous Constantin & Constance, Juvencus mit en Vers une partie de l'Histoire Evangelique : quand Julien l'Apostat se fût déchaîné contre les Chrétiens, Apollinaire composa pour leur consolation, des Paraphrases sur les Pseaumes de David.

Prudence, Saint Paulin, Sidonius, Fortunat, & beaucoup d'autres, soutinrent longtemps l'honneur de la Poësie, & la ramenerent à son premier usage, en l'employant au culte du Seigneur.

Les Gaulois avoient toujours

été si belliqueux, que la tendre jeunesse & l'extrême décrépitude n'étoient pas des excuses assez valables pour les dispenser de prendre les armes, surtout quand il s'agissoit de la défense de leur Patrie : cette Nation, qui ne comptoit que sur ses forces & sur sa valeur, avoit long-tems négligé d'apprendre à endurcir l'acier, à se fortifier dans un Camp, & à prendre les Villes autrement que par assaut; cependant elle avoit toujours cultivé les Arts & les Sciences, au milieu même du tumulte des armes. Lilius Plautus, qui le premier avoit enseigné la Rhetorique à Rome, étoit de Lyon. L'Académie de Marseille s'étoit rendue si celebre qu'elle avoit
merité

merité d'être comparée à celle d'Athenes, & l'éloquence se fôû tint encore long-tems à Marseille, à Arles, & à Toulouse, après qu'elle eut été éteinte par tout ailleurs.

Les Bardes étoient les premiers des Gaulois, qui avoient fait des Vers; on les appelloit ainsi, parce que Bard V. Roi des Gaules, les avoit mis en réputation : leur emploi étoit de mettre en Vers les hauts faits des grands Hommes, & de les chanter en public, pour inspirer le desir de la gloire aux jeunes gens. En Bretagne, où l'on a encore beaucoup de mots Gaulois, on appelle *Bards* les Joüeurs de vielle & de violon, qui vont chanter par les Villages. La

Poësie passa des Bardes aux Druides, qui étoient les Prêtres & bien souvent les Juges des Gaëlois : Ils mettoient leur Theologie & leur Jurisprudence en Vers, & les faisoient passer des uns aux autres, sans le secours de l'écriture : ils avoient une grande veneration pour le Guy de chêne, & l'on prétend que c'est de là qu'ils ont tiré leur nom; ils alloient cueillir de ces Gays le premier jour de l'an, avec beaucoup de ceremonie, & en chantant des Hymnes sur ce prétendu mystere. En quelques lieux du voisinage de Bourdeaux, on observe encore quelque chose de cette ancienne coutume; quantité de jeunes gens bisarrement habillez, vont

de la Poëſie Françoisé. Et
en troupe le premier jour de
Janvier, couper des rameaux de
chêne, dont ils ſe font des cou-
ronnes, & reviennent chanter
dans les ruës certaines Chan-
ſons qu'ils appellent *Guilannus*.

Il n'y a pas lieu de ſ'étonner
que la Poëſie ait toujours eu un
grand pouvoir, & ſur l'eſprit,
& ſur le cœur des hommes,
puifqu'elle renferme la force de
la Muſique, de la Peinture, &
de l'Eloquence: mais le Peuple,
qui veut tout attribuer aux mira-
cles ou à la magie, a crû ſouvent
que cet Art avoit quelque choſe
de ſurnaturel, c'eſt ce qui a
donné lieu à tous les contes
qu'on a debitez d'Orphée & de
Muſée: Il y a eu des gens affez
credules, & en Grece & à Ro-

me, pour se laisser persuader qu'un certain nombre de Vers pouvoit faire descendre la Lune du Ciel, changer les hommes en pourceaux, & faire crever les serpens cachez sous l'herbe: la crédulité des Gaulois alla plus loin, ils croyoient qu'en récitant avec mystere quelques Vers des Druides, ils pouvoient pénétrer dans l'avenir; ils leurs attribuoient tant d'autres vertus secretes, qu'ils s'en servoient pour faire des enchantemens, qui bien souvent étoient la ressource inutile des Maris jaloux, & des Amans malheureux.

* L'imperieuse Rome ne se contentoit pas d'imposer ses

S. Augustin, *Cité de Dieu.*

loix aux Nations qu'elle avoit vaincuës , elle les obligeoit encore à parler sa langue. Dès que Cesar eut achevé de soumettre les Gaules, on commença à y parler Latin , & ce changement de langage fit oublier tout ce qu'avoient fait les Bardes & les Druides ; comme ils n'avoient point de livres , il ne nous est rien resté des uns ni des autres ; on ignore même si l'on doit avoir du regret à cette perte.

Les Romains avoient crû que pour bien tenir les Gaulois sous leur domination , il falloit en mettre les lieux considerables hors d'état de se défendre , & en peu de tems plus de douze cens Villes ou Bourgs virent

tomber leurs murailles : c'est ce qui donna envie à tant de Peuples differens d'y faire des incursions ; les Gots furent les premiers qui inonderent ce Pays sans défense, & selon quelques Historiens *, ils apprirent aux Gaulois l'art de rimer ; leurs Poètes s'appelloient *Runers*, & leurs Ouvrages, *Runes* : on donna ce nom aux unisons des Vers de ce tems-là, & dans la suite au lieu de *Runes*, on les appella *Rimes* : Ceux qui soutiennent cette opinion disent, que les Septentrionaux connoissoient long-tems auparavant la Poësie rimée ; qu'ils l'ont portée dans tous les Pais où ils se sont établis ; & que dans les diffé-

* Le Maire de Belges.

rentes destinations qu'ils faisoient de leurs enfans, ils en choisissoient toujours deux, l'un pour être Poëte, & l'autre pour être Faiseur de Contes ; le premier mettoit en Vers tout ce que ses Ayeuls avoient fait de memorable, & le récitoit les jours de Fêtes, pour divertir sa famille, & le second chargeoit sa memoire de quantité de Fables & d'Histoires, dont les récits servoient à adoucir les chagrins & la mélancolie de ceux qui ne pouvoient pas dormir. Le Chevalier Temple assure qu'en quelques endroits du Nord, il y a encore de ces Conteurs mercenaires, qu'on appelle, quand on a des insomnies.

Quoique ce que nous venons

de dire sur la rime , soit vrai-semblable , il est plus vrai-semblable encore qu'elle est venue d'Italie en France , comme nous allons voir.

Dès que les François eurent fondé dans les Gaules cette vaste Monarchie , qui depuis plus de douze cens ans s'est maintenüe sans aucune interruption , & qui a toujours fait redouter sa puissance au-de-là même de l'Europe , on y vit fleurir les beaux Arts & les Sciences : il y eut de nouveaux Poëtes qu'on appelloit *Fatistes* ; ils composoient de petits Ouvrages qu'ils faisoient chanter à des Chœurs, accompagnés de danses ; & cet amusement avoit quelque ressemblance à celui des Grecs ,

qui donna la naissance au Poëme Dramatique : nos premiers Rois se délassoient souvent l'esprit à entendre réciter les Vers des Fatistes, la Poësie ne fit pourtant aucun progrès sous les Merovingiens.

Par une longue suite de prosperitez & de victoires, Charlemagne assura un calme heureux dans toute la France : Il étoit sçavant, doux, & affable ; il aimoit les gens d'esprit ; il prenoit soin lui-même de ramasser tous les ouvrages qu'on avoit faits avant lui, & ce fut assez pour donner de l'émulation aux Fatistes ; ils celebrerent tout ce que les François avoient fait d'heroïque ; on mit en Vers une partie du Nouveau Testament,

& tous les chants de l'Eglise qu'on appelloit Prose ; & c'est peut-être depuis ce tems-là qu'on a dit, rimer en Prose.

Parmi les Vers des plus celebres Poëtes Latins , on peut en remarquer quelques-uns qui ont deux unisones , l'un au repos, & l'autre à la fin , soit que le hazard l'eût fait , soit qu'on eût pris soin de les arranger ainsi , l'oreille trouva des charmes à être frappée deux fois de suite par un même son : Cesar s'en étoit peut-être apperçû quand il dit , *Je suis venu , j'ai vu , j'ai vaincu*. Dès que la belle Poësie fut sur son déclin , les Poëtes qui n'avoient pas assez de génie pour remplir leurs Ouvrages de pensées ingénieuses ,

& de nobles expressions, ne s'attachèrent qu'à plaire à l'oreille par des unisons: Les Vers que fit Adrien, sur le point de rendre l'ame, & dont presque tous les mots sont sous une même rime, font bien voir qu'elle étoit recherchée. Leon II. voulant reformer les Hymnes que l'on chantoit à l'Eglise sur la fin du sixième siècle, parce qu'elles étoient trop obscures, ordonna qu'on en fit de nouvelles: un Diacre nommé Paul, fit celle de Saint Jean-Baptiste, en Vers d'une nouvelle espece, qu'on appella *Leonins*, du nom du Pontife, dans lesquels il mit une rime au repos, & l'autre à la fin. Les Fatistes, qui du tems de Charlemagne, mirent en Vers tous les chants de l'Eglise, imi-

terent celui-là , & soit que par hazard, ou autrement, l'Auteur eût rangé, *Ut, re, mi, fa, sol, la*, en commençant chaque Vers de la premiere Strophe , on donna long-tems après ces noms aux six notes de la Musique.

Louïs le Debonnaire, qui succeda à Charlemagne, étoit trop occupé à appaiser les troubles de sa famille, pour s'amuser à entendre reciter des Vers : son regne ne fut pas favorable à la Poésie ; d'ailleurs le langage changea dans toute la France, ce ne fut plus qu'un mélange bizarre de Latin, de Gaulois & de François : on l'appelloit Romain rustique, parce que le Latin , qui y dominoit, étoit le même que celui du Peuple de Rome ; les Muses commence-

de la Poësie Françoisë. 61

rent à garder le silence, & si depuis ce tems-là jusques au regne de Louis-le-Jeune, les Fatistes ont fait quelque chose, leurs productions ont eu le sort de celles des Bardes & des Druides. On n'oublia pourtant pas en France l'art de rimer : Leonius, Chanoine de l'Abbaïe S. Victor, où la belle Latinité a souvent trouvé un refuge, composa au commencement du douzième siècle, de très-beaux Vers latins tous rimez.

Les Liguriens, les Celtes, les Romains, les Visigots, les Bourguignons, & les Ostrogots avoient successivement dominé en Provence, quand nos Rois s'en rendirent les Maîtres : elle passa ensuite sous la domination

des Rois de Bourgogne, & bientôt après sous celle des Rois d'Arles, dont le dernier n'eut qu'une fille, qui épousa Rémond Berenger, Comte de Barcelone, & le fit Souverain de cette Province que les Romains avoient tant estimée : on y a toujours vû regner une agréable vivacité d'esprit, & une certaine gayeté, à laquelle la chaleur tempérée du climat contribué peut-être. Aix, qui dans ce tems-là en étoit la Capitale, comme elle l'est aujourd'hui, a toujours produit de beaux Esprits, qui y ont fait fleurir les belles Lettres : c'est là qu'au commencement du douzième siecle, on vit paroître ces agréables génies, qui tirèrent les Muses de l'assoupissement,

où elles étoient depuis long-tems en France. Comme ſous nos premiers Rois , les Poètes étoient appelez Fatiftes , du mot de *faire* , on appella ceux-ci Troubadours & Trouveres , du mot de *trouver*. Ils n'ont pas inventé l'art de rimer , comme nous venons de voir , mais on doit leur attribuer la gloire d'avoir les premiers fait ſentir à l'oreille le véritable agrément de la rime : juſques à eux elle étoit indifferemment placée, au commencement , au repos , & à la fin du Vers ; ils la fixerent où elle eſt maintenant , & il ne fut plus permis de la changer.

Rime en Langue Grecque , ſignifie meſure ; les Medecins & les Muſiciens ſe ſervoyent de ce

mot pour signifier le battement du pouls , l'élevation ou l'abaissement de la voix : Les Maîtres des Chœurs de la Tragédie Grecque , s'étoient fait un art de se conformer aux différentes passions qu'on representoit ; les mouvemens impetueux qu'excitoient la colere & la rage , étoient accompagnez d'une symphonie précipitée, ainsi du reste, & l'espace de temps qui s'écouloit , tant qu'on chantoit sur un même ton, s'appelloit rime : les Romains appellerent ainsi les cadences qu'ils affectoient de rechercher à la fin de leurs periodes , parce qu'elles tomboient presque toujours sous une même mesure ; & à leur exemple les Troubadours donnerent aussi

de la Poësie Françoise. 65
ce nom aux unifones de leurs
Vers.

Leurs productions ordinaires
étoient des Sirvantes & des Tan-
sons : les premieres étoient des
Satyres contre toutes sortes de
gens : les secondes contenoient
des demandes ingénieuses sur
l'amour & sur les Amans : j'en
rapporterai ici deux , pour en
donner une idée.

Un Amant a eu deux Maî-
tresses ; l'une ne lui a accordé
son cœur qu'après de longues
poursuites, l'autre ne l'a pas fait
soupirer long-tems : on deman-
doit, à laquelle des deux il avoit
plus d'obligation.

Un Amant est si jaloux, qu'il
s'allarme de la moindre chose ;
un autre est si prévenu de la

fidélité de sa Maîtresse, qu'il ne s'apperçoit pas seulement qu'il a de justes sujets de jalousie : on demandoit, lequel des deux marquoit plus d'amour.

Ces demandes donnoient lieu à mille ingénieuses réponses, & parce que les sentimens étoient toujours differens, il en naissoit d'agréables disputes, qu'on appelloit *Jeux mi-partis*.

Il s'étoit formé en Provence une société de gens d'esprit, qui s'assembloient pour se communiquer leurs Ouvrages, & pour s'entretenir de différentes matieres, que l'amour peut fournir : ils donnoient leurs jugemens sur les jalousies & sur les broüilleries des Amans ; c'est pour cela qu'on appelloit cette

société, la Cour d'Amour : L'on y envoyoit toujours décider les disputes que les Tansons faisoient naître. Martial d'Auvergne fit, plus de deux cens ans après, quantité de jugemens en imitation de ceux-là, & les donna au Public, sous le titre d'*Arrêts d'Amour*, sur lesquels un Savant Jurisconsulte a fait des Commentaires.

Depuis que Muta, General des Armées du Calife de Syrie, avoit subjugué les Espagnes, les Arabes y avoient porté la Poësie; le Comte de Barcelonne & ses Courtisans en connoissoient les beautés, quand ils vinrent en Provence, & les Trouveres n'eurent pas besoin de Mecene pour s'introduire à

cette Cour , où ils furent toujours agréablement reçûs : les Comtes de Sault, les Barons de Grignan , ceux de Castellane, & tous les Grands Seigneurs de Provence faisoient gloire d'avoir auprès d'eux de ces nouveaux Poëtes , auxquels ils donnoient des chevaux , des armes & des habits magnifiques.

Il y avoit des Joüeurs de flûte, des Musiciens , & une espece de Bâteleurs , qu'on appelloit Jongleurs , Musars & Comirs ; ils ramassoient tout ce que les Trouveres faisoient de plus beau, ils alloient le débiter dans les autres Provinces. Ces Ouvrages , qui avoient la grace de la nouveauté , acquirent une grande réputation à leurs Au-

teurs , non-seulement dans le Royaume , mais aussi dans les Pays étrangers. Louïs-le-Jeune voulut en avoir à sa suite, quand il partit pour la conquête de la Terre sainte , comptant qu'ils lui feroient d'un grand secours pour adoucir les ennuis d'un si long voyage.

L'Empereur Frederic en attira plusieurs à sa Cour. Richard Cœur-de-Lyon, Roi d'Angleterre, les honnora de son amitié ; ce qu'on peut voir dans les Contes de ce Roi, que Mademoiselle Lheritier vient de mettre au jour , & comme ils n'ont écrit qu'en Provençal ou en Roman, il ne seroit pas à propos d'en parler davantage. Je rapporterai seulement la vie

d'un de ces plus fameux Poëtes , pour faire connoître leur caractère , qui étoit assez singulier. •

Geoffroi Rudel s'attacha dès sa tendre jeunesse au Comte de Sault : le Comte Geoffroi, frere du Roi d'Angleterre , passant en Provence , fut charmé de ce Troubadour , il pria le Comte de Sault de le lui donner : On demandoit alors un Poëte, comme aujourd'hui on demande un bijou. Rudel vivoit tranquillement à la Cour de ce Prince , lorsque pour son malheur deux Pelerins , qui revenoient de la Terre sainte , lui firent imprudemment un long détail des attraits de la Comtesse de Tripoly : sur cerécit le tendre Trouba-

dour devint éperdûment amoureux de cette Princesse ; il languit , il soupire quelque tems , & enfin pressé de son amour , il s'embarque avec Bertrand Allamanon son cher ami , & va chercher l'objet de son amour , Le Lecteur attend sans doute qu'une furieuse tempête va faire briser le Vaisseau contre un rocher , & que cet infortuné se sauve sur une planche , ou qu'il est obligé de prendre port dans une Isle habitée par des Antropophages ; cependant , contre les regles ordinaires , la navigation fut heureuse , mais pendant le voyage , cet Amant fut toujours si transporté d'amour & d'impatience , qu'il sembloit à tous

momens, qu'il alloit rendre l'ame ; deux fois même les Pilotes l'auroient crû assez mort pour être jetté dans la mer, si la violence de sa passion ne lui avoit fait pousser quelques foibles soupirs. A peine fût-il arrivé au Port de Tripoly, que son cher ami alla avertir la Comtesse du pitoyable état, où étoit le plus fidelle & le plus sincere de tous les Amans. La Comtesse touchée de ce récit, accourut au devant de Rudel pour le conduire à son Palais ; mais il n'étoit plus en état de joür de cet honneur : Illustre & vertueuse Princesse, s'écria-t-il, dès qu'il l'apperçut, je mourrai sans regret, puisque j'ai vû vos charmes ; en prononçant ces tristes paroles

paroles ; il alla expirer à ſes pieds. Elle honnora ſon trépas d'un torrent de larmes , & fit charger ſon tombeau de quantité d'Epitaphes. Petrarque a dit , en parlant de cet Amant malheureux , qu'il employa les voiles & les rames pour aller chercher la mort.

Les Ouvrages des Troubadours , qui ſe répandoient dans tout le Royaume , y exciterent les beaux Esprits à cultiver les Muſes ; & ſous Philippe Auguſte , on y vit quantité de Vers rimez. Le Roman , qui dans la ſuite eſt devenu la plus belle Langue de toute l'Europe , commençoit à ſe purifier ; on débrouïlla la Poëſie , & ceux qui la cultivoient , quitterent le nom de Fatistes ,

pour prendre celui de Poètes.

Il semble, que c'est faire tort à la Muse Françoisè, que de dire que ses premiers fruits ont été des Vaudevilles; cependant nous voyons dans nos vieux Historiens, qu'avant la fin du douzième siècle, Yves, Evêque de Chartres écrivant au Saint Pere, lui dit, qu'on avoit fait des chansons & des rimailleries contre un jeune homme, & qu'on les chantoit dans les carrefours & dans les rues.

Si on avoit voulu donner un Patron à la Poésie, comme on a fait à tous les autres Arts, on auroit pû le trouver sous le regne de Louis VIII. Elinand de Beauvoisis, Moine de Saint Froment, s'acquitt une si grande

de réputation de bel eſprit, que le Roi prenoit ſouvent plaiſir à l'entendre déclamer ſes Ouvrages. C'eſt un de ſes Contemporains, qui nous l'apprend par ces deux Vers,

*Quand ly Roys e diné ſapella
Elinand,*

*Pour ly *eſbayonner, commanda
que il chant.*

Ce Poëte s'étoit abandonné à ſon naturel ſatyrique, & il s'étoit même ſouvent déchainé contre les Souverains; mais il s'en repenit enfin; il a été canonisé, & l'Ordre de Citéaux en fait l'Office le treize de Janvier.

Les Picards furent les premiers qui apprirent des Troubadours à faire des Tanſons & des Sirvan-

* prendre des ébats.

G ij

tes. Thibaut, Comte de Champagne, avoit beaucoup d'esprit, il étoit amoureux de Blanche de Castille, mere de Saint Louis, & l'amour le fit devenir Poëte : il composa tant de Chançons à la louange de cette Princesse, qu'on l'appella le grand Chançonniér; il en fit écrire plusieurs contre les murailles & contre les vitres de la grande Salle du Château de Provins : il avoit à sa Cour quantité de Poëtes, parmi lesquels on distinguoit Gaces Brulé. Ils s'assembloient souvent pour examiner leurs Ouvrages, & ce Prince ne dédaignoit pas de présider à cette Assemblée, que l'on peut regarder comme la premiere Académie Françoisé : on commen-

ça alors à entrelacer des rimes masculines & des féminines, qu'on appella croisées. Je rapporte à ce sujet une des Chansons de Thibaut :

*Au ri nouveau de la doulour
d'Esté,
Que reclaircit ly dois à la fontaine,
Et que sont verds, bois, & vergers & pré,
Et ly rozier en May florit & graine,
Lors chanterai que trop m'aura grevé,
Tre & esmay qui m'est au cœur prochaine,
Et fins amis à tort atoissonnez *,
Et moult souvent de leger esfrayez.*

Le mot de Sonnet étoit déjà

* attiedis.

connu , mais il ne signifioit autre chose que Chanſon : on l'appelloit ainſi , parce qu'il ſonnoit à l'oreille ; je ferai encore , diſoit Thibaut ,

Et maint Sonnet, & mainte Recordie.

Comme on a ſouvent donné aux Auteurs le nom du langage, dont ils ſe ſont ſervis, on comença dans ce tems-là, à appeler Romanciers, tous ceux qui écrivoient en Langue Romaine, ſoit en Vers , ſoit en Proſe , & leurs productions, *Romans* : les Poètes & les Faiſeurs d'Histoires Romanefques, furent confondus , parce que les uns & les autres rempliſſoient leurs Ouvrages de fictions & d'allegories, qui ſelon les principes d'A-

ristote, distinguent plus un Poëme d'une simple narration, que les Vers, dont il est composé. Nous avons plusieurs Ouvrages de ce tems-là, entre lesquels on voit le *Tornoyement de l'Antechrist* qui est un combat des vertus & des vices.

Une Satyre contre toutes sortes de gens, que donna Guyot sous le nom de Bible, parce que s'il faut l'en croire, elle ne contient que des veritez. En voici les premiers Vers:

*Dou siecle puant & horrible ,
Mestuet * commencer une Bible,
Pour poindre & pour éguillonner
Et pour bons exemples donner :
Ce n'est pas Bible mensongiere,
Mais fine & voire droituriere.*

De toutes ces productions,

* j'ai envie.

G iij,

celle qui acquit plus de gloire à ses Auteurs, fut une imitation de l'Art d'aimer d'Ovide: Loris qui en fit la premiere partie, l'appella le *Roman de la Rose*, parce que sa Maîtresse s'appelloit ainsi. Voici comme elle commence :

*Maintes gens dient que en
songes,
N'a senon fables & mensonges ;
Mais on peut tels songes songer,
Qui ne sont mie mensonger.*

Quand il mouroit un Auteur, on faisoit examiner ses Ouvrages, s'il en laissoit d'imparfaits, on chargeoit quelqu'un de les achever. Loris mourut dans le tems qu'il travailloit à la derniere partie de son *Roman*, & long-tems après Jean

de Meun se chargea de la finir :
il vomit tant d'injures contre
les Dames de la Cour , qu'elles
resolurent de s'en vanger : elles
l'entourerent un jour , armées
de verges , & alloient lui faire
sentir l'effet de leur vangeance;
mais il sçut se tirer de ce dan-
ger en homme d'esprit : Que
celles que j'ai justement offensées , dit-il , me donnent les
premiers coups ; à ces mots
toutes les Dames disparurent.
Ce Roman fut si fort estimé
pendant plusieurs années , que
chacun se picquoit d'en sçavoir
quelques endroits , & les Pré-
dicateurs, qui en trouvoient les
maximes dangereuses, tâcherent
long-tems en vain de le dé-
crier.

Outre les Romans, il y avoit alors des Fables & des Histoires, qu'on appelloit *Fabels* ou *Fabliaux*; tel fut celui que fit Yves Pianceles, pour un mari en divorce avec sa femme: il commence ainsi:

*Yves Pianceles qui trouva
Cil Fabel, par raison prouva
Que cil qui a femme robeſte*
Eſt garni de mauvaiſe beſte.*

Guyar en compoſa un, dans lequel il enſeigne à un Amant pluſieurs moyens de ſe guérir de l'amour, & lui dit en parlant de ſa Maîtreſſe:

*Le matin va la voir, ains qu'elle
ſoit levée,
Et que de ſon fardet ſoit ceinte
ni fardée.*

Quand Saint Loüis eut fondé

* opiniâtre.



de la Poësie Françoisë. 83
 FHôpital des **Quinze-Vingts**,
 Rutebeuf en fit cette descrip-
 tion :

*Ly Roys a mis en un repaire ,
 Mais je ne sçai pas pourquoi
 faire ,*

*Trois cens Aveugles tosto à tosto :
 Parmi Paris en va trois paires ,
 Toto jor ne finent de braire ,
 As trois cens qui ne voyent goto ,
 Ly un sache , ly autre boto ,
 Et se donnent mainto secosso.*

Tout devenoit favorable à la
 Poësie , & sous Philippe le Har-
 dy, il y avoit des Maîtres de ri-
 me & de versification , comme
 nous en avons aujourd'hui de
 Musique & de Danse ; s'ils
 n'enseignoient pas à penser , du
 moins pouvoient-ils enseigner
 à bien exprimer une pensée, &

à bien tourner un Vers. Il sem-
bloit bon qu'il y eut encore de
semblables Maîtres , tant de
Marquis qui font des Sonnets
en se peignant , daigneroient
peut-être apprendre des regles
qu'ils affectent de mépriser.

L'Université de Paris, que le
savant Abelard venoit de ren-
dre celebre , mit la Langue La-
tine à la mode dans tout le
Royaume ; tous les gens d'es-
prit se picquoient de l'entendre:
comme les Poëtes Latins avoient
étudié les Grecs , les François
étudierent les Latins; on vit
paroître quantité de traductions:
Lambert Lecourt & Alexandre
de Paris s'associerent pour tra-
duire l'Histoire d'Alexandre ,
ils n'employèrent que des Vers

de douze syllabes , dont quelques Auteurs s'étoient déjà servis , & dé lors on les appella *Alexandrins* , du nom du Heros , & de celui d'un de ces deux Poëtes : ils plurent tant à l'oreille, qu'on abandonna presque tous les autres , & depuis ce tems-là, ils nous ont tenu lieu des Heroïques, dont se servoient les Latins : on s'apperçut qu'un Vers de douze pieds ne sçauroit être recité tout de suite , sans perdre sa gravité , & pour y établir un repos, on en fit deux parties, que nous appellons *Hémistiches* , & l'on prit soin que le sens n'en fut coupé.

La seule qualité de Poëte suffisoit alors pour s'attirer l'estime & la considération des Grands ;

un Fabel & une Chanſon fervoient de brevet d'entrée à toutes les Cours. Charles d'Anjou, le Comte de Bretagne, le Duc de Brabant, le Comte de Flandres, ne croyoient pas qu'il fut indigne des Souverains de parler quelquefois le langage des Dieux. Nous voyons des Vers de ce tems-là, qui peuvent être encore eſtimez, comme ces deux qu'on voit dans l'Histoire d'Alexandre :

*De mors & de navrez il joncha
la campagne.*

*De long comme il étoit, il meſura
la terre.*

En voici deux autres d'une Satyre, que compoſa Monſieur Thibaud de Mailly ; c'eſt

ainsi que l'appellent les Historiens ; il parle d'un Guichard de Beaujous, comme d'un homme fort savant & fort retiré du monde :

*Qui plus sçait & plus croit,
plus en est paoureux ,
Moult s'en appercent bien , Dom
Guichard de Beaujous.*

Il sembloit, que la Poësie Françoise s'approchoit de sa perfection, cependant elle commença à être sur son déclin sous Philippe le Bel.

Par un decret de la Providence, qu'il n'est pas permis aux Mortels de pénétrer, Clement V. qui d'Evêque de Bourdeaux étoit parvenu immédiatement au Pontificat, transféra le Saint Siege à Avignon ; sa Cour y

grossit bien-tôt par quantité d'étrangers. Petrarque y vint de Florence avec son pere , chercher un azile contre les ennemis , que les factions des Donnats & des Cheriffs avoient suscitez à toute sa famille ; Il étoit encore jeune , il s'y voïa d'abord à l'étude des belles Lettres , & apprit des Provençaux à rimer ; il passoit ses jours dans cet agreable exercice, lors qu'il devint amoureux de la belle Laure, de l'ancienne Maison de Sade. Comme la Poësie a toujours été d'un grand secours aux Amans , Petrarque apprit à sa Maîtresse par un grand nombre de Sonnets, qu'il mourroit pour ses charmes; Laure ne fut pas insensible à une passion que

que l'amour prenoit soin d'exprimer par l'organe des Muses: le penchant mutuel de ces deux Amans , fut si fort , qu'ils s'aimèrent plus de vingt ans , sans que rien ébranlât leur constance : les Ouvrages que produisoit Petrarque pour célébrer ses amours , se répandoient dans toute l'Italie, & ils y firent goûter les agrémens de la rime, que le Dante y avoit fait connoître depuis qu'il y étoit retourné de France, & long-tems après Me-na , Poëte de Cordoue , étudia l'un & l'autre , & fit les premiers Vers rimez , qu'on a vûs en Langue Espagnole. C'est ainsi que l'art de rimer a passé des Provençaux aux Italiens, & de ceux-ci aux Espagnols.

Toutes les productions , que l'on voyoit alors en France , y confirmoient le déclin de la Poësie ; mais la demangeaison d'écrire n'y étoit pourtant pas ralentie : ceux , qui avoient quelque talent , s'appliquoient à faire des Romans en prose , dont il nous reste quelques-uns , du nombre desquels sont , Perceval , Perceforest , Regnaud de Montauban , Maugis l'Enchanteur , & Ogier le Danois. Les belles actions de Charlemagne , celles du Roi Arthur , celles des Chevaliers de la Table-Ronde , & les Voyages de la Terre-Sainte , offrirent de beaux sujets aux Romanciers : comme ils ne sçavoient pas faire entrer les Divinitez de la Poësie dans,

leur prose , pour tenir l'esprit des Lecteurs dans l'élevation ; ils donnoient plus du merveilleux à leurs Heros , qu'ils n'auroient pû en donner aux Dieux ; ils leur faisoient fendre des Geants d'un seul coup d'épée ; ils les faisoient battre seuls contre une Armée , & quand la fantaisie leur en prenoit , ils les faisoient sauter tous armez dans des lacs enflammez de souffre & de bithume , dont ils sortoient sans y avoir souffert le moindre mal. Toute la France s'amusa assez long-tems de ces productions , qui étoient sans liaison & sans suite.

A la fin du quatorzième siècle, Heliodore d'Emesse en Phénecie , fit les amours de Thea-

gene & de Chariclée : c'est le premier Ouvrage de cette espece qui a été conduit depuis son commencement jusques à sa fin, avec netteté & avec ordre ; il attira une si grande réputation d'homme d'esprit à son Auteur, qu'on lui donna l'Evêché de Trica en Thessalie : mais on se ravisa bien-tôt après , & parce qu'on craignoit qu'un aussi long tissu d'intrigues amoureuses ne fit trop d'impression sur l'esprit des jeunes gens , on mit Heliodore dans la fâcheuse nécessité de se démettre de sa dignité , ou de consentir que son Roman fut brûlé. Une production, qui lui avoit coûté tant de veilles , & qui lui attiroit tant de louanges , l'emporta.

C'est dans cet Ouvrage que les Faiseurs d'Histoires Romanesques apprirent à ne s'éloigner jamais du vrai-semblable , & à écrire avec ordre. On commença dé lors à distinguer les Romanciers des Poètes : on ne donna plus le nom de Roman qu'aux Histoires en prose ; on les rendit moins figurez ; on ne les chargea, que d'aventures d'amour ; on n'y parla de la guerre que par accident, & on les assujettit à l'unité d'un sujet qui se passe dans un an.

La Poësie auroit été entièrement étouffée en France , par l'inondation des Romans , dont nous venons de parler , si elle n'avoit trouvé un refuge en Languedoc.

En mille trois cens vingt-quatre, Dame Clemence Isaure, de la Maison des Comtes de Toulouse, y convoqua tous les Poëtes & les Trouveres du voisinage, & promit de donner une violette d'or à celui qui feroit les plus beaux Vers. Elle donna ensuite un fonds, dont le revenu devoit être employé à ce prix. On peut dire qu'elle se fonda par-là des loüanges éternelles : on va toutes les années répandre des fleurs sur son tombeau ; on en couronne sa statue, qui est à l'Hôtel de Ville ; avec celles des gens illustres de Languedoc, & l'on fait une Piece en Latin à sa gloire. Après la mort de cette Dame, dont la me-

de la Poësie Françoisë. 97

moire est si celebre , les Magistrats de Toulouse , où l'esprit est si généralement répandu , ordonnerent que tout ce qu'elle avoit institué seroit exactement observé à l'avenir.

Ceux , qui jugeoient des Ouvrages , étoient appelez les *Mainteneurs de la Gaye Sciences* ; le lieu , où l'on s'assembloit , étoit orné de fleurs ; le prix étoit une violette ; on la donnoit le premier jour de May : toutes ces raisons firent appeller cette institution *Jeux floraux*. Pour donner plus d'émulation aux Poëtes , on ajouta encore deux prix , qui firent un Souci , & une Eglantine , qui est une espece de Rose : Celui , qui remportoit les trois fleurs , étoit reçu

Docteur en Science Gaye : on demandoit le Doctorat; on étoit reçu, & les Lettres étoient expédiées en Vers.

Celui, qui remportoit le premier prix, étoit honoré du nom de Roi, & donnoit les cannevas sur lesquels, on devoit travailler l'année suivante.

On faisoit ordinairement un Chant de trois ou quatre Stances; le dernier Vers de la première, devoit servir de refrain aux autres, & parce qu'on adreſſoit ce Ouvrage au Roi, dont nous venons de parler, on l'appelloit *Chant Royal* : on fit ensuite des Balades, qui étoient moins longues que le Chant Royal.

Ordinairement à la fin de ces
deux

deux Poèmes , on mettoit en cinq Vers un abrégé du sujet , qu'on appelloit envoi , parce qu'on l'adreffoit au Roi , pour se le rendre favorable.

C'est du Chant Royal & de la Balade, que sont venus le Lay, le Virelay, le Rondeau, le Triolet, & tous les petits Ouvrages dont le refrain fait l'agrément.

L'institution des Jeux Floraux ranima un peu la Poësie dans le Languedoc, & dans le reste du Royaume ; mais elle eut bientôt après un furieux contre-tems.

Charles le Bel étoit mort sans enfans, Philippe de Valois, Oncle des trois derniers Rois , fut élevé sur le Trône: Edouard III. Roi d'Angleterre , préten-

deit, malgré la Loi Salique, hériter de cette Couronne, comme Fils d'Isabelle de France, Sœur de Charles. Cette prétention chimerique fut la source des longues guerres, qui coûtèrent tant de sang, & aux François & aux Anglois : dès qu'elles furent allumées, les rebellions, les liguees, les cabales troublerent tout le Royaume, & les Muses furent entièrement negligées. Sous Jean Premier, Charles-le-Sage, & Charles-le-Bien-aimé, le Maire de Belges & Andrelin furent les seuls Poètes, qui s'acquirent quelque réputation ; le dernier ne se piequoit que de faire beaucoup de Vers, parce qu'on les lui payoit au cent, & qu'on les

imprimoit aux dépens du Roi, dont il se disoit fierement le Poëte, selon la coüture des Auteurs de ce tems-là, qui prenoient souvent la qualité d'Orateurs ou de Poëtes du Prince qui leur faisoit du bien. Les Rimailleurs, qui ne pouvoient plus contenter ni l'esprit ni l'oreille, cherchoient à plaire aux yeux; ils s'appliquoient sérieusement à faire de différentes figures par l'arrangement des Vers de toutes les especes: les uns formoient des croix & des triangles, les autres des râteaux & des fourches: ils inventerent les rimes batelées, les coronées, les fraternisées, & mille autres puerilités, dont la finesse ne consistoit que dans un certain arran-

gement : la plupart même des Poètes se picquoient d'écrire sur des sujets les plus bisarres. Il y a apparence, qu'on donna le prix à celui , qui fit trois ou quatre cens Vers à la louange des Barbes Rouffes.

Après la mort de Jeanne Première, Reine de Naples, & Comtesse de Provence , les Troubadours n'avoient plus eu d'accès auprès des Grands , & lassés de prodiguer leurs encens , ils avoient cessé d'écrire. Les Jongleurs, qui n'avoient plus rien de nouveau pour divertir le Public, furent si fort méprisés, que pour signifier une chose basse & rampante , & même une menterie, on disoit , *c'est jonglerie.*

Les Anglois & les Bourgui-

de la Poësie Françoise. Ior
gnons s'étoient rendus maîtres
des plus belles Provinces du
Royaume, quand Charles VII.
monta sur le Thrône. Ce Prin-
ce se vit réduit à se fortifier
dans Bourges, & malgré tant
de victoires qu'il remporta en-
suite, son regne ne fut jamais
bien tranquile ; les Gens de
Lettres furent pourtant toujours
regardez favorablement à la
Cour.

Alain Chartier, son Secretaire,
qui fit briller quelques foibles
lueurs de Poësie, y fut tant es-
timé, que Marguerite d'Ecosse,
alors Dauphine, le trouvant
un jour endormi dans une anti-
chambre, le baïsa : Je ne baise
pas l'homme (dit-elle, pour sa
justification) mais la bouche

d'où sortent tant de mots dorez.

Les Vers d'Alain sont si rudes & si obscurs, que la seule Prose peut faire excuser le baiser de cette Princesse.

Loüis XI. étoit peut-être trop politique pour aimer des gens, qui souvent font gloire de parler hardiment : on ne vit point de Poètes à la Cour ; cependant sous son regne la Poësie commença à se débrouiller.

François Corbueil donna à ses Vers un arrangement naturel, & tel que le demande la Langue Françoisse Jusques alors les Poètes avoient crû rimer, pourvû qu'il y eut quelque chose d'unifonne à la fin de leurs Vers : Corbueil connut

combien l'harmonie des rimes riches est agreable à l'oreille, il s'appliqua à les rechercher ; il fit revivre la Balade & le Rondeau, qu'on appelloit ainsi, parce qu'en le récitant, on revient où l'on a commencé, comme si l'on tournoit autour d'un rond. Les ouvrages de ce Poëte furent estimez de tout le monde ; mais il étoit né pauvre, & ses pressans besoins le forcerent à faire mille friponneries ; c'est pour cela qu'on l'appelloit *Vil-lon*, qui en vieux langage signifie fripon. Il fut condamné par Sentence du Châtelet à être pendu ; il appella au Parlement, qui crut que c'étoit imposer une peine assez rude à un homme d'esprit, que de le bannir de

Paris. Corbueil avoit tant de naturel pour la Poësie , que les horreurs d'une Sentence de mort ne lui firent pas perdre l'envie de rimer ; après sa condamnation du Châtelet, il fit les Vers suivans ;

*Je suis François , dont ce me
poise ,
Nommé Corbueil en mon sur-
nom ,
Né de Paris en près Pontoise ,
Et du commun nommé Villon ;
Or d'une corde d'une toise ,
Sçaura mon col que mon cul
poise.*

Quoique Villon eut entr'ouvert le chemin du Parnasse , personne ne marcha sur ses pas, que long-tems après. Sous Charles VIII. & Louis XII, les Poë-

tes ne se donnoient la gehenne que pour faire de mauvais Ouvrages ; tantôt ils faisoient rimer la fin d'un Vers avec le commencement d'un autre ; tantôt ils mettoient la rime au repos , & à la fin , ils faisoient de longues tirades de Vers, dont tous les mots commençoient par la même lettre , & les plus beaux génies se bernoient à faire des Acrostiches. Il arriva pourtant plusieurs choses, qui contribuèrent à l'embellissement de la Poësie : la Langue Françoisë n'avoit point encore de regles certaines pour l'Ortographie, ce qui caufoit souvent de la confusion dans les Vers , parce que chacun les écrivoit & les prononçoit à sa fantaisie : mais l'Im-

primerie , dont les premiers essais avoient paru à Cologne, fut apportée en France par trois Allemands ; la maniere dont les mots doivent être écrits fut fixée , & l'on sçut à quoi s'en tenir pour la rime.

Depuis que les Ottomans avoient pris Constantinople, ceux, qui y professoient les belles Lettres, s'étoient dispersez ; il en étoit venu quelques-uns à Paris, ils y enseignoient publiquement la Langue Grecque & la Latine, & les Poëtes François commencerent à se familiariser avec les Anciens. On prit grand soin de rechercher tous les Ouvrages de l'antiquité, & d'en faire une Bibliothèque, dans laquelle tous ceux, qui

cultivoient les Muses, pouvoient
puiser.

Octavien de Saint Gelais traduisit Homere & Virgile, il enhardit ses contemporains à l'imiter, & tout se dispoisoit à faire briller la Poësie sous François Premier.

Ce Prince n'eut qu'à s'abandonner à son heureux naturel, pour être un des plus grands Monarques du monde; il étoit intrepide, genereux, affable, indulgent & magnifique; les guerres continuelles, qu'il fut obligé de soutenir contre presque toutes les Puissances de l'Europe, ne l'occupoient pas si fort, qu'il ne se donnât de grands soins pour faire fleurir les Sciences & les belles Lettres dans

tout son Royaume ; il envoya des gens jusques en Orient pour y chercher de beaux Ouvrages ; il fonda le College des douze Professeurs , & il établit des Imprimeries : il connoissoit si bien les beautez de la Langue Latine , qu'il ne pouvoit souffrir les termes barbares, dont on se servoit dans les Contrats & dans les Decrêts de la Justice , & il ordonna de contracter & de prononcer les Arrêts en François : il aimoit la Poësie, & montoit même quelquefois sur le Parnasse. En passant par Avignon, il honnora le Tombeau de la belle Laure de cette Epitaphe de sa façon :

En petit lieu compris vous pouvez voir

*Ce qui comprend beaucoup par
renommée :*

*Plume , labeur , la langue , & le
devoir*

*Furent vaincus par l'Amant de
l' Aimée :*

*O gentil ame, étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se tai-
sant ,*

*Car la parole est toujours repri-
mée ,*

*Quand le sujet surmonte le di-
sant.*

On peut dire , que l'esprit de
ce Grand Roi n'a pas moins
contribué à rendre sa memoire
éternelle , que ses belles actions;
les bienfaits, qu'il répandoit sur
tous les Gens de Lettres , en
attirerent beaucoup en France ,
& l'on vit tant de Poëtes sous

son regne, qu'on pourroit encore en compter plus de deux cens, dont les Ouvrages ont été imprimez; mais je n'en parlerai pas: comme je ne fais ici que l'Histoire de la Poësie, je croi ne devoir faire mention, que de ceux, qui ont contribué à l'embellir, & qui ont eu part à quelqu'un de ses événemens.

Marguerite de Valois, Sœur du Roi, & Reine de Navarre, écrivoit bien en Vers; elle fit la, *Marguerite des Marguerites*; je ne sçai si l'on doit lui attribuer quelque autre chose. Cette Princesse faisoit gloire de protéger les gens d'esprit; aussi ne forent-ils pas ingrats, ils lui donnerent beaucoup de louanges pendant sa vie, & après sa

mort, ils lui firent tant d'Epitaphes, qu'il y en eut assez pour en faire un gros Recueil.

Clement Marot avoit l'esprit vif, agréable & badin; il s'étoit formé à la Poësie sous son pere, qui étoit aussi Poëte; il sut gagner l'amitié du Roi, dont il étoit Valet de Chambre, mais il n'en connut pas assez bien le prix; il se laissa éblouir à l'apparence de réforme, sous laquelle le Calvinisme se répandoit alors dans le Royaume; la liberté avec laquelle il parloit des choses les plus saintes, força les Magistrats de s'assurer de sa personne; le Roi lui accorda sa grace dans le tems qu'il étoit en Espagne; mais il n'en devint pas plus modéré, il con-

tinua de parler en heretique , & de peur d'être arrêté une seconde fois , il sortit du Royaume : il erra long-tems dans les Pais étrangers ; il mourut enfin à Turin , accablé de miseres. Il étoit grave & sérieux, & d'une conversation fort froide, ce qui fait bien voir que souvent on devient triste, par la grande application, qu'on a à divertir les autres. C'est le premier des Poëtes François, qui a fait parler les Muses d'un stile enjoué & badin , sans tomber dans la bassesse : il sçut donner à la Balade ce tour naturel, qui en fait la beauté , comme on peut voir par celle-ci ;

Pomp.

de la Poësie Françoise. 113

*Pour courir en poste à la Ville,
Vingt fois, cent fois, ne sçai com-
bien,*

*Pour faire quelque chose vile,
Frere Lubin le fait fort bien :
Mais d'avoir honnête entretien,
Ou mener vie salutaire,
C'est à faire à un bon Chrétien;
Frere Lubin ne le peut faire.*

*Pour mettre comme un homme
habille,*

*Le bien d'autrui avec le sien,
Et vous laisser sans croix ni pile,
Frere Lubin le fera bien :
On a beau dire, je le tien,
Et le presser de satisfaire,
Jamais ne vous en rendra rien,
Frere Lubin ne le peut faire.*

*Pour débaucher par un doux
stile,*

K

*Quelque fille de bon maintien ,
Point ne faut de vieille subtile ,
Frere Lubin le fera bien.
Il prêche en Theologien ;
Mais pour boire de bonne eau
claire ,
Faites la boire à votre chien ,
Frere Lubin ne le peut faire..*

E N V O I.

*Pour faire plutôt mal que bien,
Frere Lubin le fera bien :
Mais si c'est quelque bonne af-
faire ,
Frere Lubin ne le peut faire..*

A l'exemple d'Octavien de
Saint Gelais, Marot traduisit
une des Eglogues de Virgile; &
c'est d'ailleurs le premier des

Poëtes François, qui en ont donné de leur invention : c'est le premier aussi qui a fait des Elegies & des Epigrammes ; il donnoit les dernieres sous le nom de Quatrains , de Sixains , & tres-souvent de Dixains , parce qu'il en ignoroit encore le véritable nom.

L'Epigramme doit renfermer une pensée ingénieuse dans une narration simple & succinte ; le sel doit en être répandu dans toute la piece ; le stile n'en doit être ni enflé ni pompeux , & la finesse ne consiste pas , comme beaucoup de gens croient encore , à la pointe qu'on peut y trouver à la fin. Toutes ces qualitez se trouvent dans celles de Maror : il mit celle-ci

dans le commencement des
œuvres de Villon, quand il les
fit imprimer par ordre du Roi :

*Peu de Villons en bon sçavoir,
Trop de Villons pour décevoir.*

SUR LA MORT DE Semblençay.

*Lorsque Maillart , Juge d'En-
fer , menoit
A Monfaucon, Semblençay, l'ame
rendre ,
A vôtre avis , lequel des deux
tenoit
Meilleur maintien ? pour vous le
faire entendre ,
Maillart sembloit homme que
mort va prendre ,
Et Semblençay fut si ferme vieil-
lard ,*

de la Poësie Française. 117

*Que l'on cuidoit, pour vray, qu'il
menoit pendre*

*A Monfaucon, le Lieutenant
Maillart.*

• A M E L I N.

*Ta lettre, Melin, me propose,
Qu'un gros Sot en rime compose
Des Vers, par lesquels il me point:
Tiens-toy seur, qu'en rime n'en
prose,*

*Celuy n'écrit aucune chose,
Duquel l'Ouvrage on ne lit point.*

L'Epitaphe, qui n'est autre chose que l'Epigramme sur les morts, a toujours été en usage en France; mais Marot est le premier qui a sçu l'embellir d'agréables pensées: il a aussi dé-

broüillé le Rondeau, ce qu'on
peut voir dans celui-ci :

*Au bon vieux tems, un train
d'amour regnoit,
Qui sans grand art, & dona, se
demenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour
profonde,
C'étoit donner toute la Terre
ronde,
Car seulement au cœur on se pre-
noit;
Et si par cas à jouir on venoit,
Sçavez-vous bien comme on s'en-
tretenoit ?
Vingt ans, trente ans; cela du-
roit un monde,
Au bon vieux tems.*

*Or est perdu ce qu'Amour or-
donnoit,*

de la Poësie Françoisë. 119
Rien que pleurs feints , rien que
changes on n'oit ;
Qui voudra donc qu'à aimer je
me fonde ?
Il faut premier que l'Amour on
refonde ,
Et qu'on le mene ainsi qu'on le
menoit
Au bon vieux tems.

Marot s'apperçut le premier
que pour rendre le Rondeau
parfait , il faut donner trois si-
gnifications différentes à son re-
frein ; à quoi beaucoup de Poë-
tes de ce tems ne font pas atten-
tion.

Il s'appliqua aussi à ne finir
jamais la premiere hemistiche
d'un Vers , par une voyelle fe-
minine, comme faisoient la plu-

part de ses contemporains : il rechercha les rimes riches avec beaucoup plus de soin encore, que n'avoit fait Villon.

Tous les Poètes lui seroient à jamais redevables d'avoir rendu le langage du Parnasse intelligible, agréable, & enjoué, s'il n'y avoit souvent mêlé celui des Halles : ses ouvrages seront toujours des écueils pour les Auteurs de mauvais goût, qui veulent l'imiter en ce qu'il a de moins imitable, & pour les jeunes gens, qui n'en apprennent ordinairement que les obscenitez. On peut encore reprocher à Marot de s'être ingeré mal à propos de traduire jusques à cinquante Pseaumes de David, & de ne s'être pas défié de son
style

File badin, en écrivant des choses aussi saintes.

Marot étoit le seul Poëte, que la Cour admiroit, quand Melin de Saint Gelais y parut, & delors l'encens fut partagé entr'eux : mais ce dernier étoit fort savant ; il se forma sur les Anciens, & s'éleva au dessus de ses Contemporains : il donna un tour si naturel à ses Epigrammes, qu'on les préfera à celles de Marot, En voici deux de sa façon,

*Dis-moi, Ami, que vaut-il
mieux avoir,*

*Beaucoup de bien, ou beaucoup
de savoir ?*

*Je n'en sçai rien ; mais les Sa-
vans je voi,*

En *Histoire*
Faire la cour à ceux qui ont des
quoi.

Celle-ci fut mise sur le Ca-
lendrier d'une des Filles de la
Reine,

S'il vous plaisoit marquer en
tête

Un jour ordonné pour m'aimer ,
Je l'aurois pour une grand' Fête ;
Mais point ne voudrois la chom-
mer.

Nous avons vû que Thibaut,
Comte de Champagne , parloit
du Sonnet , & que ce n'étoit
alors qu'une Chançon ; depuis
ce tems-là jusques au Regne de
François Premier , nos Poëtes
n'en avoient fait aucune men-

tion : il avoit passé en Italie avec beaucoup d'autres especes de Poësie ; il y avoit changé de nature , & Saint Gelais le fit revenir en France.

Les Italiens ne connoissoient point l'Epigramme ; ils donnoient les ouvrages , qui en avoient la finesse , sous le nom de Madrigal ; Saint Gelais apprit d'eux à en faire : mais en France on ne lui fit pas embrasser toutes sortes de sujets , comme à l'Epigramme ; on le destina d'abord à la Poësie* erotique.

Du Belay n'auroit pas eu besoin de ses talens pour s'introduire à la Cour ; il étoit d'une famille illustre , & cousin du Cardinal du même nom : ce-

* d'amour.

pendant ses Ouvrages le firent
autant estimer du Roi & des
Courtisans , que sa naissance.
On peut le regarder comme le
premier des Poètes François, qui
s'est appliqué à donner de la
douceur & de l'harmonie à ses
Vers, il observa les regles étroites
du Sonnet, & le réduisit au
point, où il est.

Cet écueil de la Poësie doit
avoir tout le sel de l'Epigramme
; qui lui a donné la naissance
; & il doit marcher d'un pas
plus grave & plus pompeux
qu'elle : On le fixa à deux Qua-
trains & deux Tiercets : il faut
que chaque Quatrain renferme
un sens parfait, & que l'un &
l'autre tombent sur deux rimes
masculines & deux féminines ;

que les deux Tiercets soient encote coupez par le sens; qu'au huitième Vers le Sonnet paroisse achevé; & que tout, ce que disent les douze ou les treize derniers Vers, ne soit que pour conduire le Lecteur à une pensée ingénieuse, dont il n'a pû s'appercevoir; on y demande enfin tant de pureté, qu'un terme bas, & un mot repeté en ternissent la beauté. Gombaud a eu raison de dire, qu'il n'y en a point de parfait, & c'est-là qu'on pourroit appliquer à propos la pensée de Montaigne, lors qu'il dit, que les hommes ont la folie de se faire des regles en tout, qu'ils ne peuvent pas suivre. Du Belay auroit pû aller plus loin qu'il n'a pas fait; mais il mourut

jeune : il renonça même à la Poësie, après qu'il eut été nommé à l'Archevêché de Bourdeaux.

Michel Pourrée , animé d'un zèle qu'on ne sçauoit trop louer, composa quelques Hymnes Françoises pour célébrer la Naissance du Sauveur : à son imitation on en fit quantité dans tout le Royaume, qu'on appella *Noëls* , du jour de la Fête à laquelle ils étoient destinez : on les chantoit dans leur commencement avec beaucoup de révérence , & ce ne fut que dans la suite qu'on y mêla mal à propos des choses qui conviennent mieux à un Vaudeville , qu'à un Chant sur un aussi grand Mystere.

En beaucoup de Villages des montagnes de Dauphiné & de Provence, il y a encore des Recueils de ces Cantiques, que l'on fit de ce tems-là; on les conſerve comme autant de Regiſtres publics, où le jour de Noël, chacun eſt en droit d'aller prendre ceux, qui lui conviennent.

Au commencement du regne d'Henri II. la Poëſie ne brilloit point en France: Marot étoit hors du Royaume, Saint Gelais ne ſongeoit qu'à joſſir de la réputation, qu'il s'étoit acquiſe: du Belay avoit reponcé aux Muſes; d'ailleurs le Roi n'étoit occupé qu'à appaiſer les ſéditions, qui naiſſoient dans ſes Etats, à en chaſſer les Anglois,

& à fortifier les frontieres : mais dès qu'il fut paisible sur le Trône , il fit voir qu'il n'aimoit pas moins les gens d'esprit que François Premier : il en donna une grande marque au savant Amiot ; il le choisit sur sa réputation pour élever les Enfans de France , sans que personne eut parlé en sa faveur : cette prédilection pour un homme ; qui n'étoit recommandable que par son esprit & par sa science, donna de l'émulation à tous ceux qui avoient quelque talent , & les Poëtes chercherent à se faire connoître par leurs Ouvrages : c'est ce que Guy le Febvre nous apprend par ces Vers de sa Galilade :

de la Poësie Française. 129

*Mais quand Henry second ,
après François son pere ,
Eut le gouvernement & le regne
prospere ,
Adonques les Neuf Sœurs étale-
rent dehors
Tous les joyaux exquis & les
rares trefors ,
Qu'elles avoient acquis au replis
de tant d'âges ,
En tant de Nations , & en si
longs voyages.*

Ronsard se distingua d'abord
des Poëtes qui parurent alors
sur les rangs : il devoit beau-
coup à la nature ; sa naissance
étoit illustre : avec tous les agré-
mens du corps , il avoit toute la
souplesse de l'esprit : il passa les
premieres années de sa jeunesse

auprès du Dauphin, dont il étoit Page. Il voyagea quelque tems dans les Pais étrangers : à son retour il s'abandonna entièrement à son inclination pour la Poësie: il étudia les Poètes Grecs & Latins, sous le celebre Dorat, qui avoit une methode aisée pour enseigner les Langues. Les premiers fruits de la veine de Ronfard furent tres-bien reçus du Public : il gagna le prix des Jeux Floraux, & les Magistrats de Toulouse lui firent present d'une Minerve d'argent massif, au lieu d'une fleur qu'il avoit gagnée. Sa réputation naissante lui attira beaucoup d'envieux, qui se déchaînerent contre ses Ouvrages ; il en eut de si foibles qu'il ne daigna pas

de la Poësie Françoisé. 131

leur répondre , mais il en trou-
va de redoutables à la Court.
Saint Gelais tâchoit de détruire
la prévention favorable qu'on
avoit pour une Muse qui n'a-
voit que de l'enflûre : il en di-
soit son sentiment même en
presence du Roi, ce qui obligea
Ronsard de faire cette Priere au
Ciel :

*Ecarte loin de mon chef
Tout malheur & tout mechef,
Préserve-moy d'infamie ,
De toute langue ennemie ,
Et de tout acte malin ,
Et fais que devant mon Prince ,
Dejormais plus ne me pince
La tenaille de Melin.*

Ces deux Poëtes partagerent

pendant quelque tems tous les beaux Esprits ; mais le Roi se déclara pour Ronfard, & fit entièrement pancher la balance. Quel triomphe pour un Pcète, prévenu que la Poësie étoit née en France avec lui ! il ne regarda plus le Parnasse, que comme un Conquerant regarde un País qu'il vient de soumettre ; il se crut en droit d'y renverser tout, & d'y établir de nouvelles loix. Dü Belay avoit soutenu que la Langue Françoisé étoit assez riche & assez belle pour traiter toutes sortes de sujets, & pour exprimer les pensées les plus ingénieuses.

Ronfard au contraire la trouva tres-pauvre ; il soutint, qu'il falloit l'enrichir de termes Grecs

de la Poësie Françoisë. 133

& Latins ; il força les Muses
Françoises à parler le langage
d'Athenes & celui de Rome ,
ce qu'il nous apprend lui-même
par ce Vers , où il parle en ver-
ritable Souverain :

*. . . . Je fis de nouveaux mots ,
J'en condamnay des vieux.*

Il affectoit d'ailleurs, de faire
entrer tant d'érudition dans ses
Ouvrages , que ses Maîtresses
mêmes avoient besoin d'un
Commentaire , pour entendre
les Vers, qu'il faisoit pour elles ;
témoin le Sonnet qu'il fit pour
une Demoiselle de Blois , à la-
quelle il parle, comme il auroit
fait à la Fille de Priam ;

*Je ne suis point, ma guerrière,
Cassandre ,*

*Ni Mirmidon , ni Dolope son-
dard ,*

*Ni cet Archer , dont l'homicide
dard ,*

*Tua ton frere , & mit l'Asie en
cendre ; &c.*

Les ennemis de Ronfard lui reprochoient, qu'il affectoit trop d'imiter Pindare, il répondit :

*Si dès mon enfance
Le premier en France ,
J'ay Pindarisé ,
De cette entreprise ,
Heureusement prise ,
Je me vois prisé.*

Depuis ce tems-là, quand quel-
qu'un affecte un stile trop re-
cherché, ou en Vers, ou en

Proſe , on dit : *il Pindariſe.*

Le faſte de la Muſe de Ronſard , fit échoïer beaucoup de Poëtes , qui croyoient que pour bien écrire en Vers , il ne falloir qu'entaffer beaucoup de mots Grecs & Latins , & faire paroître beaucoup de ſcience , pour mettre l'eſprit des Lecteurs à la torture. Cette folie alla ſi loin , que Maurice Sève crut mériter des lauriers , parce qu'il avoit fait des Vers , dont chaque mot demandoit un Commentaire.

Si Ronſard brouïlla la Poëſie , il contribua d'ailleurs à ſon avancement ; c'eſt le premier des Poëtes François , qui a donné des Odes de ſa façon , auxquelles on n'a fait embraffer dans la ſuite , que des matières héroï-

ques, dont on leur a donné le stile pompeux : l'Hymne, qui n'étoit destiné qu'au culte des Dieux & aux Myfteres de la Religion, fut employé par Ronfard à toutes sortes de fujets : on prétend même, que ceux, qu'il fit sur les Quatre Saisons, marquent plus le génie de l'Auteur, qu'aucun de ses autres Ouvrages : il donna aussi la naissance à l'Epithalame ; la premiere qu'il compofa, fut pour célébrer l'hymen de Monsieur de Vendôme avec Jeanne d'Albret, Reine de Navarre. Il y eut alors quelques autres Poëtes, qui firent aussi paroître des nouveaux genres de Poësie. Grevin, qui dès l'âge de vingt-deux ans, s'étoit fait admirer par beaucoup

beaucoup d'Ouvrages , imita
les Poëtes Italiens & les Espa-
gnols , il apprit d'eux à faire des
Villanelles ; ce sont ces Chan-
sons, dans lesquelles on fait par-
ler des Bergers & des Bergeres,
de leur tendresse ; elles devin-
rent bien-tôt à la mode , & de-
puis ce tems-là on s'en est servi
en France , pour exprimer la
morale , les maximes d'amour ,
& tout ce que cette passion peut
inspirer de doux & de tendre.
Par une raison assez naturelle ,
les Rois & les Grands se sont
accoutumés à ne chanter que
les amours des Bergers, & ceux-
ci chantent presque toujours
les aventures des Grands : les
premiers aiment les idées de la
Campagne , que ces Chansons

leur donnent ; les autres trouvent un merveilleux aux moindres actions des Rois & des Princes.

La Prose & les Vers marchent d'un pas si inégal , qu'il n'y avoit pas lieu de croire qu'on dût jamais les faire aller ensemble : cependant La Frenaye en fit un assez agréable mélange :

*Et toutefois dire je l'ose, dit-il,
Que des premiers, aux Vers, j'ai
marié la Prose.*

Cette maniere d'écrire parut fort commode aux gens , qui n'avoient pas assez de génie pour traiter un sujet suivi. On vit d'abord beaucoup de ces Ouvrages ; mais les Poètes ne se servoient le plus souvent de la Prose , que pour placer à pro-

pos un Quatrain ou un Sixain.

La Frenaye est le premier aussi, qui a donné des Idylles en François. Il ne sera pas hors de propos d'observer ici une chose assez singuliere : les Grecs, qui les premiers retracerent les amours, les jeux, & les amusemens des gens de la Campagne, donnerent le nom de Bucoliques à leurs Poèmes, parce qu'ils n'y faisoient parler que des gardeurs de bœufs, comme nous avons vû; & en France, où l'on ne fait parler que des gardeurs de brebis, qu'on appelle Bergers, le mot de *Bouvier* est devenu si bas, qu'il ne sauroit entrer dans un Poème, auquel il a donné son nom.

Comme Ronfard se croyoit

M ij

en droit de juger du mérite des Ouvrages des autres , il fit une Plaiade à l'imitation de celle des Grecs ; il s'y mit hardiment à la tête , & les autres qu'il choisit , furent , du Belay , dont nous venons de parler , Baif , Pontus de Thyard , Remi Be-leau , Jodelle , & Dorat : chacun rangeoit ces Poètes selon qu'il les estimoit. Baif , Secre-taire de la Chambre du Roi , avoit étudié avec Ronfard , il connoissoit comme lui les Poëtes Grecs & les Latins : c'est lui qui fit connoître le nom d'Epi-gramme , qu'on donna aux Ou-vrages , qu'on appelloit Sixains , ou Huitains ; & pour avoir la gloire d'être original en quel-que chose , il fit des Vers sans

rimés , mefurez comme ceux des Latins ; mais ils choquoient l'oreille, & ils furent mal reçus du Public : il ne fe rebuta pas , il établit une Académie de Musique , croyant qu'il apprendroit enfin à donner à fes Vers, fans rime, l'harmonie & la cadence, qu'avoient les Lyriques des Grecs, & fes peines furent toujours inutiles.

Pafquier , Vigonaire , & tous ceux qui dans la fuite voulurent l'imiter en cela , échoïerent comme lui. Pontus de Thyard , Evêque de Châlons , s'étoit fait eftimer par fes Sonnets & par fes Vers Lyriques, il est fingulier en une chose : il ne se contenta pas dans fa vieillesse de renoncer à la Poësie , il

décrit tout ce qu'il avoit fait ; & s'efforça d'en faire voir le ridicule : on peut dire, qu'il étoit bien détaché de l'amour propre , s'il fit ce sacrifice par humilité.

Beleau eut assez d'esprit pour s'appercevoir, qu'en suivant un chemin moins herissé & moins rude, que celui que tenoit Ronfard , il pourroit mieux plaire que lui : il s'appliqua à polir son stile , à faire des peintures naturelles de tout ce qu'il vouloit exprimer : il réussit si bien qu'on l'appella le Poëte de la nature. Il traduisit les Odes d'Anacreon , & on disoit , qu'il s'étoit bâti un tombeau de pierres précieuses , parce qu'il en avoit fait un traité.

Etienne Jodelle est le premier de nos Poëtes François, qui a mis sur le Theatre la Comédie, en la forme des Anciens.

Quoique Dorat n'eut pas excellé en l'art de faire des Vers, il rendit de grands services à la Poësie, par la maniere aisée, avec laquelle il apprenoit à ses disciples à puiser dans les Grecs & dans les Latins. C'étoit d'ailleurs un critique, dont la severité étoit à craindre pour les Poëtes, qui sommeilloient sur le Parnasse: c'est lui qui le premier apprit aux François cette transposition de noms, qu'il appelloit *Anagramme*, & qu'il prétendoit avoir tiré des Grecs.

Comme il ne faut que de l'application, pour réussir à ces ser-

tes d'Ouvrages , tout le monde
se mêla d'abord d'en faire ; il
n'y eut point de nom dans le-
quel , ou en bien , ou en mal ,
on ne trouvât quelque chose.
Ce qui fit dire long-tems après
à Colletet , écrivant à Ménage :

*J'aime mieux, sans comparaison,
Ménage , tirer à la rancie ,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'une Anagram-
me :*

*Cet exercice monacal,
Ne trouve son point vertical,
Que dans une tête blessée ;
Et sur Parnasse nous jurons ,
Que tous ces renverseurs de
noms
Ont la cervelle renversée-*

Il y eut quelques Poètes dans

ce tems-là , qui furent fort estimés, du nombre desquels étoit Mr d'Aubigné , Marechal des Camps, & Commandant à Castel-jaloux : nous avons de lui sept differens traitez des miseres de son siecle.

François II. fut si peu de tems sur le Thrône , que sous son regne on ne s'apperçut d'aucun changement à la Poësie.

Charles IX. fut couronné à un âge , auquel on est moins sensible à la gloire de regner , qu'aux plaisirs & aux amusemens de la jeunesse : la Reine , qui aimoit à gouverner , ne mit auprès de ce jeune Prince , que des gens , qui pour le détourner de la connoissance des affaires d'Etat , prenoient soin de l'amu-

fer par la chasse, le jeu, la musique, & la danse : l'on s'aperçut qu'il aimoit la Poësie, & l'on n'oublia rien pour fortifier en lui une inclination, qui pouvoit seule l'occuper tout entier; les Poëtes eurent bien-tôt un accès libre à la Cour; les Courtisans & les Favoris recherchoient leur amitié; cependant, bien loin de s'efforcer à mériter cet honneur, ils tombèrent dans une si grande négligence, qu'ils ne prenoient plus aucun soin de rendre leurs Vers agréables à l'oreille : ils n'évitoient jamais la rencontre de deux voyelles, qui ne font point d'élision, & que la Prose évite souvent, aux dépens même de la construction naturelle; toute épithète

étoit bonne, pourvû qu'elle remplit l'espace, qu'on lui destinoit; on la mettoit indifferemment devant ou après le substantif, *un blanc cheval, & un cheval blanc*, étoit pour lors la même chose; on allongeoit & on raccourcissoit les mots, selon que le besoin le demandoit, on disoit *Cherub.* pour *Cherubin magnifq.* pour *magnifique*, & Ronsard qui decidoit alors de tout, soutenoit que l'on pouvoit dire, *épé*, pour *épée*; *Æné*, pour *Ænée*: on ne se donnoit pas seulement la peine d'éviter que le repos du Vers n'en coupât le sens; on le mettoit même quelquefois entre le mot & l'épithete, comme a fait Jodelle dans un Sonnet, où il dit, en parlant au Roi:

*Poursuis , Charles , l'heureux
instinct de ta nature.*

Et dans un autre endroit :

*Et qu'on croit dans le feu •
dévorant pouvoir vivre.*

Il suffisoit alors aux Poètes d'écrire bien ou mal , pour être applaudis; leurs Ouvrages avoient le sort des Oracles ; les obscuritez leur étoient avantageuses; chacun s'efforçoit d'y trouver de belles pensées , qu'il n'étoit permis qu'aux Savans de pénétrer ; les pointes & les antitheses étoient fort recherchées, & souvent elles faisoient toute la beauté des Vers , comme en ce Sonnet de Baif :

*Si ce n'est pas amour, que sent
doncques mon cœur ?*

de la Poësie Françoisë. 149

*Si c'est amour aussi , pour Dieu
quelle chose est-ce ?*

*Si elle est bonne , comment nous
met-elle en détresse ?*

*Si mauvaise , qui fait si douce sa
rigueur ?*

*Si j'ars de mon bon gré , d'où
me vient tout ce pleur ?*

*Si malgré moy , que sert que je
plore sans cesse ?*

*O mal , plein de plaisir ! ô bien ,
plein de tristesse !*

*O joie douloureuse ! ô joyeuse
doulour !*

*O vive mort ! comment peux-tu
tant sur mon ame ,*

*Si je ne consens point ? mais si je
me consens ,*

*Me plaignant à grand tort , à
grand tort je me blâme.*

N iij

*Amour , bon ou mauvais , bon
gré , maugré , je souffre ,
Heureux & malheureux , & bien
& mal je sens ,
Et me plains de servir où moi-
même je m'ouffre.*

Le Roi écrivoit fort bien en Vers : il aimoit beaucoup la chasse , & fit l'Art de la Venerie. On voit pourtant dans cet Ouvrage, qu'il ne croyoit pas qu'étant né pour donner des loix , il dût s'assujettir à toutes celles de la Poësie.

Sous le regne d'Henri III. Ronfard n'eut presque plus d'accès à la Cour : il en marqua ouvertement son chagrin , par ces Vers , où il parle de sa Fran-

de la Poësie Françoise. 151
tiade, qu'il resolut de laisser
Imparfaite :

*Si le Roy Charles eut vescu,
Jeusse achevé ce grand Ouvrage,
Si-tôt que la mort l'eût vaincu,
Sa mort me vainquit le courage.*

Malgré tous les partisans, qu'a-
voit eu ce Poëte, il ne laissa pas
de s'appercevoir, que son stile
enflé n'étoit plus imité, & que
l'on commençoit à écrire plus
naturellement que lui. Pibrac
s'appliqua à la Poësie Gnomi-
que ou sententieuse, & fit ces
Quatrains, qui ne sont peut-
être méprisez que des gens qui
n'ont jamais pris la peine de les
lire. Etienne de la Boëtie com-
posa quantité de Sonnets sur

les matieres les plus abstraites de la Religion ; & Montaigne en fit le sujet d'une Dissertation, que l'on peut voir dans ses Essais. Desportes acheva presque de purger la Poësie , du barbarisme qui s'y étoit introduit , & ramena les Muses Françoises au langage de leur País ; il se forma sur les Italiens , & apprit d'eux à répandre dans ses Vers un noble enjouement, tel qu'est celui de ce Sonnet à une Dame :

*Ah , je vous entens bien , ce
propos gracieux ,
Ces regards derobez , cet aimable
sourire ,
Sans me les déchiffrer , je sçay
qu'ils veulent dire ,*

de la Poësie Françoisë. 153
C'est qu'à mes ducats vous fai-
tes les doux yeux.

Quand je conte mes ans , Ti-
thon n'est pas plus vieux ,
Je ne suis désormais qu'une mort
qui respire ,
Toutefois vôtre cœur de mon
amour soupire ,
Vous en faites la triste , & vous
plaignez des Cieux.

Le Peintre étoit un sot , dont
l'amaureux caprice ,
Nous peignit Cupidon, un enfant
sans malice ,
Garni d'arcs & de traits , mais
nud d'acoustremens.

Il falloit pour carquois , une
bourse luy pendre ,

*L'habiller de clinquant, & lui
faire répandre,
Rubis à pleines mains, perles &
diamans.*

C'est Desportes, qui le premier a fait connoître les beautés de la Poësie Erotique, ou de tendresse : n'eût-il fait que les Couplets de la Chanson suivante, on ne sçauroit lui disputer cette gloire ;

*L'amour qui me rend misérable,
Et qui me conduit au trépas,
Est si grand, qu'il est incroyable,
Aussi ne le croyez-vous pas.*

Cet heureux Poëte ne se fit pas une réputation sterile ; il reçût du Roi huit mille écus

pour faire imprimer les Ouvrages. L'Amiral de Joyeuse lui donna une Abbaïe de trente mille livres de rente , pour un Sonnet : il peut dire , avec raison , qu'il a vécu au siècle d'or de la Poësie.

Balsac disoit , que le loisir de dix mille écus de rente , que Desportes s'étoit fait ; est un écueil , contre lequel les espérances de dix mille Poëtes se sont brisées.

Du Bartas & Passerat , qui étoient contemporains , ont quelque chose d'original ; le premier a fait voir par son Poëme *de la Semaine* , que la Muse Françoisse peut traiter les matieres les plus saintes , pourvû qu'elle se conforme à la gravité d'un

semblable sujet. Passerat avoit blanchi dans la poussiere des Colleges, où son emploi de Professeur l'attachoit ; cependant ses Ouvrages montroient assez que la science la plus profonde n'est pas toujours refrignée, & qu'elle n'a rien d'incompatible avec l'enjouement, il fit lui-même son Epitaphe :

*Jean Passerat ici sommeille ,
Attendant que l'Ange l'éveille ;
Il croit qu'il se réveillera,
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant on la
fosse je tombe ,
Qui ay toujours aimé la paix &
le repos ,
De peur que rien ne pese à mes
cendres , à mes os ,*

de la Poësie Françoisë. 157
Amis, de mauvais Vers ne chargez
pas ma tombe.

Monsieur Bertaud, Evêque
de Seés, s'étoit laissé éblouir
dans sa jeunesse au faux bril-
lant des Vers de Ronfard; mais
il se détrompa, il étudia Des-
portes, & s'appliqua à recher-
cher la douceur & le naturel
dans tous ses Ouvrages : nous
avons des Chançons de lui, qui
sont encore admirées;

Felicité passée ,
Qui ne peux revenir ,
Tourment de ma pensée ,
Que n'ay-je en te perdant, perdu
le souvenir.

En imitation des Odes, on

commença dans ce tems-là à faire des Stances en Vers de toute espece, & parce que chaque Stance doit avoir un sens parfait, on leur donna ce nom du mot Italien *stanza*, qui signifie *repos*.

Desportes & Bertaud étoient seuls admirez à la Cour, lors qu'à l'âge de dix-huit ans, du Peron s'y attira l'estime du Roi, & arracha celle des Courtisans les plus malins, par un jugement solide, un esprit agreable, & une memoire surprenante : bien loin que ces deux Poëtes en fussent jaloux, ils se firent un honneur de le guider & de le former au goût de la bonne Poësie. Les Vers suivans, qu'il adressa au Roi, font bien voir qu'il

seut profiter des leçons, qu'on lui
donna ;

*Grand Roy , dont les malheurs
élevont la vertu ,
Et servent de degrez à l' Autel de
ta gloire ,
Qui plus as d'ennemis, moins te
vois abattu ,
Aussi fier au peril, qu'à doux dans
la victoire ;
Prince , en tout accident par le
sort éprouvé ,
Juste ornement futur des histori-
res fidelles ,
Qui par un art royal , à toy seul
reservé ,
Pardonne aux vaincus, & domp-
tes les rebelles.*

Le reste de cette piece n'est

pas moins beau que le commencement. Les Auteurs de ce tems-là avoient beaucoup plus d'application à bien écrire, que tous ceux, qui les avoient précédés; cependant la Poësie commença bien-tôt après à languir.

Si les Poëtes tenoient un rang assez considérable dans le monde, on diroit que la Comete, qui parut dans ce tems-là, leur fut fatale, & à leur Art aussi. Du Belay & Beleau moururent bien-tôt après: Ronfard dit adieu aux Muses; & alla à son Prieuré de Saint Cosme, se consoler de ce que ses Ouvrages n'étoient plus tant applaudis: Desportes & Bertaud ne songerent qu'à jouir paisiblement de la

la réputation, qu'ils s'étoient acquise. Du Peron avoit abjuré le Calvinisme, dans lequel il avoit eu le malheur de naître; il s'étoit voüé à l'Etat Ecclesiastique, & négligeoit les lauriers du Parnasse, pour se rendre digne de la Pourpre, à laquelle il aspirait.

Pendant plusieurs années, il sembla que la Poësie étoit entièrement releguée dans les Provinces. Rapin écrivoit en Poitou; il n'avoit jamais été reçu favorablement du Public, surtout quand il avoit voulu faire des Vers sans rimes: cependant il parut fort occupé avant-mourir, de charger ses amis de faire imprimer ses Ouvrages après sa

mort. A l'exemple de Ronfard; tous les Poètes se donnoient une Maîtresse Poétique, ou une Iris en l'air, à laquelle ils faisoient honneur de leurs souffrances & de leurs trépas métaphoriques. Theodore de Beze celebrait encore la sienne à Vezelay, sous le nom de Candide; il s'étoit acquis une réputation de bon Poète, dont on l'auroit laissé jouir, s'il n'avoit eu la temerité de traduire des Pseaumes de David, du même stile, dont il écrivoit à sa Maîtresse, & si les Calvinistes n'avoient regardé cet Ouvrage grotesque, comme quelque chose de sérieux.

Madame Desfroches & Mademoiselle. sa fille écrivoient

biën en Vers & en Prose : elles demeuroient à Poitiers ; leur maison étoit consacrée aux Muses : tous les gens d'esprit , qui suivoient les Grands-Jours qu'on tint dans cette Ville , alloient souvent chez elles. Loyse & Pasquier virent un jour une puce sur le sein de cette fille , & persuadéz que la moindre chose offre une ample matiere à un Art qui sçait créer : ils firent des Vers sur ce petit animal ; la Damoiselle répondit, Sainte Marthe & beaucoup d'autres s'égayerent sur le même sujet ; Turnebe prit son sérieux , il écrivit contre ceux qui s'amusoient à ces bagatelles ; les esprits s'échaufferent non-seulement dans le Poitou , mais en-

core dans les autres Provinces, & beaucoup de Poëtes seroient morts inconnus, s'ils n'avoient pris parti dans une guerre excitée pour ce sujet frivole.

Un Peintre, qui à peu près dans ce tems-là, fit le Portrait de Pasquier, oublia de lui peindre des mains, & les Poëtes s'exercerent tant sur cette bévue, qu'on fit imprimer cent cinquante Pieces différentes en un Recueil, dont le titre est *la Main de Pasquier*.

Cependant, les mêmes lieux qui avoient vû naître les Troubadours, voyoient donner une forme presque nouvelle à la Poësie. Le chagrin, qu'avoit eu Malherbe, de ce que son pere s'étoit laissé entraîner à la foule

des Sectateurs de Calvin, l'avoit obligé dès sa tendre jeunesse à sortir de Caën, qui étoit le lieu de sa naissance, il avoit été agréablement reçu à Aix, chez Mr le Grand Prieur, Gouverneur de Provence, & c'est-là qu'il fit admirer les premiers fruits des inspirations d'Apolon.

A peine fût-il monté sur le Parnasse, qu'il y établit une réforme plus severe encore que celle de Desportes, de Bertaud, & de du Peron; il en épura entièrement le langage; il bannit des Vers les hiatus, les enjambemens, & toutes les negligences, qu'on avoit crû rendre fort excusables en les appellant licences poétiques; il évita l'im-

propriété des mots ; il leur donna un arrangement tres-naturel, & ne souffrit aucune de ces froides épithetes, qui ne sont que pour remplir les hemistiches ; il s'appliqua à faire tomber ses Stances avec une grace admirable ; il enseigna enfin à ses Contemporains à imiter les Anciens , sans dérober leurs pensées, & à faire comme les abeilles , qui composent leur miel, de maniere qu'il n'y paroît rien de toutes les fleurs qu'elles ont volé pour le composer : en un mot , il s'éleva si fort au dessus des Poëtes François, qui l'avoient précédé , qu'il a servi de modele à ceux qui sont venus après lui. Sa naissance , son merite & son esprit lui attire-

rent beaucoup d'amis en Provence, il songea à s'y établir; il y épousa une Fille de la Maison de Cariolis, qui est des plus illustres de cette Province. Ses Ouvrages se répandirent bientôt dans tout le Royaume, & le firent regarder comme le premier des Poëtes, qui avoient connu les beautéz de la Poësie Françoisë.

Henry le Grand demanda un jour à Mr du Peron, s'il ne faisoit plus de Vers : Je suis trop occupé des affaires de vôtre Majesté (répondit cet habile Courtisan) pour penser à autre chose ; & d'ailleurs (continuait-il) tout homme de bon sens a dû renoncer aux Muses, depuis que l'on a vû les Oeuvres

d'un Gentilhomme de Proven-
ce , nommé Malherbe. Le Roi
dit , qu'il verroit volontiers ce
bel Esprit ; & quelque tems
après , sachant qu'il étoit à Pa-
ris , il lui fit dire , qu'il pouvoit
se présenter à la Cour. Il lui
ordonna , dès qu'il le vit , de
composer des Vers sur un voya-
ge , qu'il alloit faire en Limou-
sin , pour y soumettre des Re-
bellés : c'étoit-là une pierre de
touche , qui devoit confirmer
ou détruire la réputation de ce
Poète. Il fit les Stances , qui com-
mencent par ces deux Vers :

*O Dieu ! dont les bontez , de nos
larmes touchées ,
Ont aux vaines fureurs les armes
arrachées.*

Il donna toute l'application
possible

possible à cet Ouvrage ; le Roi en fut content , le Public l'admira ; cependant il donna lieu long-tems après à un judicieux examen , & l'on y trouva beaucoup de fautes.

Quoique Florent Chrestien écrivit tres-bien en Vers, il n'avoit point inspiré d'amour pour les Poëtes à Henri le Grand, dont il avoit été Précepteur, & ce Monarque, tout généreux qu'il étoit, ne les honnora jamais d'aucun de ses bienfaits, persuadé avec raison, que sans leurs secours, le bruit de ses exploits se répandroit assez dans l'Univers. La Poësie ne laissa pourtant pas de se soutenir sous son regne. Les Satyres de Regnier, qui avoient les graces

de la nouveauté , & celles de la médisance , enrichissoient les Imprimeurs : il étoit neveu de Desportes , & la veine poétique lui étoit héréditaire. Quoiqu'il ne soit pas le premier qui s'est égayé en France aux dépens des sots & des ridicules, il a eu la gloire d'avoir le premier assujetti son Art à des regles, & d'avoir prescrit des bornes à une bile échauffée. Il seroit encore plus estimé aujourd'hui , qu'il n'est , s'il avoit toujours observé, en écrivant , cette bienséance , dont les Muses Françaises sont devenues esclaves. Il aimoit la crapule, & l'on prétend que ses débauches abrégèrent ses jours. On peut juger de son caractère , par son Epi-

de la Poësie Françoisé. 172
trophe, qu'il fit lui-même :

*J'ay vécu sans nul pensément,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et je m'étonne fort pourquoy,
La mort pensa jamais en moy,
Qui ne pensay jamais en elle.*

La vivacité, le brillant, & la hardiesse des Ouvrages de Theophile, imposèrent d'abord à beaucoup de gens, & firent les délices des Provinces, où ils auront toujours des partisans. Ce Poète n'avoit rien, qui pût le rendre recommandable, que son esprit ; mais il n'en faisoit pas toujours un bon usage ; il parloit avec trop de liberté des choses les plus saintes : il fut

arrêté & mis à la Conciergerie du Palais. Sa détention ne servit, qu'à le rendre plus fameux ; les Placets, les Requetes qu'il adressa au Roi, & à ses Juges, dans le tems qu'il étoit en prison, & ce qu'on faisoit pour, ou contre lui, amusoit tout le Royaume : les gens d'esprit ne se laisserent pas entraîner, à la foule de ses admirateurs, ils disoient qu'il n'étoit coupable, que de s'être mêlé d'un métier qu'il n'entendoit pas, & le Parlement crut de le punir assez en lui imposant la même peine qu'ils avoient imposée à Villon. Il avoit beaucoup de feu, mais il n'entendoit pas les regles de la Poësie. Vous avez beaucoup d'esprit, lui dit un jour un de

de la Poësie Françoisse. 173
ses amis) c'est dommage que
vous ne soyez pas savant. Vous
êtes fort savant (repartit Théo-
phile) c'est dommage, que vous
n'ayez point d'esprit.

Ce Poëte avoit mis les poin-
tes à la mode : nous avons pour-
tant quelques petits Ouvrages
de ce tems-là, qui marquent
que tous les Poëtes n'étoient
pas de son goût. Voici une Epi-
gramme, qui fut faite sur une
Histoire d'un Saint, si mal écti-
te, que personne ne voulut
l'imprimer :

*Un Auteur prétend, pour se
comblér de gloire,
En vingt ans, d'un Grand Saint,
a composé l'Histoire,
Et voudroit bien la mettre au jour.*

*Le stile en est charman, l'ordre
en est admirable,
Elle a de quoi charmer & la Ville
& la Cour ;
Mais, hélas ! il n'est plus d'Impri-
meur charitable.*

Beaucoup de gens avoient
résisté à la tentation d'écrire,
parce qu'ils croyoient, sur les
Ouvrages de Ronsard, que pour
approcher seulement du Par-
nasse, il falloit entendre le Grec
& le Latin, & posséder toutes
les sciences ; le stile de Malher-
be produisit tout d'un coup un
effet bien contraire : sur ce tour
aisé & naturel, une infinité de
gens s'imaginèrent que pour
faire des Vers, il ne falloit qu'é-
crire, & tous les jours on don-

de la Poësie Française. 175
**Cont de nouveaux Recueils de
Poësie.**

On étoit dans cette erreur
grosſiere au commencement du
regne de Loüis-le-Juste ; on ſe
détrompa enfin , & l'on ſ'ap-
perçut, qu'il eſt mal-aiſé de te-
nir un milieu entre l'élevation
& la baſſeſſe , & que Malher-
be eſt d'autant plus inimitable ,
qu'il s'éloigne moins du natu-
rel. Si cet admirable génie ſe
échoüoit, ceux , qui ſans aucun
naturel , vouloient écrire com-
me lui, ſerviroient de guide à ceux,
qui avoient un véritable talent.
Il conçut beaucoup d'eſtime
pour le Marquis de Racan, qui
étoit Page de la Chambre, &
lui montra le chemin qui con-
duit au ſommet du Parnaffe.

Les applaudissemens que le Public donna ensuite à l'un & à l'autre, & qui devoit exciter de la jalousie entr'eux, forma les nœuds d'une étroite amitié. Le Marquis de Racan étoit connu de tout le Royaume, & par son esprit & par sa naissance : la douceur, que l'on trouva à ses Odes, à ses Chançons, & à ses Bergeries, acheva de convaincre les gens de bon goût, que Ronfard & ses Imitateurs n'avoient pas connu le véritable esprit de la Muse Françoisé.

Menard, President au Presidial d'Aurillac, se forma sur Malherbe & sur Racan : il s'appliqua à écrire avec beaucoup de netteté, & pour éviter l'enjambement des Vers, que

Ronsard avoit trouvé si beau ,
il donna un sens parfait à tous
les siens , & les détacha autant
qu'il pût les uns des autres : il
apprit à bien assaisonner l'Epi-
gramme , en quoi il excelloit ;
il observa , qu'à celles de dix
Vers , on doit marquer un re-
pos après le quatrième & le sep-
tième , & un au milieu de cel-
les de six. Il s'aperçut le pre-
mier , que vers le milieu de cha-
que Stance , on doit marquer un
repos , afin que ceux qui les
récitaient , n'en coupent pas le
sens , en prenant haleine. Il s'ob-
stina long-tems à faire des Son-
nets , dont les deux Quatrains
avoient des rimes différentes ;
mais il eut beau les appeller
Epigrammes de quatorze Vers.

il fut aussi mal reçu que l'avoit été Baif, lors qu'il avoit fait des Vers sans rimes; tant il est vrai, que quand une chose est parvenue à plaire, il n'y faut rien innover. De tous les fameux Poëtes, qu'il y eut de ce tems-là, Menard fut le seul, qui ne reçut aucun bien-fait du Cardinal de Richelieu; ce qui l'obligea dans la suite à faire ce Quatrain, qu'il mit sur la porte de son cabinet:

*Las d'esperer & de me plaindre
Des Muses, des Grands, & du sort,
C'est ici que j'attens la mort,
Sans la désirer, ni la craindre.*

La Poësie jeta bien-tôt après de profondes racines; on lui

de la Poësie Françoisse. 179

assura un azile impénétrable au mauvais goût & à l'ignorance, qui l'avoient déjà tant de fois obscurcie. Messieurs Gondeau, Gombault, Conrart, Giry, Habert, l'Abbé de Cerisy, Maleville, Serisay, & quelques autres beaux Esprits, s'assembloient souvent pour se communiquer leurs Ouvrages, & leurs Assemblées donnerent naissance à l'Académie Françoisse, qui fut établie ensuite en mille six cens trente-cinq, par Edit de Sa Majesté. Je ne dirai rien ici de cet établissement si glorieux à la France, & si avantageux aux belles Lettres, parce que j'aurois trop à dire, & parce que Mr. Pellisson en a fait une Histoire si agréable, qu'il

y auroit de la temerité à en parler encore. Je garderai même un silence respectueux pour tous les Membres de cet Illustre Corps, & je n'en ferai mention qu'autant, que la suite de cette Histoire le demandera.

Après la mort du Connétable de Luynes, le Cardinal de Richelieu avoit été reçu Chef du Conseil du Roi, Ministre Principal, Grand-Maître de la Navigation & du Commerce; tant de pénibles emplois, dont le moindre auroit pû accabler le génie le plus vaste, n'occupoient pas si fort ce Cardinal, qu'il ne seut encore se faire tous les jours un loisir destiné aux belles Lettres; & tant de titres pompeux ne lui firent pas de

de la Poësie Françoisse. 281

daignoit celui de Protecteur de l'Académie. Il préféreroit les plaisirs des spectacles à tous les autres, que la Cour pouvoit lui offrir; il cherchoit souvent à se délasser d'esprit par quelque Tragédie, ou par quelque Comédie; il aimoit à goûter, en deux ou trois heures les fruits des longues veilles, des meilleurs Poëtes de ce tems-là: mais avant que de passer outre, nous dirons quelque chose de l'état, auquel étoit lors le Poëme Dramatique.

J'ai crû en écrivant cette Histoire, que pour éviter la confusion, je devois passer sous silence beaucoup de choses, qui se sont présentées en divers tems, & qu'il seroit plus à pro-

pos de les placer tout de suite, en parlant du genre de Poësie qu'elles regardent , & je suis obligé de remonter quelquefois à la source de plusieurs Ouvrages , dont j'aurois déjà pu faire mention.

Le plaisir des spectacles a été inconnu long-tems en France ; l'on y a pourtant toujours aimé ce qui en avoit quelque ressemblance : nous avons vû que sous nos premiers Rois , les Fatistes composoient de petits Ouvrages , qu'ils faisoient chanter à des Chœurs de musique , accompagnés de danses : dans presque toutes les Provinces du Royaume , il y avoit des jours destinez à certaines representations , qui amusoient le Peuple.

Tous les ans, à Dijon, une troupe de gens de qualité bisarrement habillez, montoient sur un chariot en Carnaval, & alloient par la Ville chanter des Chansons satyriques, contre toutes sortes de gens : c'est de là, qu'est venu ce Proverbe ; *Dire un chariot d'injures.* Ils appelloient cette réjoüissance, *la Mere-folie* : dans beaucoup d'autres Villes, il y avoit de semblables representations ; mais tout cela avoit plus l'air d'une mascarade, que d'un spectacle.

Après que les Chrétiens eurent conquis la Terre-sainte, il y alloit beaucoup de Pelerins, qui en revenoient peu chargez d'argent, & pour s'attirer des aumônes, ils chantoient par les

ruës de Paris, des Chançons
qu'ils avoient composées en
chemin, sur la Passion de Jesus-
Christ, & sur les choses mer-
veilleuses qu'ils avoient vûës
dans leurs voyages. Ils se mê-
loient avec ceux qui revenoient
de Saint Jacques de Compos-
telle, ou de la sainte Baume:
ils faisoient de petites troupes,
& attiroient la foule dans les
places publiques: leurs cha-
peaux & leurs rochets chargez
de coquilles de différentes cou-
leurs, & leurs gros bourdons,
leur tenoient lieu d'habits ma-
gnifiques. On trouvoit du mer-
veilleux à tout ce que débi-
toient des gens qui revenoient
de si loin: on prenoit leurs con-
tes faits à plaisir, pour des vi-
sions

ſions qu'ils avoient eües. Ils plurent ſi fort au Peuple, que quelques charitables Bourgeois firent dreſſer des Theattes, ſur leſquels ces pieuſes troupes reſſentoient tantôt un Chré- tien martyriſé, tantôt quelque action miraculeuſe : comme on avoit de la veneration pour ces ſpectacles, le zele des Eccleſiaſtiques leur inspira d'en donner dans des Proceſſions : on commença même à faire de longs Pelerinages, pour exciter dans les lieux, où l'on paſſoit, la dévotion du Peuple, par la reſſentation des choſes les plus ſaintes.

Ce fut à peu près, dans ce tems-là, qu'à Aix on commença à reſſentir le jour de la Fête



Dieu, tous les Myſteres du Vieux & du Nouveau Teſtament : on n'oublia pas les Danſeurs qui précédoient l'Arche d'Alliance; & dans la ſuite on y mêla tant de choſes différentes, & ſi peu convenables à la ſolemnité de cette Fête, que des raiſons de bien-ſéance en ont fait ſupprimer une partie.

Ces représentations étoient regardées comme des choſes ſi ſérieuſes, que quelques jours avant la Fête-Dieu, René, Duc d'Anjou, Roi de Naples & de Sicile, & Comte de Provence, ayant reçu une Lettre, par laquelle ſon Fils lui écrivoit de Calabre, qu'il avoit beſoin de ſecours, il lui écrivit qu'il étoit trop occupé à ordonner la mar-

de la Poësie Françoisé. 187
che de sa Procession, pour pou-
voir penser à autre chose.

Dans le Royaume de Chypre,
on celebroit tous les ans, la Fête
de la Presentation de la Vierge:
on faisoit paroître sur un Autel,
une Fille , entourée d'Ange ,
& des Personnages , qui déclai-
moient des Vers. Quand Phi-
lippe de Mezieres , Chancelier
de cette Isle , revint en Franco,
il inspira au Saint Pere, qui étoit
alors à Avignon , & à Charles-
le-Sage , de faire représenter
cette Fête, comme en Chypre :
mais à Paris, on ne jugea pas à
propos de donner cette repre-
sentation dans des Eglises , &
l'on éleva des Theatres dans
quelques Colleges. La foule,
qui accouroit à ces pieux spec-

Qij

taeles, fit bien voir que des Pièces d'une autre espece ne scauroient manquer de plaire. Il parut bien-tôt après, une Comédie en quatre Actes, intitulée *la Sotie*, ou *la Mere sote*; il y a un Prologue, dans lequel la Sotise appelle tous les états, elle fait voir à chacun ce qu'il a de ridicule. La Farce de Pierre Patelin, par un Auteur anonyme, & quelques autres Pièces de cette espece, occuperent quelque tems le Theatre, après quoi il fut abandonné aux déclama-
tions des Ecoliers.

Ronsard traduisit enfin le *Plutus* d'Aristophane, & le fit représenter dans le College de Coqueret. Etienne Jodelle avoit beaucoup de feu, il s'appliqua au

Poëme Dramatique ; son coup d'essai fut une petite Comédie , intitulée *la Rencontre* : il composa bien-tôt après , *Gleopatre captive* ; il en fit donner la première représentation à l'Hôtel de Rheims ; le Roi l'honora de sa présence. Belean & la Perrusse en firent les principaux rôles, parce qu'il n'y avoit point encore de Troupe de Comédiens, établie : c'est dans cette Piece que l'on commença à entrevoir quelque liaison ; il y avoit des Chœurs , comme à celles des Grecs ; mais elle n'étoit presque que de monologues , & le dernier Acte n'avoit qu'une Scène d'environ cent Vers ; cependant elle plût à tout le monde. Jodelle en fit de ce

succès, ne fit plus gloire que d'écrire avec beaucoup de rapidité ; il ne prit aucun soin de châtier son stile ; il n'employa que des Vers de dix pieds, & il mettoit jusques à vingt rimes féminines tout de suite. Dans le tems, que ce Poëte se faisoit admirer, il alla à la Campagne, avec Ronfard & cinq ou six autres de ses amis, pour y passer les derniers jours du carnaval ; le hazard fit que deux de ces Messieurs revenans de la promenade, trouverent un vieux bouc ; ils l'attachèrent & allerent le presenter à Jodelle, comme à l'Auteur qui venoit de remporter le prix de la Tragédie ; il y eut des gens assez malins, pour donner un mauvais tour

à ce prétendu sacrifice.

Après que Jodelle eut un peu débrouillé le Poëme Dramatique , beaucoup de Poëtes s'y attachèrent. Grevin & la Perusse composèrent quelques Pieces ; on prétend même que ce dernier seroit allé fort loin , si la mort ne l'avoit arrêté en chemin. Robert Garnier , qui commença à écrire dès ce tems-là , s'éleva au dessus de tous les Poëtes Dramatiques , qui l'avoient précédé , au sentiment même de ses Contemporains , & il meritoit d'écrire dans un siècle , où les regles eussent été bien connues. Jusques alors on n'avoit point vû représenter de ces actions, dont les Heros, qui dans le commencement exci-

rent la terreur & la pitié ; par les malheurs, dont ils sont menacez ; deviennent heureux à la fin. Garnier disposa ainsi sa *Bradamante* ; & la donna sous le titre de Tragi-Comédie, qu'on ne connoissoit pas encore en France ; sa temerité fut heureuse, cette Pièce eut tout le succès, que l'Auteur pouvoit en attendre : les Savans se contentèrent de dire, que le titre étoit defectueux ; parce qu'il promettoit du comique dans une Pièce, où il n'y avoit que du sérieux. Il y avoit alors tant de presse aux spectacles, que l'on fit venir une Troupe des meilleurs Comédiens d'Italie : elle trouva beaucoup de difficulté à son établissement. Le Roi lui
avoit

avoit accordé des Lettres Patentes ; mais le Parlement refusa plus d'une fois de les enregistrer. Cet Auguste Senat , composé de tant de Gens éclairés , ne faisoit peut-être pas reflexion , que dans une Ville comme Paris , dont la magnificence attire toutes les Nations de l'Europe , on doit tolérer ces spectacles , qui amusent les jeunes gens , & moderent en eux l'ardeur des plaisirs illicites , où infailliblement l'oisiveté les entraîne. Le Roi s'expliqua enfin en faveur de ces Comédiens ; ils jouèrent en public , & se conformèrent au Theatre François , qui ne souffre rien de libertin ni d'obscene.

Alexandre Hardy , qui parut

R

sous Henri IV. prit le véritable
stile du Poëme Dramatique,
& ne se servit que des Vers
Héroïques. Il commence ainsi
sa Didon; c'est *Ænée* qui parle

*Grands Dieux, qui disposez
de l'Empire du monde :
Toi, qui portes en main le ton-
nerre, qui gronde,
Jupiter, ennemi du Peuple Phry-
gien,
Qui fais que nôtre Troyes à pre-
sent n'est plus rien.*

Mais cet Auteur connoissoit
si peu les regles du Theatre, que
dans une de ses Pièces, intitulée
la Force du sang, on enlève
une fille au premier Acte, au
second, elle paroît dans la mai-

son de son ravisseur, elle est grosse, accouche d'un fils, qui, au dernier Acte, a sept ans, & son pere le reconnoît.

L'ignorance des Auteurs & celle des Spectateurs, étoit alors au même degré ; les premiers ne vouloient que faire des Pièces bonnes ou mauvaises ; les autres ne vouloient que voir des combats de rages, de desespoirs, des enlevemens, & des meurtres, & se soucioient fort peu, que ce qu'ils voyoient commencer à Londres, s'achevât vingt ans après à Constantinople. Mais avant que de parler du tems, auquel les regles du Theatre ont été observées en France, il est bon de dire quelque chose de celles de

Anciens , pour ne pas les confondre avec celles, que nos Poëtes se sont faites.

Les regles du Poëme Dramatique , ne sont qu'autant d'observations, que le bon sens, l'expérience , ont fait faire , & que les bons Auteurs ont ensuite inviolablement suivies.

Les premiers Poëtes tragiques connurent bien-tôt , que pour interesser les Spectateurs, il ne falloit traiter que de ces actions extraordinaires , qui se passent entre des Rois, des Heros , & des Princes ; parce que la prévention, que l'on a pour les Grands , fait que leurs passions agissent plus sur le cœur & sur l'esprit , que celles des personnes privées.

Le bon sens a fait comprendre, qu'un Heros ne scauroit interesser personne à son sort, s'il ne fait paroître de grandes vertus, & des qualitez héroïques. En effet, quelle pitié pourroit-on avoir pour un vicieux, ou pour un lâche, qui meritoit toutes les infortunes, dont il est menacé ?

Lorsque les cruels spectacles, comme celui de Medée, qui trempoit ses mains dans le sang de ses enfans, faisoient fremir d'horreur les Spectateurs, tous les Poëtes ne prirent-ils pas la resolution de bannir du Theatre ces representations trop affreuses ?

L'application, que l'on avoit à disposer les sujets, en maniere

que la terreur & la pitié allas-
sent toujours en augmentant , a
fait appercevoir que le principal
événement doit être gardé pour
la fin ; que pour toucher le
cœur avec plus de vehemence
par la surprise, il falloit faire
arriver quelque grande avan-
ture, qui avant le dénouement,
renversât tous les desseins, dé-
mentît les apparences, rompit
toutes les mesures, & donnât
une nouvelle face aux choses.
C'est ce que l'on appelle la *Pé-
ripetie*.

L'expérience fit appercevoir,
que les termes nobles, les expres-
sions vives , & les descriptions
patetiques , contribuent à re-
muer le cœur, & que le vrai-
semblable, quoique faux, doit

être préféré au véritable , qui paroît d'abord impossible , parce que l'esprit trop occupé à comprendre comme les choses ont pû être faites , perd le plaisir du spectacle.

Cette unité d'action, de tems & de lieu , qui paroît si mystérieuse , n'est aussi que l'effet des reflexions ; il a été aisé de juger que pour ne pas embarrasser la mémoire des Spectateurs , il ne faut représenter qu'une seule action ; qui étant regardée comme l'ame de la Piece , doit y regner partout ; que toutes les circonstances, dont elle est composée, doivent en naître, & dépendre les unes des autres ; que les épisodes ne doivent être traités qu'en passant , parce que

quand les Spectateurs sont une fois disposez à voir l'événement d'un sujet , ils ne sçau-roient s'interesser pour un autre , quelque merveilleux qu'il puisse être.

De peur que la représentation d'une aventure, qui se passeroit dans un long espace de tems , ne troublât aussi la mémoire , & ne causât de la confusion dans l'esprit, on trouva à propos de ne représenter que de celles , que l'on voit finir aussi-tôt que commencer, & de ne leur faire embrasser d'événemens , qu'autant qu'il en peut arriver en vingt-quatre heures.

D'ailleurs , comme les effets de la colere , de la rage , de la vengeance , sont toujours vio-

lens & impétueux , on a connu que la représentation en langueroit , ſi elle étoit d'une longue durée. Ménagè dit, que les Grecs étoient ſi ſeveres ſur cette unité de tems , qu'ils la réduiſoient à douze heures, & qu'Ariſtote ne l'a pas étendue à un tour ſolaire , comme beaucoup de gens croient encore.

L'unité de tems demandoit celle de lieu : le bon ſens ne permet pas qu'une aventure , qui commence & finit en douze , ou en vingt-quatre heures , ſe paſſe en differens lieux, éloignez les uns des autres.

Ces regles ou ces obſervations , ont preſque toutes été ignorées ou négligées , juſques au regne de Louïs-le-Juſte. Me-

ret, qui enfin abusa un peu moins de l'ignorance des Spectateurs, que ceux qui l'avoient précédé, commença à les observer; mais il introduisit les pointes sur le Theatre, & les regarda comme les endroits de ses Pièces, dont il devoit être le plus content. En voici une de sa Sophonisbe :

*Ah, Philon! souviens-toy, que la
 Fortune est femme
 Et que de quelque ardeur, que
 Siphax la reclame,
 Elle est pour Messanisse & qu'elle
 aimera mieux
 Suivre un jeune Empereur, qu'un
 autre déjà vieux.*

Arrêtez, mon Soleil, dit un

Amant à sa Maîtresse, dans une autre Piece de cet Auteur : Elle répond :

*Si je suis un Soleil, je dois aller
toujours.*

Rotrou évita toutes ces pointes ; il ne mit dans la bouche de ses Heros , que de ces pensées vives & naturelles , qui naissent à propos de differens sujets. Il y eut delors des changemens tres-considerables au Théâtre ; comme les Auteurs dispoisoient leurs Pieces en maniere , que la plûpart des événemens , qui en avançoient le dénouëment , se passaient derriere la Scène , dans les Entr'actes ; on supprima les Chœurs , parce qu'ils auroient troublé cet ordre , & l'on donna des violons à leur place.

Les Anciens ne songeoient qu'à exciter la terreur & la pitié, par tout ce que la haine, la vengeance, le desespoir, l'horreur de la mort, & les renversemens de fortune ont de terrible & de pitoyable. Mais nos Poètes, qui connoissoient combien l'amour a de pouvoir sur le cœur des hommes, crurent que cette passion pourroit seule tenir lieu de toutes les autres, dans un Poëme Dramatique, & fournir des sujets inépuisables.

On commença à inserer dans la premiere Scène un récit ingénieux, qui sans être affecté, donnoit une idée de l'action, qu'on representoit, marquoit le lieu où elle se passoit, & en

faisoit connoître les principaux Personnages ; c'est ce que nous appellons *Protaſe* , que juſqu'alors nos Poètes avoient ignorée ou négligée ; on n'eut plus beſoin de ces Argumens, ni de ces Avant-propos , dont on ſe ſervoit auparavant pour annoncer, ce qu'on alloit voir.

Les Tragédies de Meret & celles de Rotrou , furent pendant long-tems des reſſources ſûres , pour attirer cette foule ſi agréable & aux Auteurs & aux Comédiens. Les ſujets comiques furent fort négligés ; on ne les rempliſſoit que de bouffonneries baſſes , de jeux de mots, & d'équivoques groſſières , qu'on faiſoit dire à des Perſonnages grotesques ; les Au-

teurs étoient affûrez du succès d'une Piece, pourvû que le titre fut une belle antithese, comme *le Fol raisonnable ; les fausses Veritez ; les Innocens coupables ; l'Aveugle clair-voyant.*

Voilà à peu près l'état , où étoit le Theatre François, quand le Grand Corneille commença à paroître. Il eut une aventure de galanterie , de laquelle il fit le sujet d'une Comédie , qu'il donna sous le titre de *Melite* ; elle lui acquit beaucoup de réputation. Il a toujours avoué à ses amis , que quand il commença à écrire , il ne connoissoit point de regles ; qu'il ne savoit pas même s'il y en avoit , & qu'il ne s'étoit proposé d'autre modele , que les Pieces de

Hardy : le bon sens , la raison , & la force de son génie , qui dans la suite lui ont si bien fait trouver le sublime , le guidèrent dans ce coup d'essai , auquel tout le monde applaudit.

Cependant , le Cardinal de Richelieu exhortoit tous les Poètes à travailler pour le Theatre ; il leur fournissoit des sujets , & se faisoit souvent un plaisir de conferer avec eux , sur leurs Ouvrages ; il croyoit que comme l'argent est le nerf de la guerre , il pourroit bien être celui de la Poësie ; il faisoit des presens considerables , & assuroit des pensions à ceux qui avoient du talent pour le Poëme Dramatique. Parmi ceux qu'il honnoroit de son amitié ,

il distinguoit Boisrobert , Corneille , Coletet , l'Etoile & Rotrou ; il leur proposoit souvent un sujet de Tragédie , ou de Comédie , dont chacun faisoit un Acte , & l'on vit naître cette quantité de Pieces , qu'on appelloit de Cinq-Auteurs , dont nous avons encore quelques-unes. Afin que rien ne manquât à leurs representations , on leur donnoit des Décorations si magnifiques , que la dépense n'en pouvoit être soutenue , que par un Grand Ministre.

Le Grand Corneille , dont l'entouffiasme étoit plus vehement que celui des autres , travailla seul au *Cid* & le donna au Public : on y battit des mains à la trentième representation ;
chacun

chacun en chargeoit sa memoire, & il y avoit autant d'honneur à en sçavoir tous les beaux endroits, qu'à composer un autre Ouvrage. Soit que le Cardinal fut fâché de n'avoir point de part à cette Piece, soit qu'il vit avec chagrin, qu'elle effaçoit toutes celles qu'il avoit déjà fait représenter; il s'efforça de ne la trouver pas belle, & la livra à la critique des envieux, que son heureux succès lui avoient déjà suscitez.

Scudery entra le premier en lice, pour plaire à un Ministre tout-puissant, ou pour contenter cette inclination naturelle, qu'ont les Auteurs à détruire la réputation d'un Ouvrage, qui est au-dessus de leurs

forces, il appella à son secours le bon sens, le bon goût, les regles, Aristote, & toute l'Antiquité Grecque & Latine; mais le Public ne voulut point dé-mordre des applaudissemens qu'il donnoit au *Cid*, & s'obstina de croire, que ce qui plaît est dans les regles.

Les savantes & judicieuses Observations que l'Académie & Scudery firent, dans l'examen du *Cid*, sur le Poème Dramatique, servirent beaucoup à le conduire à sa perfection : toutes les regles, dont nous venons de parler, furent exactement observées; on prit soin d'accorder dans la Tragédie, le merveilleux avec le vrai-semblable; de bien pein-

dre les caractères des Heros, de les faire bien soutenir, & de les faire toujours agir & parler conformément aux mœurs & aux inclinations de leur País.

Si dans quelques endroits des Pièces de l'Incomparable Corneille, ces regles ne furent pas exactement observées, c'est que son génie sublime ne lui permettoit pas toujours de s'y assujettir. Peut-être même en s'en éloignant, il cherchoit à se conformer au goût des François : mais comme il est inimitable dans son élévation, son exemple ne doit pas autoriser les autres Poètes à se donner de semblables libertez.

Les Anglois & beaucoup d'autres Nations du Nort, ne

s'en rapportent pas à la bonne-
foi de leurs Acteurs , quand ils
annoncent la mort de quel-
qu'un des principaux Personna-
ges ; ils veulent voir poignar-
der , pendre , & couper des têtes ; un Theatre qui ruisselle de
sang , est pour eux un agréable
spectacle : mais les François se
contenterent d'apprendre par un
récit, ces accidens funestes ; tout
ce qui pouvoit choquer la vûë,
& causer trop d'horreur , se
passa derriere la Scène : la Co-
médie prit un temperament ,
entre le bouffon des Italiens , &
le sérieux des Espagnols ; on
n'y souffrit plus de pointes , ni
de jeux de mots, ni rien de tout
ce qui est contre la bien-séance ;
l'enjouement des honnêtes gens

y succeda aux bouffonneries des Personnages grotesques, qu'on y introduisoit auparavant : la Comédie & la Tragédie furent d'une même durée ; on donna un peu moins de Vers à la première, parce que l'emphase, avec lequel on les récite, les fait couler plus lentement : on supprima de l'une & de l'autre presque tous les monologues, qui en faisoient languir l'action, & l'on n'y souffrit des *à parte*, qu'autant que la nécessité le demandoit. Les Actes furent d'une même durée: les Acteurs prirent soin d'avertir de ce qu'ils alloient faire en sortant du Theatre, afin que les Spectateurs connussent, qu'il n'y a nulle interruption.

Les Romains , comme nous avons déjà vû , faisoient déclamer quelque chose de facétieux à la fin de toutes les Pieces, pour redonner aux Spectateurs la gayeté , qu'une trop longue application à un même sujet, leur avoit fait perdre : c'est ce qui déterminâ nos Comédiens à donner une petite Piece après la Tragédie ; mais on ne trouva pas à propos d'en donner une après la Comédie , où l'on suppose , que tout le monde y a acquis de la gayeté , loin d'y en avoir perdu.

- Sous le regne d'Henri le Grand , on forma quelques Troupes de Comédiens , qui rouloient dans les Provinces : elles venoient de tems en tems

à Paris , & s'y logeoient indifferemment , tantôt dans un Quartier , tantôt dans un autre. La Confrérie de la Passion avoit une vieille maison dans la rue Mont-conseil , qu'on appelloit l'Hôtel de Bourgogne , parce qu'elle avoit été autrefois aux Ducs de ce nom ; le Roi de la Bazoche la louoit pendant les Vacations , il y établissoit sa Cour , & y donnoit des réjouissances publiques ; il faisoit venir des Comédiens , qui representoient plusieurs fois la Passion. Comme tout Paris accouroit à ce spectacle , pour lequel on avoit beaucoup de veneration , les Comédiens s'établirent enfin à cet Hôtel , & donnerent d'autres representations.

Après que Corneille eût fait sa *Melite*, il la donna aux Comédiens de Rouen; Mondory, qui en étoit le chef, connut que cette pièce seroit bien reçûe à Paris, il y vint avec sa Troupe, pour la représenter; il s'établit au Marais, dans la rue Grenier-Saint-Lazare. Quelque tems après, le Jeu de Patume, dans lequel on représentoit la Comédie, fut entièrement brûlé, & Monseigneur le Duc d'Orleans le fit rebâtir; mais cette Troupe se dispersa bien-tôt après, & les principaux Acteurs entrèrent dans celle de l'Hôtel de Bourgogne.

Jean-Baptiste Poquelin, si connu sous le nom de Molière, s'affocia avec quelques Bourgeois

geois de Paris ; il fit une Troupe qui jouïa pendant quelque tems au Fauxbourg Saint Germain , au Jeu de Paume de la Croix-Blanche ; elle alla ensuite dans les Provinces ; elle trouva des Pais en friche , où elle ne donnoit dans le commencement, que des Pieces à la maniere des Italiens , qui ne savent ordinairement que les sujets de leurs Rôlles, & les remplissent , selon que le feu de leur imagination leur fournit. Moliere hazardoit tout , & c'est par-là qu'il trouva le goût du Theatre. A son retour à Paris , le Roi lui donna une Salle au Petit-Bourbon , & quelque tems après , Monsieur lui en donna une au Palais-Royal :

il amusa d'abord agréablement toute la Ville, & s'acquit cette réputation, qu'il a si bien soutenue dans la suite.

Le Cardinal de Richelieu ne goûta pas long-tems le fruit des peines, qu'il s'étoit données, pour conduire le Poëme Dramatique à la perfection; il mourut bien-tôt après, & ce qu'il y eut de plus fâcheux pour les Poëtes, c'est que leurs pensions moururent avec lui. Mr. le Cardinal Mazarin, qui lui succéda, n'avoit pas moins de connoissance pour les bons Ouvrages, que de pénétration pour les affaires d'Etat; les Gens de Lettres ne trouverent pourtant pas en lui un Mecene aussi généreux, que celui qu'ils venoient de perdre.

Pendant la minorité de LOUIS LE GRAND, le mauvais goût se répandit dans tout le Royaume, & les gens d'esprit tâcherent long-tems en vain de le détruire.

Theophile Folengi, Poëte de Mantoue, avoit inventé une espèce de Poësie assez bizarre, qu'il appelloit *Macaronique*; comme pour dire qu'il la destinoit au Peuple d'Italie, qui se nourrit souvent de certains macarons, faits avec de la farine, des œufs, & du fromage; c'étoit un mélange de Latin, de bon Italien, & du langage populaire, & en ce stile facétieux, il disoit des choses tres-serieuses.

Le premier Poëte François qui imita Folengi, fut Antoine

Aréne, Provençal : il fit une assez plaisante Relation des guerres de Naples , & de celles de Charles-Quint en Provence ; il donna une terminaison Latine, aux mots François & Provençaux , dont il se servit ; ce qui fait croire encore aujourd'hui aux ignorans en Poësie , que pour le bien imiter , on n'a qu'à assembler de mauvais mots Latins & François.

Après Antoine Aréne , quelques autres Poëtes s'exercerent en ce genre d'écire ; leurs Ouvrages furent appelez , tantôt grotesques , tantôt comiques , jusques à ce que Sarrazin leur donna le nom de burlesques , dont les Italiens se servoient alors.

Scarron , qui malgré les infirmités de son corps, conserva toujours un esprit vif , agréable , & enjoué , trouva ce stile conforme à son humeur , & s'en servit pour traduire l'Enéide , & pour chanter la guerre des Géants avec les Dieux ; ses Ouvrages assaisonnez de digressions charmantes & de pensées ingénieuses , plurent d'abord à tout le monde ; mais ils firent beaucoup de mauvais imitateurs.

Les Écoliers , les Pages , les Dames , & jusques aux Suivantes firent des Vers de cette espèce ; le goût du Public fut si dépravé , que les Imprimeurs ne vouloient plus se charger d'aucun Ouvrage , s'il n'y avoit

quelque chose en ce stile.

Tous les Vers de huit syllabes furent appelez Burlesques; parce qu'on n'en employoit point d'autres en ce genre d'écriture; beaucoup de gens prirent le change, & crurent qu'on ne les devoit pas appeller autrement; quand même on s'en serviroit pour des sujets sérieux: c'est ainsi que l'entendoit celui, qui s'en servit pour faire un Poëme, sur le plus grand de nos mysteres.

Les exemplaires en furent supprimez, & l'on jugea que cet Auteur avoit plus de simplicité, que de malice.

A peine la fureur du Burlesque fut calmée, qu'on lui en vit succeder une autre. Un Ec-

clésiastique nommé Dulot , digne fils de Herty, qui mourut aux Petites-Maisons , avoit une si grande facilité à faire de mauvais Sonnets , qu'il en faisoit ordinairement cinq ou six par jour ; comme il croyoit que rien ne devoit coûter aux Poètes que de trouver des rimes , il en cherchoit quantité , les rangeoit par quatorze , & appelloit cela Sonnets en blanc : Il se plaignit un jour qu'on lui en avoit volé deux cents. Colletet & Saint Amant, qui connoissoient le talent de Dulot , publierent cette nouvelle maniere de faire des Sonnets ; tout le monde s'y exerça ; l'on fit courir des rimes, qu'on appella Bouts-rimez.

Toutes ces productions paru-

rent insipides , & l'on se lassa bien-tôt de se donner la torture pour ne faire que de mauvaises choses.

- Les beaux Esprits de ce tems-là s'assembloient souvent à l'Hôtel de Rambouillet : le Public estimoit les gens, selon qu'ils y avoient plus ou moins d'accès ; on y donna un jour des Bouts-rimez sur la mort d'un Perroquet , qui ne fut pas moins célébrée, que la Puce de Mademoiselle Desroches , & l'on réveilla si fort cette frénésie, qu'il sembla pendant quelques années, que les Muses ne devoient plus rien inventer , & qu'elles étoient réduites à remplir des canevas grotesques.
- Sarrazin, indigné de n'enten-

dré parler que de ces puerilités, fit cette agréable défaite de Dûlot, que l'on voit dans ses Ouvrages ; les Bouts-rimez furent releguez dans les Provinces les plus éloignées, où ils regnent encore.

Dans beaucoup de petites Villes du Royaume, il y a un Poëte en titre d'Office, qui n'a jamais eu d'autre talent pour la Poësie, que celui d'avoir rempli quatorze rimes ; de là il est allé aux Noëls & aux Balades, & fier des applaudissemens, que des mauvais connoisseurs lui donnent, il s'attribue le droit de juger & de décider de tous les Ouvrages d'esprit.

Après l'heureuse défaite des Bouts-rimez, les gens de bon

goût respirerent , les Muses reprirent leur langage naturel ; & comme sous l'Empire d'Auguste , la Poësie Latine étoit arrivée à sa perfection , la Françoisse y arriva sous le regne de LOUIS LE GRAND , qui lui ouvrit une vaste carrière par ses faits memorables , & par ses vertus héroïques : on ne vit presque plus sur le Theatre, que des chefs-d'œuvres, *les Horaces ; Polieuëte ; la mort de Pompée ; Cinna* , & les autres admirables productions de Corneille , attiroient une foule surprenante , & firent presque entièrement perdre le goût des Pièces comiques : ce grand Génie s'étoit élevé à un si haut point de perfection, qu'il étoit bien mal-aisé

qu'il s'y fût toujours ; il donna une Piece, qui n'eut pas tout le succès qu'il en pouvoit attendre, & delors il résolut de renoncer au Poëme Dramatique, & de jouir tranquillement de la réputation, qu'il s'étoit si justement acquise ; il laissa reprendre haleine à sa Muse pendant quelque tems, au grand regret du Public ; & Moliere profita de cette heureuse conjoncture : il donna *l'Etourdi* ; *le Dépit amoureux* ; *les Précieuses*, *le Cocu imaginaire* ; *l'Ecole des Maris* ; & *les Fâcheux* ; toutes ces Pieces furent généralement applaudies ; & confirmèrent le Public dans la croyance, où il étoit, que cet Auteur avoit enfin attrapé le véritable goût de

la Comédie : avant lui, tous les sujets comiques ne rouloient que sur des intrigues ; on ne s'avisait pas d'y représenter des mœurs & des caractères ; il prit une route différente ; il s'attacha tant à peindre les mœurs, qu'il négligeoit quelquefois les intrigues ; il sentoit que pour faire rire les hommes & les instruire en même tems, il ne faut que leur faire regarder de sang froid, ce qu'ils font, lors qu'ils se livrent à leurs passions & à leurs caprices ; il ne se bornoit pas toujours au ridicule des gens du commun, il jouoit celui des Grands ; il faisoit succéder les Marquis, les Comtes, & les Vicomtes, aux Gorgibus, aux Jodelets, & aux gros Guil-

laumes, que d'autres avoient introduits sur la Scène: à l'exemple des Peintres & des Sculpteurs, qui donnoient de grands traits aux visages, que l'on ne doit voir que de loin; il ouvroit souvent les caractères, qu'il mettoit sur le Theatre, parce qu'on les y regarde comme dans un éloignement. Si d'un noble enjouement, il tomboit quelquefois dans un bas comique, c'est qu'il avoit beaucoup plus d'ignorans, que de gens d'esprit, à ménager, & les profits immenses, qu'il tiroit des premiers, le consoloient des censures des autres. Il est difficile de faire un portrait de fantaisie, qu'il ne ressemble à quelqu'un; c'est ce qui arrivoit souvent à Molière;

des gens qu'il n'avoit jamais eu en vûe , croyoient se reconnoître dans ses Pieces , & il avoit toujours des plaintes & des éclairciffemens à essayer.

Après qu'il eut composé son *Tartuffe* , il le fit voir à la Cour ; le Roi , à qui une pieté sincere a toujours fait haïr l'imposture , permit de jouer cette Piece ; mais tant de gens représentèrent à Sa Majesté , que cela pouvoit avoir de dangereuses conséquences , qu'elle révoqua la permission, qu'Elle avoit donnée : Quelque tems après , comme Elle étoit sur son départ pour la Flandres , Moliere revint à la charge : il obtint ce qu'il souhaitoit , & fit bien-tôt afficher sa Piece : Mr. de La-

moignon, Premier President, crut, qu'il vouloit profiter de l'absence du Roi, il envoya des Archers, qui arracherent les affiches, & se saisirent des portes de la Comédie, lorsque les Comédiens se préparoient à paroître. Moliere pria Mr. Despreaux de le presenter à cet Illustre Magistrat, qui le reçut agréablement. Je sçai (lui dit-il, après avoir écouté ses raisons) que vous avez un merite, qui vous élève au-dessus de votre état; je ne me suis pas opposé à la representation de votre Piece, pour vous empêcher de jouer des faux-devots; mais seulement à cause, que vous vous ingerez d'y mettre des moralitez, peu propres à être débitées

sur le Theatre. Moliere se déterminâ à retrancher beaucoup de choses de sa Piece, & ne put la donner que long-tems après; tout Paris étoit cependant dans l'impatience de la voir; on prioit souvent l'Auteur d'aller la lire chez des gens de qualité, & Mr. Despreaux, qui travailloit alors à la Satyre du Repas, fit dire à propos à celui qu'il introduit;

*Moliere avec Tartuffe, y doit
jouer son rôle.*

Les Pieces tragiques de Corneille, ne laissoient pas croire, qu'on en dût goûter d'autres; cependant, celles de Racine furent encore admirées: ce rare génie étoit entré fort jeune à Port-Royal, ils'y étoit formé aux sciences & aux belles Lettres;
ses

ses premieres productions furent quelques Odes, que ses amis publierent: Mr. Despreaux, qui ne les goûta pas, en fit la critique; bien loin que Racine s'en effarouchât, il dit, qu'il fouhaitoit de connoître un homme, qui prenoit tant de soin de le faire appercevoir de ses fautes; quelques jours après il l'alla voir, & lui demanda son amitié. Moliere, qui étoit de ses amis, découvrit bien-tôt ses talens; il l'exhorta de s'appliquer au Poëme Dramatique, & lui conseilla de faire l'*Antigonne*, qui avoit déjà été mise au Theatre par Rotrou; mais dans l'ordre de cette Piece, qu'il donna sous le nom de *la Thebaïde*, il suivit plus les conseils

de Mr. Despreaux, que ceux de Moliere; il choisit ensuite *Theagene & Cariclée*, pour le sujet d'une Tragédie, & Mr. Despreaux le détourna de ce dessein, parce que les Heros de Romans ne sont pas toujours heureux sur le Theatre; il lui proposa de faire *Alexandre*, lui conseilla de ne pas se picquer d'écrire avec rapidité, comme il avoit fait jusques alors, & lui fit comprendre, qu'on ne va au patétique, que par une grande application. Jamais Auteur n'a été plus docile que lui; il n'étoit presque jamais content de ses Ouvrages: c'est lui qui est désigné par ces deux Vers:

* *Et jamais satisfait de ce qu'il
vient de faire,*

* Despreaux.

*Il plaît à tout le monde , & ne
sçauroit se plaire.*

En effet, ses Ouvrages font
bien voir qu'il a sçu profiter des
avis salutaires de ses amis.

Il étoit bien mal-aisé d'entrer
dans la carrière du Poëme Tra-
gique, immédiatement après le
grand Corneille, sans marcher
sur ses traces ; Racine se fit
pourtant une route différente ;
le premier avoit crû, que pour
remuer le cœur, il falloit plaire
à l'esprit ; l'autre au contraire,
crut qu'il plairoit à l'esprit, s'il
remuoit le cœur : lors qu'*Iphi-
genie* demande, si elle ne sera
pas au Sacrifice, qu'on prépare,
Racine se contente de faire dire
à ce Pere malheureux,

Vous y ferez, ma Fille.

Et c'est peut-être l'endroit le plus touchant de toute la Piece, Les Tragédies de cet Auteur charmoient si fort tout le monde, & attiroient une si grande foule, que Moliere en devint jaloux : il ne prenoit plus aucun soin de les faire bien représenter : Racine, qui s'en apperçut, les donna à l'autre Troupe de Comédiens, & ce fut-là le commencement de cette inimitié réciproque, qui regna si long-tems entr'eux.

Quoique les trois rares génies, dont nous venons de parler, eussent porté le Poëme Dramatique au plus haut point de perfection, on ne laissoit pas d'admirer d'autres Auteurs, qui dans ce tems-là même se signa-

loient , & dans le genre tragique , & dans le comique , & nous en avons encore aujourd'hui , à qui je donnerois , avec beaucoup de plaisir , les loüanges qu'ils méritent , s'il étoit permis de parler des Auteurs vivans.

Après l'heureux mariage du Roi , il vint des Comédiens Espagnols , pour s'établir à Paris ; mais ils n'y furent pas heureux : ils ne sçurent jamais trouver le goût des François ; leur facétieux paroissoit grave , & leur gravité , facétieuse : tout le monde étoit d'un grand sérieux à leurs Comédies , & l'on n'alloit à leurs Tragédies, que pour rire.

Les productions de Lopez de

Vega , qui charmoient toute l'Espagne , ne plurent pas en France , & l'on s'y défoit de la fecondité d'un Auteur , qui a laissé dix-huit cent Pièces de Theatre , & quatre cens de ces Actes que l'on représente dans les Places devant le Saint Sacrement , le jour qu'on en célèbre la solemnité. Ces Comédiens , lassés enfin de déclamer dans des solitudes , repassèrent les Pyrenées.

Les Comédiens Italiens , qui étoient venus en France , sous Henri III. s'étoient dispersés , & les derniers que nous y avons vûs , y vinrent sous le ministère du Cardinal Mazarin : ils représenterent en differens quartiers de la Ville , & s'établirent

enfin à l'Hôtel de Bourgogne. Quoiqu'ils n'eussent jamais pris soin de donner aucune liaison à leurs Pièces, ils ne laissoient pas de divertir le Public par la maniere mimique, dont ils les representoient. Du tems du fameux Arlequin, ils sçurent encore mieux se conformer au goût des François; beaucoup de gens d'esprit leur fournissoient des Scènes tres-ingénieuses, & en imitation de Publius Syrus, dont nous avons parlé, ils faisoient d'agréables Parodies des Opera, & des plus belles Pièces de Theatre: peut-être n'auroient-ils pas été contrains de quitter Paris, s'ils avoient toujours observé la bien-séance, que demande le Theatre François.

Rinoncinni , qui vint d'Italie en France avec Marie de Medicis , fut le premier qui y fit voir des representations avec de grandes machines. Au mariage du Prince de Piedmont avec Christine de France, on en donna une assez singuliere; le fonds du Theatre representoit cette Forêt , que selon la fiction du Tasse , Saladin , Roi de Jerusalem, fit enchanter, lorsque cette Ville étoit assiégée par les Chrétiens : Godefroy de Boüillon y entroit , suivi de gens armez ; il combattoit contre une infinité de monstres & de Divinitez champêtres : on voyoit descendre des Anges pour le secourir, il gagnoit la victoire , & la Forêt paroissoit enfin toute embrasée.

Dans

On faisoit souvent à la Cour
des Balets , accompagnez de
déclamations & de symphonies:
Benferade, qui avoit été un des
Poëtes favoris du Cardinal de
Richelieu , en composoit tou-
jours les Vers : il avoit un ta-
lent pour confondre le carac-
tere des Danseurs , avec celui
des Bergers, ou des Dieux, qu'ils
representoient: il fit ce Quatrain
pour le Roi , qui dans le Balet
des Plaisirs , representoit un
Berger :

*Mille autres Bergers char-
mans ,
Dont on parle , ne font gloire ,
Que d'embellir les Romans ;
Celui-ci pare l'Histoire.*

Le Cardinal Mazarin, voulant enfin donner un Opera à la maniere d'Italie, en fit venir des Musiciens, qui pour leur premiere representation, donnerent *Uxphée* en Vers Italiens. Dans toutes leurs Pieces, on voioit des changemens de Theatre surprenans, & quelquefois on y faisoit paroître jusques à deux cens Soldats pour représenter deux Armées.

La Musique Italienne & cette multitude de Personnages muets n'étoient pas tout-à-fait au goût des François, qui d'ailleurs perdoient souvent le plaisir du Spectacle, pour n'en entendre pas les Vers. Ce qui fit penser à beaucoup de gens, qu'en mêlant un peu des manieres de

chanter des Italiens aux nôtres,
& en donnant des Pièces Françoises, on ne sauroit manquer de plaire. On trouva d'abord une difficulté, en ce qu'on ne connoissoit alors sur le Theatre François, que des Vers Héroïques, peu propres à être mis en Musique; l'Abbé Perrin, qui avoit été Introduceur des Ambassadeurs du Duc d'Orleans, tenta de faire une Versification Lyrique: il fit ces paroles:

*Dans le desespoir, où je suis,
Les plus sombres forêts, les plus
profondes nuits,*

*Ne sont pas assez sombres :
Pour plaire à ma douleur, &
Faire mes ennemis,
O Mort, pour les finir, couvre
moi de tes ombres.*

Le même Auteur composa les
Vers suivans, pour essayer le
style récitatif.

L'Amour & la Raison,

Un jour eurent querelle ;

Et ce petit Oyson

Oufragea cette Belle ;

Quelle pitié ! depuis ce mauvais
jour,

On ne peut accorder la Raison &
l'Amour,

Lambert, Organiste de Saint
Honoré, & qui dans la suite se
rendit si célèbre, fit des Airs à
ces Chansons, qui réussirent
fort bien,

Perrin composa une Pastora-
le, en cinq Actes ; mais sans re-
gles ; il la donna pour la pre-

miere fois à Issly , & bien-tôt après à Vincennes , où le Roi assista : il s'associa avec Champéron , & avec le Marquis de Sourdiac , qui étoit tres-habile pour les machines ; il obtint des Lettres Patentes du Roi , pour établir l'Académie de Musique , que nous avons aujourd'hui : il fit venir Clediere Baumavielle , & Miracle , qui étoient les plus belles voix du Languedoc. Il s'établit dans la rue Mazarine , & donna *Pomone* , dont Cambert , Intendant de la Musique de la Reine Mere , fit les airs.

Ces trois Associez ne furent pas long-tems d'accord , & Perrin ceda son Privilege à Lully , qui étoit Intendant de la Mu-

sique de la Chambre du Roi.

Quinault avoit promis en se mariant, de renoncer à la Poësie ; parce que sa femme avoit temoigné une grande répugnance à épouser un Poëte : cependant , à la priere de Lully, il composa des Opera , & crut avec raison , que s'agissant de travailler pour le divertissement du Roi , il étoit dispensé de tenir sa promesse : il excella dans le genre lyrique , & ses Ouvrages plûrent à tout le monde. Si les airs de Lully les firent valloir, la facilité, qu'avoit cet Auteur , à renfermer d'agreables pensées sous de petits Vers , a été d'un grand secours à la Musique. Après la mort de Moliere , Lully obtint la Salle du

Palais Royal. pour l'Opéra, & les Comédiens, qui y étoient établis, prirent celle que le Marquis de Sourdiac avoit fait bâtir dans la rue Mazarine, où les deux Troupes furent réunies quelques années après, par ordre du Roi.

- Voilà une narration succincte des différentes situations, qu'ont eu les Spectacles en France.

Patris & Tristan avoient commencé à redonner aux Muses l'air enjoué & badin, que le sérieux de Bertaud & de Malherbe leur avoit fait perdre. Voici des Vers de l'un & de l'autre. Les premiers sont de Patris.

*Je songeois cette nuit, que de
maux consummé,*

X. iij.

*Côte à Côte d'un Pauvre on m'a
voit inhumé ,*

*Et que n'en pouvant plus souffrir
le voisinage ,*

*En mort de qualité , je lui tins ce
langage :*

*Retires-toi , Coquin , va pourrir
loin d'ici ;*

*Il ne t'appartient pas de m'ap-
procher ainsi.*

*Coquin, ce me dit-il, d'une arro-
gance extrême ,*

*Va chercher tes coquins ailleurs ,
Coquin toi-même :*

*Ici tous sont égaux , je ne te dois
plus rien ,*

*Je suis sur mon fumier , comme
toi sur le tien. :*

Vers de Tristan.

*Ebloüi de l'éclat de la gran-
deur mondaine ,
Je me flatai toujours d'une espe-
rance vaine ,
Faisant le chien couchant, auprès
d'un grand Seigneur ;
Je me vis toujours pauvre , &
tâchai de paroître ,
Je véquis dans la peine , atten-
dant le bonheur ,
Et mourus sur un coffre en atten-
dant mon Maître.*

Voiture, Sarrafin, Benferade,
Chapelle, & beaucoup d'autres
Beaux Esprits de ce tems-là,
encherirent encore sur Patris &
sur Tristan ; ils firent revivre le

Rondeau , la Balade , & le Madrigal ; ils firent louer dignement la vertu & le merite en stile enjoué , & traiter les matieres les plus ferieufes en badinant : les moindres fujets leur donnoient lieu de produire de jolis Ouvrages , comme on peut voir par les fuivans.

Les Poëtes ont toujours trouvé les expreffions naturelles trop foibles , pour donner une grande idée de la beauté des femmes , & ils ont eu recours à des comparaiſons outrées. Sur la fin de la République Romaine , Quintus Catulus aiant rencontré une jeune Beauté , à la pointe du jour , fit quatre Vers , dans lesquels il la mit au-deſſus de l'Aſtre , qui commençoit à

paroître. Olivier de Magny ,
& long-tems après lui , Mese-
riac, traduisirent ce Quatrain en
François. Balsac , qui en trou-
va la pensée fort noble ; pria
Voiture de traduire un Sonnet,
que Caro, Poëte Italien , avoit
fait à l'imitation de Catulus :
Voiture ne se contenta pas d'être
Traducteur ; il donna un
Sonnet de sa façon , sur la belle
Matineuse , & le hazard lui
fournit bien-tôt le sujet d'un
autre , en lui faisant rencontrer
Mademoiselle Paulet au Jardin
de l'Hôtel de Rambouillet, dans
le tems que le Soleil commen-
çoit à disparoître. A son exem-
ple , beaucoup de Beaux Es-
prits s'exercerent , & sur l'Au-
rore & sur le Couchant. Male-

ville fit trois Sonnets sur la belle
Matineuse, & l'on donna le prix
à celui-ci ;

*Le silence regnoit sur la Terre
& sur l'Onde ,
L'air devenoit serain, & l'Olimpe
vermeil ,
Et l'amoureux Zephyr, affranchi
du sommeil ,
Ressuscitoit les fleurs d'une ha-
leine feconde.*

*L'Aurore déployoit l'or de sa
tresse blonde ,
Et semoit de rubis le chemin du
Soleil ,
Enfin , ce Dieu venoit au plus
grand appareil ,
Qu'il soit jamais venu pour
éclairer le monde.*

de la Poësie Française. 253

*Quand la jeune Philis, au vi-
sage riant,
Sortant de son Palais, plus clair
que l'Orient,
Fit voir une lumière & plus vi-
ve & plus belle,*

*Sacré Flambeau du jour, n'en
soyez pas jaloux !
Vous parûtes alors, aussi peu de-
vant elle,
Que les feux de la nuit avoient
fait devant vous.*

Monmor étoit Avocat &
Professeur en Langue Grecque,
c'est pour cela qu'on l'appelloit
le Grec. Quoi qu'il fût fort ri-
che, il vouloit ajouter au plai-
sir de faire bonne chère, celui
de ne rien dépenser ; il tenoit

un Registre de toutes les bonnes tables de Paris, & cherchoit les moïens de s'y introduire : il étoit d'un naturel satyrique; dès qu'il se trouvoit avec des grands Seigneurs, il se déchaînoit contre tous les Auteurs & contre les Savans ; on pouvoit dire qu'il n'ouvroit jamais la bouche, qu'aux dépens d'autrui.

Ménage, qui n'étoit point épargné, leva le masque, sonna le tocsin contre lui, & par une Epigramme Latine, il excita tous les Orateurs & tous les Poètes à écrire contre ce Parasite : il en fit la Vie en Latin, qu'il adressa à Balfac; mais il ne fit peut-être pas reflexion, qu'en voulant donner un ridicule à un homme accusé de pédanterie, il tom-

boit quelquefois dans ce défaut.
On vit bien-tôt une inondation
d'Epigrammes, de Sonnets, &
de Satyres ſur Monmor; il n'en
perdoit pourtant pas un coup de
dent. Maleville & Dalibray
furent de ceux, qui ſe déchai-
nèrent le plus contre lui: le
dernier fit ce Dialogue d'un
Pénitent avec ſon Confefſeur.

Reverend Pere Confefſeur,
J'ai fait des Vers de médiſance,
Contre qui? contre un Profefſeur,
La perſonne eſt de conſequence:
Contre qui donc? contre Mon-
mor.
Achevez, achevez votre Confi-
teor.

Le même Auteur fit la Me-
lancolie.

ramorphose de Monmor en marmite. Il y a dans cet Ouvrage deux Vers assez singuliers :

*Son colet de pourpoint, s'étend
& forme un cercle ,
Son chapeau de Docteur s'aplatit
en couvercle.*

Les deux seules rimes que nous avons de cette espece , & qui sembloient ne devoir jamais se rencontrer , devinrent là faites l'une pour l'autre.

Le Parnasse a toujours été une région sujette aux cabales, aux séditions , & aux guerres civiles. La Cour, Paris, & les Provinces même se trouverent tout d'un coup partagées pour deux Sonnets. L'un étoit celui de Job , par Benferade ; l'autre celui

Celui d'Uranie , par Voiture :
Tous les Beaux Esprits furent
sur le qui vive ; il ne fut pas
permis de garder la neutralité.
Ceux , qui donnoient le prix à
Benferade , étoient apellez les
Jobelins , & les autres , Uranins.
Cette guerre poétique fit naître
mille agréables Ouvrages, dont
les Recüeils de ce tems-là sont
encore remplis. Le Prince de
Conty étoit à la tête des Jobe-
lins, & la Duchesse de Longue-
ville à celle des Uranins ; ce qui
donna lieu à Mademoiselle de
Scudery de faire ce Quatrain :

*Je vous le dis en verité ,
Le destin de Job est étrange ,
D'être toujours persécuté
Tantôt par un Démon, & tantôt
par un Ange.*

Sarrafin fit des gloses en Vers sur ce Sonnet, ce furent les premières, qu'on ait vûes en France. Ces especes de Paraphrases sur d'autres Vers, ont été imitées des Espagnols.

Furetiere faisoit des Satyres sur differens sujets : dès qu'il en vit quelques-unes des premières de Mr. Despreaux, il en fut surpris, & avoua sincerement qu'elles étoient au-dessus des siennes : J'ai lû vos Satyres, avec un plaisir sensible (dit-il, un jour à ce nouvel Auteur) & je suis charmé de celle, qui commence,

Muse, changeons de stile, & quittons la Satyre;

mais je ne crois pas que vous en fassiez jamais une aussi belle.

Il commença delors à pu-

blier les Ouvrages de Monsieur Despreaux, qui alarmerent d'abord tous les Auteurs : l'esprit étoit alors à la mode, & la Poësie en profitoit : on pouvoit parler d'un Sonnet, d'un Madrigal, & de quelque autre bel Ouvrage, sans deshonnorer une conversation : les gens de qualité s'entretenoient souvent de ces nouvelles Satyres, & prioient Mr. Despreaux d'aller les lire chez eux ; tous les Auteurs qui y étoient nommez, s'effarouchèrent, & cabalèrent pour en empêcher l'impression : Barbin, qui les regardoit comme un moyen assuré de se dédomager des pertes qu'il pouvoit avoir faites sur d'autres Ouvrages, les demanda à l'Auteur ; &

dans le tems, qu'il craignoit de ne pouvoir pas obtenir la permission de les imprimer, on vint tout à propos le charger des Oeuvres de Mathieu Montreuil: il y joignit ces Satyres, & les presenta à Monsieur le Chancelier sous ce titre,

*Recueil des Oeuvres de Montreuil, & des Satyres de * * *.*

Les Examineurs ne s'aperçurent pas de cette ruse, & Barbin, à qui le Public en est redevable, obtint son Privilege.

Quand Montreuil se déterminà à mettre ses Oeuvres au jour, il ne prévint pas sans doute, qu'elles hâteroient l'impression d'une Satyre, où son nom rime si heureusement à Recueil.

Dés que ces Satyres parurent imprimées , on s'en plaignit à Monsieur le Chancelier, qui parut d'abord en colere contre Barbin ; mais après qu'il l'eut écouté , il vit bien que le mal n'étoit pas si grand, qu'on le lui avoit fait.

On vit pourtant une infinité d'Auteurs déchaînez contre Mr. Despreaux : Bourfaut, qui s'étoit mis à la tête des combattans , fit une Comédie pour joier la Satyre du Repas ; il la donna à la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne : mais en trois jours Mr. Despreaux obtint du Parlement une défense de joier cette Piece, & l'Arrêt fut affiché à leur porte.

Chapelain étoit regardé com-

me un des Oracles de l'Hôtel de Rambouillet : Le Duc de Montausier, qui d'ailleurs l'honoroit de son amitié, trouva mauvais qu'on l'eut confondu dans des Satyres, avec tant d'autres Poëtes, & se déclara ouvertement pour lui. Mr. Despreaux l'alla voir à la Cour, & lui trouva un visage ferein. J'ai lû vos ouvrages avec plaisir, lui dit le Duc de Montausier ; personne ne les estime autant que moi : mais je dois vous dire, que vous avez tort d'attaquer tant de gens. Le Maréchal de Crequi passoit dans ce tems-là, il s'arrêta pour être témoin de cette conversation : Quoi ! dit-il au Duc de Montausier, vous blâmez Despreaux de ce qu'il

a critiqué tant de mauvais Poëtes? nous devrions tous l'en remercier ; il nous en défera , ou ils se corrigeront.

Les Esprits commencèrent à se calmer : beaucoup de gens se repentirent d'avoir pris leur sérieux pour des querelles qui pouvoient les amuser si agréablement.

Un celebre Jurisconsulte voulut faire une plaisanterie , qui lui réussit tres-mal : il pria un jour Mr. Despreaux à dîner , avec cinq ou six autres de ses amis ; il leur donna un repas , dans lequel il avoit fait imiter celui que Mr. Despreaux avoit décrit dans ses Satyres : on vit paroître un coq sur le potage ; on servit des poulets étiques ; deux

lapins, qu'on avoit long-tems nourris avec des choux ; tout étoit enfin si bien imité , que personne ne put manger un seul morceau : comme on n'entend pas raillerie , quand on meurt de faim , on commença bien-tôt à murmurer. Le Jurisconsulte , qui avoit prévu ce qui devoit arriver , faisoit garder un pâté de perdrix , qu'il croyoit excellent ; mais pour comble de disgrâce , il étoit gâté : alors tous les conviez traitèrent leur hôte de mauvais plaisant , & lui dirent que de semblables repas sont bons à décrire , mais non pas à donner.

Toutes les critiques , qu'on avoit fait courir sur les Ouvrages de Mr. Despreaux , commencerent

mencerent à disparoître , & le calme regna parmi les beaux Esprits.

La Fontaine étoit alors dans cette grande réputation , qu'il a si bien souûtenüe , & il faisoit déjà beaucoup de mauvais imitateurs : il avoit commencé fort jeune à faire des Vers ; son pere , d'humeur différente de celui de Virgile , l'avoit exhorté à travailler ; il avoit pris soin lui-même d'écrire tous ses Ouvrages & de les publier. Les sollicitations d'un pere avoient si bien fortifié l'inclination de cet Auteur à cultiver les Muses , que pendant le reste de sa vie , il ne fut occupé d'autre chose. S'il est vrai , qu'il se fut proposé Marot pour modèle , il s'éleva

fort au-dessus de lui : cette manière de conter , naïve , simple & naturelle , toujours ornée d'agréables digressions ; ce merveilleux talent à renfermer toutes les plus fines moralitez, sous des contes & des fables , charmerent le Public , & sa Poësie parut d'autant plus belle, qu'elle avoit été jusques-là inconnue à tous les Poëtes François,

Tel , dit Montaigne, s'est fait admirer de tout le monde, qui n'a pas gagné l'estime de sa Servante ; cette pensée désigne tres-bien La Fontaine : l'application continuelle, qu'il avoit à divertir les autres, l'avoient fait tomber dans une si grande indolence pour ses affaires , que dans son domestique, on le re-

gardoit comme un homme sans esprit : dans les meilleures compagnies il étoit toujours distrait & rêveur. Dînant un jour avec Mr. Despreaux , Moliere , & deux ou trois autres de ses amis, il soutenoit contre Moliere, que les *à parte* du Theatre , sont contre le bon sens : Est-il possible , disoit-il , qu'on entende des Loges les plus éloignées, ce que dit un Acteur , & que celui qui est à ses côtes ne l'entende pas ? Après avoir soutenu son opinion , il se plongea dans sa rêverie ordinaire : il faut avoüer , dit tout haut Mr. Despreaux, que La Fontaine est un grand coquin ; & dit long-tem du mal de lui sans qu'il s'en aperçut : tout le monde éclata de

rire ; on lui dit enfin , qu'il devoit moins condamner les *à parte* , que les autres , puisqu'il étoit le seul de la Compagnie, qui n'avoit rien entendu de tout ce qu'on venoit de dire si près de lui,

Pelisson étoit aussi fort estimé par les agréables pensées dont ses Ouvrages étoient remplis , & par l'harmonie, qu'il savoit donner au mélange des grands & des petits Vers.

Nous avons vû que dans le douzième siècle, les Vaudevilles étoient en usage en France ; que Thibaud, Comte de Champagne, s'acquit le titre de grand Chanfonnier ; cependant depuis ce tems-là jusques au regne de François Premier , nos Poëtes

de la Poësie Françoisé. 269
ont entierement negligé cette
Poësie : Marot commença à la
faire revivre. Voici ce qu'il fit
sur un dépit :

*Puisque de vous je n'ai autre
visage ,
Je va me rendre Hermite en un
desert ,
Pour prier Dieu, si un autre vous
sert ,
Qu'autant que moi en vôtre
honneur soit sage.*

*Adieu cet air & ce gentil cor-
sage ,
Adieu ce teint, adieu ces friands
yeux ;
Je n'ai pas eu de vous grand
avantage ,
Un moins aimant aura peut-être
mieux.*

Desportes & Bertaud s'appliquèrent à exprimer noblement dans leurs Chansons , les pensées que la tendresse inspire , comme on a pû remarquer dans les deux couplets de leur façon , que j'ai déjà citez.

De Lingendes , à qui beaucoup de gens attribuent la gloire d'avoir le premier donné des Stances, imita ces deux Auteurs, & fit la Chanson suivante , qui fut long-tems chantée dans tout le Royaume:

*Si c'est un crime que d'aimer ;
On n'en doit justement blâmer
Que les beautez qui sont en elle;
La faute en est aux Dieux ,
Qui la firent si belle ,
Et non pas à mes yeux.*

Theophile fut des premiers,
qui celebrerent dans leurs Chan-
sons, le bon vin, les rouges
bords, les verres & les bouteil-
les : après lui, Motin fit les deux
Couplets suivans, qui furent
d'abord les délices des Beu-
veurs :

*Que j'aime en tout tems la ta-
verne !*

*Que librement je m'y gouverne !
Elle n'a rien d'égal à soi,
J'y vois tout ce que je demande,
Et les torchons y sont pour moi
De fine toile de Hollande.*

*Durant que le chaud nous ou-
trage,
On ne trouve point de boccage
Agréable & frais comme elle est ;*

*Et quand la froidure m'y mène ,
Un malheureux fagot m'y plaît,
Plus que tout le bois de Vincen-
ne.*

On fit bien-tôt après de ces
Chançons opposées à l'amour,
qu'on appella anterotiques, com-
me est celle de Mesnard;

*Dés que la nuit reprend son
cours ,
Je me glisse dans la taverne ,
Et n'en sors jamais que le jour
Ne fasse pâlir ma lanterne ;
C'est le seul parti que j'ai pris,
Pour me vanger de mon Iris.*

Du tems de Voiture & de Sar-
rasin , on commença à se servir
des refrains , comme les *lantar-*

de la Poësie Françoisé. 273.
lus, les *landerirettes*, & l'on en
inventâ bien-tôt après d'autres
composez de mots, qui se lioient
au sens de la Chançon, & lui
donnoient un grand agrément.

Charleval s'étoit acquis
beaucoup de réputation par
ses Ouvrages, & surtout par
ces Vers :

*Bien souvent l'amitié s'en-
flâme ,
Et je sens qu'il est mal-aisé ,
Que l'ami d'une belle Dame
Ne soit un Amant déguisé.*

Il fit ce Couplet ;

*Que Cesar autrefois ait subja-
gué la France ,
Par sa sage conduite & sa rare
vaillance ,*

*Je le crois bien :
Mais qu'il eut entrepris d'en faire la conquête ,
S'il eut trouvé Louis en tête ,
Je n'en crois rien.*

Ce refrain servit à beaucoup d'autres agréables Chançons , telle qu'est la suivante :

*Qu'un Madrigal & qu'une
Chançonnette ,
Gagnent le cœur d'une Coquette,
Je le crois bien :
Mais que cent pistoles en prose
Ne fassent pas la même chose ,
Je n'en crois rien.*

On commença dans ce tems-là à voir des Chançons en Rondeau, comme celle-ci :

*Quand on aime, hélas, qu'on
eſt ſot !*

*Quand on eſt ſot, que l'on en-
nuie !*

*Quel chagrin faut-il qu'on eſ-
ſuie,*

Près d'un Amant qui ne dir mot ?

*Quelle heure eſt-il ? Voici de la
pluie.*

*Quand on aime, hélas, qu'on eſt
ſot !*

*Quand on eſt ſot, que l'on en-
nuie.*

Quand à ces agréables Chan-
ſons, qui embrasſent toutes for-
tes de ſujets, qui ſous un ſtile
ſimple, naturel & enjoué, ren-
ferment une penſée ingénieufe,
& qui enfin ne ſont que des

Epigrammes mises en chant,
comme la suivante : elles n'ont
été connues en France qu'au
commencement de ce Regne;

*Tu médis sans cesse de moi ;
Je dis par tout du bien de toi ;
Quel malheur est le nôtre !
L'on ne nous croit , ni l'un ni
l'autre.*

Chauvigny de Blot avoit tant
de feu , que dans le Collège on
l'appelloit *Blot l'esprit* : quand
il vint à Paris, l'Abbé de la Ri-
viere le presenta à Gaston de
France ; il s'attacha à ce Prince,
& ensuite il celebra dans ses
Chançons , tous les événemens
considerables : mais il s'aban-
donnoit trop à la vivacité de son

imagination : s'il eût sçu donner un frein à sa Muse , il auroit mieux mérité le titre de grand Chanfonnier , que Thibaud , Comte de Champagne. Margny, Hotman , & tous les autres gens d'esprit, qui ont cultivé cette espece de Poësie , l'ont regardé comme leur modèle. Du tems qu'il étoit dans sa grande réputation , un homme de qualité se picquoit de faire beaucoup de Chanfons ; mais elles étoient toutes sans sel : on lui chanta un jour :

*Veux-tu que ta veine féconde,
Charme le peuple & le beau
monde ,
Du fameux Blot suit les leçons ,
De sa poudre prens une dragme.*

*Et verse sur tant de Chansons
Un peu de sel de l'Epigramme.*

Nos Poëtes Lyriques ont appris
enfin à exprimer les maximes
d'amour, & à faire parler le
cœur, sans donner dans les hy-
perboles & les metaphores des
Italiens. Il est aisé d'en juger par
ces Chansons :

*Quand le respect me fait ca-
cher ma flâme ,
Aux témoins importuns de nos
doux entretiens ,
Ses yeux s'instruisent dans les
miens ,
De tous les secrets de mon ame ,
Et me font connoître les siens.*

*

Timarete s'en est allée ,

de la Poësie Françoisë. 279

L'ingrate méprisant mes soupirs
& mes pleurs,

Laisse mon ame désolée,

A la merci de mes douleurs;

Je n'esperois jamais, qu'un jour
elle eut envie

De finir de mes maux l'impitoya-
ble cours;

Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.



Un Berger plus beau que le
jour,

Me disoit dans un bois, au lever
de l'Aurore :

Iris, si tu voulois, que j'y revinsse
encore,

Tu me verrois mourir d'amour :

Ah ! m'en dût-il coûter ma vie
avec la sienne,

N'importe, Amour, faites qu'il
y revienne.



O toi , dont la beauté char-
mante ,
Surpasse tout ce qu'on nous chante
De la beauté des Immortels ;
Si tu veux qu'on t'élève un Tem-
ple ,
Et qu'on te dresse des Autels,
Deviens sensible à leur exemple.

Nos Poètes ne se sont pas con-
tentés d'introduire des Bergers
& des Bergeres dans leurs Chan-
sons de tendresse ; ils y ont fait
parler jusques aux Oiseaux,
comme en ce Dialogue :

Que fais-tu dans ce bois, plain-
tive Tourterelle ?
Je plains ma compagne fidelle.
Ne crains-tu pas, que l'Oiseleur
Ne

de la Poësie Française. 281

Ne te fasse niourir comme elle ?

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Les Languedociens ont excellé en cette Poësie ; ils se sont fait un langage si doux & si tendre , qu'il semble que l'Amour le leur ait dicté. Je rapporte ici deux de leurs Chansons, au hazard que beaucoup de gens ne les entendent pas : dans la premiere , c'est une Bergere qui se plaint , que l'ardeur de son Berger se rallentit ;

Jou cresié qu'aquel Diou d'A-
mour ,

*Quand ero tan * meinage ,*

Cresquesse davantage ;

Mai aro conneisse à mon tour ,

Que dins un cor volage ,

** petit.*

A a

*Comme es acquel de mon Pastour,
L'Amour ven picho cade jour.*

Celle-ci est d'un Amant , qui
voit partir sa Maîtresse :

*Vous en anas , ah , que sôûz
malhuroux !
Voustre départ me coustara la
vido ;
Cruelle ! au men souvenez-vous,
Que jou sion mour lou jour que
sias partido.*

La finesse de la Poësie Ba-
chique , n'a été bien connuë en
France , que depuis que la plu-
part des hommes ont renoncé
à la galanterie , pour donner
dans la débauche du vin, & ç'a
été en opposant tantôt l'amour

de la Poësie Françoisë. 183
au vin, & tantôt le vin à l'a-
mour, que nos Poëtes ont réussi
dans leurs Chançons, comme en
celle-ci :

*Croyez-vous n'être aimable,
Que le verre à la main ?
Boirez-vous jusqu'à demain ?
Ne voulez-vous briller qu'à table ?
N'entendez-vous pas les Amours,
Vous dire en leur doux langage ?
Ne serons-nous d'aucun usage ,
Iris boira-t-elle toujours ?*

Les habiles Chanfonniers ne
composoient ordinairement, que
sur des airs aisez à chanter : ils
en favoient de longs & de courts
dont ils se servoient à propos
pour bien renfermer leurs pen-
sées, sans être obligez de les

A a ij

restraindre , ou de donner dans le verbiage. La plupart se servoient de celui *de la Fronde, du Triolet, de l'Echelle du Temple, des Ennuyeux & de Joconde*; souvent même ils ont fait d'agréables Chançons en Quatrain , comme celle-ci de Liniere :

*Lorsque le Dieu Mars en per-
sonne ,
Se presente dans les combats ,
Si CONDE' ne s'y trouve pas ,
La Fête n'est pas bonne.*

Les Italiens épuisent leur feu en Pasquinades , & la plupart des François font briller le leur dans des Chançons ; toujours prêts à célébrer tout ce qui arri-

ve , ils devancent souvent les Gazetiers, & par un Vaudeville ils publient les événemens les plus considérables , dont ils relevent ou taisent les bons ou les mauvais endroits , selon leur caprice. Un Prince d'Italie est si fort prévenu, que nos Poëtes font des chansons sur tout ce qui arrive, que quand on lui apprend quelque nouvelle, qui regarde la France , il demande d'abord ;
& la Canzone.

On accorderoit volontiers un rang tres-considérable entre nos Poëtes , aux Faiseurs de Chansons , si on pouvoit les regarder autrement , que comme des libertins, qui n'ont jamais daigné s'affujettir , ni à la justesse , ni à l'arrangement des rimes, & qui

même le plus souvent ne gardent aucune bien-séance.

Jusqu'au Regne de François I. on n'avoit rien vû en Langue Françoisse du Poëme Epique, que des traductions de l'Ilyade & de l'Eneïde, par Octavien de Saint Gelais; nos Poëtes qui dans la suite ont osé les tenter, n'ont rien ajouté aux regles des Anciens, mais ils ont rendu leur stile moins figuré, & ils ont moins cherché qu'eux à cacher la vérité sous des allegories.

Ces regles sont d'un si grand détail, que je renvoye ceux qui voudront s'en instruire, au savant & judicieux traité, qu'en a fait le Pere le Bossu, & je tâcherai seulement d'en donner une foible idée.

On donna le nom d'*Epique* à ce Poëme , du nom *Epos* , qui signifie Vers héroïque , tels qu'étoient ceux , dont il étoit composé. Il n'a été inventé que pour former les mœurs par des instructions & des moralitez , envelopées dans les allegories , qu'on fait entrer dans la narration d'une grande aventure.

Son sujet peut être inventé , ou tiré de l'Histoire ; mais il doit toujours être héroïque & rempli de ces fictions ingénieuses , que par excellence, les Grecs appelloient *fables*, c'est-à-dire, *paroles*.

On la restraint à l'unité d'action , comme le Poëme Dramatique , parce qu'on a jugé que les moralitez & les instructions

qu'il renferme , s'imprimeroient mieux dans la memoire en s'y presentant sous l'idée d'une seule chose ; mais parce qu'il traite des mœurs , des inclinations , des sieges & des guerres , il a eu besoin d'un long espace de tems , & il lui a été permis d'embrasser autant d'évenemens qu'il en peut arriver dans une année.

L'action, qui y est traitée, doit être continuée , & menée à sa fin sans aucune interruption , & par consequent les descriptions des Camps , des Villes , & des autres choses , qui pourroient l'arrêter , ne sauroient être trop courtes.

Il faut que le merveilleux y regne par tout , pour tenir l'esprit

prit des Lecteurs dans une élévation continuelle; c'est pour cela qu'on y fait agir & parler les Dieux ; mais il faut aussi que le vrai-semblable y soit toujours observé , pour faire aisément concevoir , comment ce qu'on raconte a pû être fait.

Les comparaisons, dont on s'y sert, doivent être plus connues & plus aisées à comprendre, que les choses qu'on veut-faire connoître.

Les sentences & les belles moralitez , y sont d'un grand agrément ; mais il faut qu'elles soient renfermées en moins de paroles , qu'elles ne sont dans une déclamation.

Les Episodes y doivent être menagez comme dans le Poë-

me Dramatique, avec cette différence, que pour rendre les premiers proportionnez à leurs sujets, on peut leur donner plus d'étendue, qu'aux autres.

Le nœud, & le dénouement, ne sauroient être que défectueux, s'ils ne naissent naturellement de l'action qu'on traite.

Enfin, ce Poëme doit tenir un milieu entre la Tragédie & l'Histoire. Les Poëtes Tragiques ne pouvant exprimer par des récits, tout ce que les passions de leurs Héros ont de véhément & d'impétueux, ont eu recours à des Acteurs, qui par une représentation animée, font impression aux yeux & aux oreilles des Spectateurs. Les Historiens n'emploient qu'un stile simple pour

deſcrire les plus grands évenemens : & les Poëtes Epiques , qui n'ont pas le même ſecours que les tragiques, doivent quelquefois faire parler leurs Heros, tranſportez de colere & de rage , ou de quelque autre paſſion , & leur ſtile doit toujours être viſ & animé , & ſe ſentir de cette fureur poëtique , qui les éleve au-deſſus des Hiſtoriciens.

Ronſard , animé de reconnoiſſance de tant de bienfaits, qu'il avoit reçu de Charles IX. entreprit *la Franciade*, qu'il laiſſa imparfaite ; il crut que les mots Grecs & Latins, dont elle eſt remplie , en feroient le ſublime & le merveilleux. Sainte Marthe, & ſes autres partiſans,

le placèrent d'abord sur le Parnasse, à côté d'Homère ; vis à vis de Virgile : cependant les critiques conviennent que son stile est dur & sec ; que les Vers de dix pieds, dont il se servit, n'ont pas la gravité que demande un Poëme héroïque, & qu'enfin c'est le plus foible de ses Ouvrages.

Quoique du Bartas fut toujours engagé au service, ou employé par le Roi de Navarre à de différentes négociations, il ne laissoit pas de cultiver les Muses : son Poëme *de la Semaine*, ou *de la Création*, fut tant estimé, qu'en moins de six ans on en fit trente éditions ; soit que Ronfard en fut véritablement charmé, soit qu'il vou-

lut faire paroître une fausse modestie , par un jeu de mots , il fit présent d'une plume d'or à cet Auteur , & lui dit , qu'il avoit plus fait en une semaine , que lui (tout Ronsard qu'il étoit) en toute la vie. Il y a d'assez beaux Vers dans cet Ouvrage : ceux-ci sont dans son quatrième jout , & semblent avoir été faits pour ces derniers tems :

Il se trouve entre nous des esprits frenetiques ,

Qui se perdent toujours par des sentiers obliques ,

Et de monstres forgeurs , ne peuvent point ramer ,

Sur les paisibles flots d'une commune mer.

Tels sont, comme je crois, ces
Ecrivains qui pensent,
Que ce ne sont les Cieux, ou les
Astres qui dansent.

A l'entour de la Terre; ains que
la Terre fait,
Chaque jour naturel; un tour
vraiment parfait.

Que nous semblons ceux-là, qui
pour courir fortune,
Tentent le dos flottant de l'azu-
ré Neptune,

Et nouveaux, cuident voir, quand
ils quittent le Port,
La Nef demeurer ferme, & re-
culer le bord.

Ceux, qui dans la suite exa-
minerent ce Poëme, dirent
qu'on n'y trouve ni regles, ni
invention; qu'il est rempli de

Figures outrées, qui se sentent du Pais * qui a donné la naissance à l'Auteur, & que ce n'est tout au plus qu'une simple narration.

Je ne parlerai point ici du *Charles Martel* ; du *Jonas* ; du *Childebran*, du *Lys*, & de beaucoup d'autres Poèmes, qui n'ont pû soutenir le grand jour, & qui se sont presque évanouis en naissant.

Au sentiment de Chapelain, le *Moyse Sauvé* a de fort beaux endroits : c'est, disoit-il, une peinture parlante. Ceux, qui étoient d'un sentiment contraire, blâmoient Saint Amant de s'être amusé à peindre des minuties, qui énervent son sujet,

* La Gascogne.

& soutenoient que cet Ouvrage ne devoit pas être mis au nombre des Poèmes Epiques, puisqu'il n'avoit été donné, que sous le nom d'*Idille*.

Brebeuf, Gentilhomme de Roüen, s'étoit engagé fort jeune à travailler à *la Pharsale*, & quand il la mit au jour, il n'étoit point connu dans la République des Lettres : cet Ouvrage, qui n'avoit point été annoncé, surprit agréablement le Public : les jugemens qu'on en fit dans la suite, furent tous différens les uns des autres ; les partisans de Brebeuf l'élevoient au dessus de Lucain, & disoient que ses narrations sont très-vives ; qu'il peint toutes choses avec un artifice merveilleux ;

que dans les endroits , où il s'abandonne le plus au feu de son imagination , il ne s'éloigne jamais du bon sens ; que son stile est toujours noble & pompeux ; que s'il ne suit pas toujours son original , c'est qu'il s'est plus attaché à l'imiter, qu'à le traduire, & enfin que jamais Auteur n'avoit, comme lui, donné un chef-d'œuvre, pour un coup d'essai.

•Ceux, qui en jugeoient autrement, disoient, qu'il s'éloigne souvent du naturel ; que ses expressions sont trop hardies ; qu'il se donne des libertez , qui ne sont pas pardonnables à des Traducteurs ; qu'il a fait un tres-mauvais choix , puisque la *Pharfale* n'a jamais été regardée

dans l'antiquité, que comme un Ouvrage médiocre; que l'action de César, qui combat contre sa Patrie, n'est pas louable, & ne fauroit par conséquent être le sujet d'un bon Poëme Epique; que ce qui paroît grand, élevé & pompeux dans cet Ouvrage, n'est souvent qu'un faux brillant, qui éblouit d'abord ceux, qui le lûrent sans reflexion.

Dés que Scudery eut appris que la Reine de Suede venoit en France, il composa l'*Alarie*, comptant que cette Princeesse seroit agréablement surprise d'entendre chanter les exploits d'un Conquerant, que le Nord avoit produit; la précipitation avec laquelle il écrivit ce Poëme, ne lui permit pas de travail-

ier ses Vers, autant qu'il auroit
pû faire. Il y en a pourtant d'af-
sez beaux, comme ceux-ci :

*Est-il rien de plus doux , pour
un cœur plein de gloire ,
Que la paisible nuit, qui suit une
victoire ?*

Les critiques dirent, qu'il fait
souvent de grands discours pour
ne dire que des bagatelles, &
qu'il veut épuiser tous les sujets
qui se présentent : mais s'il ne
reçut pas du Public tous les ap-
plaudissemens, qu'il en avoit at-
tendu, il eut lieu de s'en con-
soler, par les éloges, & par un
présent très-considérable, qu'il
reçut de la Reine de Suede.

Chapelain s'étoit acquis une
si grande réputation de bel Es-
prit, sous le ministère du Car-

dinal de Richelieu, que ses amis n'hésitoient pas de dire, qu'il pouvoit seul consoler le Public de la perte des Malherbes & des Racans: il étoit dans cette réputation, lors qu'on publia, qu'il travailloit à *la Pucelle*; ses amis la promirent d'abord comme une merveille.

Le Duc de Longueville, qui descendoit du fameux Comte de Dunois, dont les belles actions sont racontées dans ce Poëme, donnoit une pension à Chapelain: le Public fut vingt ans dans l'attente de ce chef-d'œuvre, & quand il parut, les gens d'esprit étoient déjà dégoutés des loüanges anticipées, qu'on lui donnoit.

Chapelain eut un fort bien

différent de celui de Brebeuf ;
celui-ci , sans avoir jamais rien
promis , donna un Ouvrage ,
qui fut d'abord généralement
applaudi : l'autre , après vingt
années de promesses , en donna
un , qui consterna tous ceux qui
l'avoient tant promis. Il y eut
un déchaînement si général
contre ce Poëme , que pendant
un fort long-tems , on voïoit
tous les jours naître de nouvel-
les critiques : ces Vers couru-
rent tout le Royaume ;

*Nous attendons de Chapelain,
Ce rare & fameux Ecrivain ,
Cette digne & docte Pucelle ;
La Cabale en dit force bien ,
Depuis vingt ans on parle d'elle ,
En trois jours, on n'en dira rien,*

Trois ou quatre Beaux Esprits , qui pouvoient décider d'un Ouvrage, ne furent pas favorables à cet Auteur : ils ne passerent pas la plume sur tous les Vers de *la Pucelle*, comme avoit fait Malherbe sur ceux de *la Fransiade* ; mais ils marquèrent d'une manière plus fine, à quel point ils la méprisoient. Quand quelqu'un d'eux avoit dit, ou écrit quelque chose, qui n'étoit pas au goût des autres, on le condamnoit à lire quelques Vers de ce Poëme. Ménage battit en retraite à la faveur des regles du Poëme Epique, & ensuite il soutint, ou fit semblant de soutenir ce revers en Philosophe.

A l'exemple de Ronfard, qui

avoit fait *la Franciade*, pour loüer Charles IX. Desmarets commença *Clovis, ou la France Chrétienne*, pour avoir occasion d'exalter les vertus du Cardinal de Richelieu, qui le combloit de biens : à peine eut-il fait deux livres, que ce Ministre même le pria de recommencer à faire des piéces de Theatre ; mais ayant enfin donné un nouvel objet à sa Muse, & consacré ses veilles à des Ouvrages de piété, il reprit *Clovis*, & s'il faut l'en croire, Dieu l'assista sensiblement à en achever les neuf Livres qui restoit à faire, & à repolir les deux qu'il avoit déjà donnez. Ce Poëme, qui long-tems après sa premiere édition, parut sous une forme pres-

que nouvelle, donna lieu à beaucoup de dissertations, qui ne lui sont pas fort favorables, & pour son malheur, les gens d'esprit n'oublieront pas une Epigramme de Monsieur Despreaux, qui en donnera toujours une idée defavantageuse.

Cet Auteur avoit entrepris de bannir Apollon & les Muses, de la Poësie, & de montrer que les sujets chrétiens sont seuls propres pour des Poëmes héroïques ; il en composa deux ou trois pour prouver son opinion par des exemples, & il prétendit que *la Madeleine, ou le triomphe de la Grace*, est un veritable modele du Poëme Epique ; mais personne ne l'a pourtant encore imité.

Le

Le Pere le Moine, qui a donné plusieurs Ouvrages de Poësie au Public, composa le *Saint Louis*, ou la *Sainte Couronne reconquise*. Costart fut des premiers, qui examinerent ce Poëme avec beaucoup d'application; il assura qu'il l'avoit lû jusques à trois fois, avec un grand plaisir; que les Episodés y sont bien menagez; que l'ordre en est tres-judicieux, les expressions nobles, & qu'enfin cet Auteur s'est acquis une gloire immortelle, pour avoir sçû faire un Ouvrage régulier, de l'Histoire d'un Prince, dont les malheurs & les revers sont peu propres pour le sujet d'un Poëme Epique: les critiques n'en ont pas jugé aussi avanta-

geusement que Costart ; mais ils conviennent tous que le Pere le Moine est toujours agréablement élevé dans cet Ouvrage.

Antoine Godeau , Evêque de Grace, étoit persuadé que le desir de chanter les merveilles du Créateur , pourroit inspirer le feu de la Poësie ; il se proposa pour modèle plusieurs grands Prelats de l'Eglise Grecque & de la Romaine , & fit cette quantité d'Ouvrages de pieté , parmi lesquels on distingue le Poëme de *Saint Paul*. Chapelain a voulu prouver , qu'il merite un rang parmi les Epiques , par sa majesté, sa noblesse , & sa pureté. L'Auteur en a parlé plus modestement : il avoit qu'il n'y a rien de ce

merveilleux, qui élève l'esprit; qu'il n'y a point mêlé de ces ornemens, que fournit la fable; qu'il n'a pas même employé toutes les agreables inventions, qu'un sujet chrétien peut recevoir, & qu'enfin il ne s'est pas proposé de faire un Poëme dans les regles.

Hesichius ne se contenta pas de demander, si Godeau étoit Poëte, il voulut lui-même résoudre la question; il trancha court, & dit, que cet Auteur n'avoit reçu aucun talent de la nature; qu'il est toujours bas, sec & rampant, & qu'enfin il ne merite pas seulement une place au plus bas degré du Parnasse: mais le Public ne s'en est pas tenu à ces décisions, & ne

laisse pas de donner à ce Prelat les loüanges qu'il merite.

Sarrafin n'avoit donné sa défaite des bouts-rimez, que comme un jeu d'esprit, & comme une imitation badine du Poëme Epique.

Comme tous les gens de bon goût étoient prévenus en sa faveur, il y en eut qui dirent, que cette revûë, ce denombrement des troupes, ces descriptions des deux armées, & de la bataille; la déroute de Dulot; la peine imposée aux vaincus, & ces allusions ingénieuses, pouvoient entrer dans le Poëme le plus sérieux.

Nous avons déjà parlé de la traduction de Virgile en Vers burlesques; elle parut sous une

constellation si heureuse , que quand elle auroit été moins bonne , son titre seul lui auroit attiré les applaudissemens du Public : tous les connoisseurs dirent , que Scarron donnoit à l'Eneïde le même rang parmi les burlesques , que lui avoit donné Virgile parmi les héroïques. On estime encore cet Ouvrage , comme le seul qui s'est soutenu après la chute du langage , dont il est composé.

Segrais , si connu par ses Eglogues , & par quantité d'autres beaux Ouvrages , a traduit l'Eneïde : cette Traduction est fort estimée ; elle a pourtant fait dire à quelques beaux Esprits , que Homere & Virgile sont moins faits pour être traduits , que pour être imitez.

Perrault a fait le *Saint Paulin*, qui a donné lieu à de longues dissertations.

Arnaud d'Andilly a fait connoître son talent pour les Vers, dans son Poëme sur *la Vie de Jesus-Christ*.

Le Chantre d'un celebre Chapitre se trouvoit fort offensé de voir un Lutrin élevé auprès de sa place ; dans sa colere il pria un jour Mr. Despreaux d'en parler à Mr. le Premier President, comme de l'affaire du monde la plus sérieuse,

Mr. Despreaux s'acquitta de sa commission : Voilà un beau sujet pour un Poëme Epique, lui dit ce Magistrat, & vous devriez y travailler : il ne faut jamais dépeindre un fou, continua.

Mr. Despreaux ; si je fais quelque Ouvrage là-dessus , je vous le presenterai , & vous serez complice de ma folie. Dès ce jour-là même , il commença le premier Chant du *Lutrin* : il ne se proposa d'abord que de faire tres-peu de Vers ; quand il en eut fait une vingtaine , il les montra à quelques-uns de ses amis , qui les trouverent fort beaux , & le sollicitèrent à continuer. En pensant sérieusement à cet Ouvrage , il sentit qu'à l'exemple d'Homere , il pouvoit faire de beaux Vers sur les plus petits sujets , comme ceux de la pierre à feu :

*Quand Boissrude, qui voit que
le peril approche,*

*Les arrête , & tirant un fusil de
sa poche ,
Des veines d'un caillou , qu'il
frappe , en un instant
Il fait jaillir un feu , qui petille
en sortant ,
Et bien-tôt au brasier d'une mé-
che enflammée ,
Montre , à l'aide du souffre , une
mèche allumée :
Cet astre tremblottant , dont le
jour les conduit ,
Est pour eux un Soleil , au milieu
de la nuit.*

Mr. Despreaux resolut de
renfermer tout son sujet dans
l'enceinte du Palais ; c'étoit la
demeure de tous les Heros, dont
il vouloit faire mention. La
Discorde, qui va des Cordeliers
aux

aux Minimes , ne pouvoit pas trouver un lieu dans son passage , où elle fut plus en droit d'exercer sa puissance. La Boutique de Barbin s'y trouvoit tout à propos, pour servir d'arsenal aux combattans. Cette aventure , qui d'abord paroissoit si simple , a pourtant fourni assez d'agréables épisodes : la description du Hibou, & de beaucoup d'autres choses , dont cet Ouvrage est rempli , pourroit entrer dans un Poëme veritablement héroïque : dès que les quatre premiers Chants furent achevez , l'Auteur les lût au Roi , qui lui ordonna de les faire imprimer , & les deux derniers n'ont été faits , que long-tems après.

Depuis que la Poësie a été connue en France, il y a eu des femmes qui l'ont cultivée; mais les Muses n'ont été bien favorables, qu'à celles de ce dernier siècle. Mademoiselle de Chastillon, fille du Maréchal de ce nom, avoit l'esprit vif, & beaucoup de talent pour les Vers; elle fut mariée fort jeune au Comte d'Adinchron, Ecoffois, qui ne vécut pas long-tems. Elle épousa en secondes nœces le Comte de la Suze, de la Maison des Comtes de Champagne, & c'est sous ce nom qu'elle se rendit célèbre. Aucun de nos Poëtes n'a autant cultivé qu'elle, la Poësie tendre: dans ses Elegies, qui sont au-dessus de ses autres Ouvrages, elle faisoit toujours

de la Poësie François. 325
combattre la raison & le pen-
chant, & jamais la raison n'é-
roit victorieuse. Voici quelques-
uns de ces Vers :

*Foible & fiere Raison , qui par
de vains combats ,
Choque les passions, & ne les dé-
truis pas ,
Ne me tourmente plus, ses forces
sont bornées ,
Et l'on ne change pas l'ordre des
destinées , &c.*

*Qu'un mal, qu'on trouve doux,
met de trouble dans l'ame,
Et que d'un feu qui plaît , aisé-
ment on s'enflâme , &c.*

La grande application, qu'a-
voit cette Dame à la Poësie .

lui faisoit regarder avec indifférence ses affaires les plus sérieuses ; deux de ses amis la pressoient un jour , sur le midi , d'aller solliciter ses Juges , pour un procès de conséquence : Je prendrois mal mon tems , dit-elle , je les trouverois ; j'irai ce soir me faire écrire chez eux. Elle fut éveillée un matin , par un grand bruit , qu'on faisoit dans son antichambre ; un Laquais lui dit , que c'étoit des Huissiers , qui faisoient sa tapisserie ; priez-les de ma part , répondit-elle , d'attendre encore deux heures , & se rendormit paisiblement : dès qu'elle fut levée , elle remercia les Huissiers de leur honnêteté : Je sors , leur dit-elle , faites chez

moi ce que vous jugerez à propos. Son mari étoit fort jaloux; sa jalousie causa bien-tôt le divorce entr'eux : ils étoient tous deux Calvinistes ; mais elle fit abjuration. La Comtesse de la Suze , dit la Reine de Suede , ne s'est faite Catholique, que pour ne plus voir son époux, ni en ce monde , ni en l'autre.

Mademoiselle de Scudery avoit un rare talent pour la Prose & pour les Vers : cette quantité d'agréables Ouvrages de Poësie , qu'elle a fait sur différentes matières, lui ont mérité le nom de Sapho , qu'on lui a donné pendant sa vie; mais on pouvoit encore trouver en elle , de plus beaux sujets de louanges : le plaisir qu'elle se faisoit de for-

mer ses amis au bon goût, & la
moderation, avec laquelle on
l'entendoit parler des Ouvrages
des autres, l'ont élevée au-des-
sus de son sexe, & de la plupart
des Poètes : elle pensoit noble-
ment, lors qu'il s'agissoit de
louer la valeur & le mérite : elle
fit ces Vers pour célébrer les
glorieuses conquêtes du Roi,
qui malgré les rigueurs de l'hi-
ver, prit toute la Franche-
Comté en un mois :

*Les Heros de l'antiquité
N'étoient, que des Heros d'Eté,
Qui cherchoient le Printemps,
comme les Hirondelles ;
La Victoire, en Hyver, pour eux
n'avoir point d'ailes :
Mais malgré les frimats, les neiges,
les glaçons,*

de la Poësie Française. 319
Louis est un Héros de toutes les
Saisons.

Elle fit aussi ce Quatrain sur
un pot d'œillet, que le Prince
de Condé avoit pris soin d'ar-
roser :

En voyant ces œillets, qu'un
Illustre guerrier
Arrosa de la main, qui gaignoit
des batailles ;
Souviens-toi, qu'Apollon bâtiſ-
soit des murailles, &
Et ne s'étonne pas, que Mars soit
Jardinier.

La naissance de Mademoi-
selle des Houillieres, peut être
marquée par une époque mé-
morable ; elle nâquit quelque

tems après l'institution de l'Académie : elle étoit fille de Mr. du Ligier-de la Garde , Gentilhomme de Marie de Medicis , & Chevalier de l'Ordre de Saint Michel ; elle épousa Mr. de la Font de Boisguerin des Houillieres , Lieutenant de Roi de la Citadelle de Dourlans. Elle avoit un esprit universel , qui la rendoit capable de traiter toutes sortes de sujets , & dans les plus petits , comme les plus grands , ses Vers sont toujours tres-nobles & tres-châties , & l'on peut dire qu'elle a excellé dans les loüanges, qu'elle a données au Roi :

*Et quelque loin, qu'on porte les
loüanges ,
Il n'en est point , qui vous puisse
flater.*



*A vous chanter, nos voix sont
toujours prêtes ;
Mais quand nos Vers , à la poste-
rité ,
Pourroient vous peindre aussi
grand que vous êtes ;
Quand de vos Loix ils diroient
l'équité ,
De votre bras les rapides con-
quêtes ,
De votre esprit la noble acti-
vité ,
De votre abord le charme inévi-
table ,
Quelle en seroit pour vous l'uti-
lité ?
Lorsque le vrai paroît peu vrai-
semblable ,
Il n'a sur vous, que peu d'au-
torité.*



Ces Conquerans qu'eurent Ro-
me & la Grece ,
Ces demi-Dieux , sur cent Lyres
chantez ;
Ont eu le sort que trop de gloire
laisse ;
On les a crû servilement flatez :
Tant de vertus, qu'en eux l'His-
toire assemble ,
Est, disoit-on , le prix de leurs
bienfaits ;
Et se vous seul, sous qui l'Univers
tremble ,
N'eussiez plus fait, qu'ils n'ont
fait tous ensemble ,
On douteroit encore de leurs hauts
faits.

Elle n'avoit fait imprimer
qu'une partie de ses Ouvrages ;

mais après sa mort, Mademoiselle des Houillieres sa fille, en a donné le reste, en quoi le Public lui est tres-redevable.

Mademoiselle de la Vigne, fille d'un Medecin du Roi, avoit si bien sçu profiter des avis de Mademoiselle de Scudery, qu'elle se rendit tres-habile. On dit que la grande application, qu'elle avoit à l'étude des belles Lettres, abregea ses jours. Le plus considerable de ses Ouvrages, est une Ode, où elle fait parler Monseigneur au Roi, il y a ces Beaux Vers :

*Mais à sa valeur extrême,
Le Rhin semble s'opposer ;
Le Rhin, où Cesar lui-même,
N'osa jamais s'exposer !*

*Le Roi parle. A sa parole,
Plus vîte qu'un trait ne volé,
On voit nager nos Guerriers,
Et leur ardeur est si vive,
Que déjà sur l'autre rive,
Ils moissonnent des Lauriers.*

Mademoiselle Des-Jardins, connue ensuite sous le nom de Madame de Ville-Dieu, qu'elle prit en se mariant, a donné quantité d'Historiettes & de Fables galantes : elle faisoit un agréable mélange de Vers & de Prose, & ses Maximes d'amour sont tres-ingénieuses. En voici une :

*Ministres indiscrets de l'empire
amoureux,
Si communs au siècle, où nous
sommes,*

de la Poësie Françoisse. 325

*Qui ne croyez pas être heu-
reux ,*

*Si vous n'êtes crus tels, au juge-
ment des hommes :*

*Que ne pouvez-vous quelque
jour ,*

*Vous résoudre à traiter secrete-
ment l'amour ,*

*A cacher l'air content, que vôtre
orgueil vous donne ,*

*A vous rendre jaloux de vos pro-
pres desirs ,*

*Et vous verriez que les plus
doux plaisirs ,*

*Sont ceux , qu'un mystere assai-
sonne.*

*Mademoiselle de Saint Fir-
min a fait aussi beaucoup d'hon-
neur à son sexe; & à la Beauce;
où elle étoit née ; elle est fort*

loüable d'avoir consacré dans sa jeunesse , son talent pour les Vers, à des sujets de piété: Voici une Paraphrase, qu'elle fit sur le *Gloria Patri* , &c.

*Gloire au Pere, qui vit de toute éternité ,
Gloire au Verbe engendré de sa propre substance ,
Gloire à l'esprit de vérité ,
Qui procede de deux en une même essence ,
Et qui sans les confondre en forme l'unité.*

Elle entendit un jour une conversation de gens savans , dans laquelle on demandoit , si c'est par sa Naissance, ou par sa Mort, que le Sauveur a témoigné plus

de la Poësie Française. 327
d'amour pour les hommes ; elle
fit ce Sonnet ;

*Voir naître & voir mourir
l'Auteur de La Nature ,
Voir un Etre éternel commencer
& finir ,
Ces deux extremités parfaite-
ment s'unir ,
Le Createur se joindre avec la
Creature.*

*Voir un Dieu renfermé sous
l'humaine figure ,
Celui qui contient tout, se laisser
contenir ;
Celui de qui le bras peut seul
tout soutenir ,
Etre sans mouvement dans une
sepulture.*

*Ces miracles offerts à mes sens
étonnez,
Au salut des humains ont été
destinez ;
L'un commence l'ouvrage, & l'autre
le consomme.*

*Mais l'amour au premier a bien
plus fait d'effort ;
Car du Ciel à la Terre , & de
Dieu jusqu'à l'Homme ,
L'espace est bien plus grand, que
de l'Homme à la Mort.*

Après l'institution de l'Académie Françoise , les Ouvrages de tant de beaux Esprits , qui la composoient , se répandirent dans les Provinces , & y firent connoître les avantages, que l'on
peut

peut tirer d'une Société , où les plus éclairés se communiquent les diverses lumières qu'ils ont, pour conduire un Ouvrage à sa perfection ; & enfin dans plusieurs Villes considérables du Royaume , on eut l'émulation de fonder des Académies. Mr. le Cardinal Conti fonda celle d'Avignon en 1650. avec l'agrément de Sa Sainteté , il s'en déclara le Protecteur. Les Académiciens prirent le nom de *Zelez*. On doit leur attribuer la gloire d'avoir donné l'exemple des établissemens des autres Académies , que nous avons dans les Provinces.

En 1660. les gens de Lettres de Soissons commencerent à s'assembler en certains jours, &

E c

continuerent cet agréable exercice pendant quelques années ; mais comme leur Société augmentoit , ils résolurent de l'ériger en Académie. Le Roi étoit alors devant Dole : ce siège n'occupoit pas si fort ce Conquerant , qu'il ne pût penser à autre chose ; à la prière de Mr. Colbert , il fit expedier des Lettres Patentes, datées du Camp devant cette Place , pour l'établissement de l'Académie de Soissons, qui ne voulut être regardée que comme une fille de celle de Paris, & en reconnoissance de cette affiliation , elle lui envoie tous les ans une Piece d'Eloquence , qui est lûë immédiatement après les Ouvrages, qui ont mérité le Prix.

Cette Académie, composée de vingt Academiciens, est sous la protection de Monsieur le Cardinal d'Estrées, & ne peut choisir de Protecteur à l'avenir, qu'il ne soit de l'Académie Française. Sa Devise est un Aiglon, conduit au Soleil par sa mere, avec ce mot :

Maternis ausibus audax.

En 1668. le Roi fit expedier des Lettres Patentes pour l'établissement de celle d'Arles, à laquelle il accorda les mêmes privileges, qu'à celle de Paris; elle prit pour Devise un petit & un grand Palmier, & un Soleil qui répandoit ses

Le ij

rayons sur l'un & sur l'autre,
avec ce mot;

Fortunetur eodem.

Cette Académie, dont le
Duc de Saint Agnan, voulut
bien être le Protecteur, n'étoit
composée dans son commence-
ment que de vingt Académi-
ciens, & comme un aussi petit
nombre ne suffisoit pas pour
une Ville, où tant de gens culti-
voient les belles Lettres, ils de-
manderent au Roi une augmen-
tation de dix, qui leur fut accor-
dée. Il n'étoit permis, qu'à des
Gentilshômes d'aspirer à l'hon-
neur d'être reçu à cette Aca-
démie; comme il n'est permis

qu'à des Nobles Venitiens d'écrire l'Histoire de leur République. Ces Messieurs n'avoient peut-être pas fait reflexion, qu'Apollon avoit gardé des troupeaux & bâti des murailles, & que quand il veut inspirer quelqu'un, il n'a point d'égard à la naissance. Après la mort du Duc de Saint Aignan, cette Académie choisit Mr. le Marquis de Dangeau, pour son Protecteur.

Quoique Villefranche, Capitale du Beaujolois, ne soit qu'une petite Ville, elle n'a pas laissé de produire assez de beaux Esprits, pour former une Académie, qui se soutient avec honneur depuis près de trente ans, qu'elle a été établie par Lettres Patentes de Sa Majesté.

L'Académie d'Angers, qui fut établie en 1681, ne prit point d'autre nom que celui d'*Académie Royale* : le nombre des Académiciens est fixé à trente : les Statuts en sont très-judicieux ; ils défendent, sur toutes choses, de parler de Politique & de Religion.

Celle de Nîmes fut instituée en 1691. elle est composée de beaucoup de gens d'esprit & d'érudition, qui ont donné de beaux Ouvrages au Public.

Les Jeux Floraux, qui pendant plusieurs années, avoient soutenu l'honneur de la Poésie, furent enfin négligés, & pour les faire revivre avec éclat, en 1694, on les traça en Académie : on y ajouta un nouveau

de la Poëſie Françoisiſe. 395

Prix, qui eſt une Amaranthe d'argent. Le nombre des Académiciens fut fixé à trente-cinq, elle choiſit pour Protecteur Mr. le Chancelier.

Quelques autres Meſſieurs de Toulouſe, faiſoient des Aſſemblées, dans leſquelles ils ſ'entretenoient de leurs Ouvrages, & de tout ce qu'il y avoit de nouveau dans la République des Lettres. En 1696, cette Société fut érigée en Académie, qui à l'exemple de celles d'Italie, ſe donna un nom burleſque, qui eſt celui de *Lanterniſtes*, à cauſe que ceux qui la compoſoient, ſ'aſſembloient la nuit, éclairés par de petites Lanternes. Ils établirent un prix que l'on donne, tous les ans, à celui

338 *Histoire de la Poësie, &c.*
qui remplit le mieux des bouts-
rimez à la louange du Roi.

À la priere de Mr. Foucault,
Intendant en-basse Normandie,
le Roi a accordé ces années der-
nieres, l'établissement d'une A-
cademie à Caën; le nombre de
ces Academiciens est de trente-
cinq.

F I N.



543693

memesin

loc

